


BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LIV
A
67
NAPOLI



MÉMOIRES
ET LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME VIII.

Contenant le Tome IIᵉ. des LETTRES.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.
TOME SECOND,

CONTENANT

Les Lettres à M. l'Abbé Gobelin, celles à la Comtesse de St. Geran, des Lettres à différentes personnes, & celles à Me. de Brinon.

NOUVELLE ÉDITION.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC LXXVIII.





TABLE
DES LETTRES
Contenues dans ce Tome ſecond.

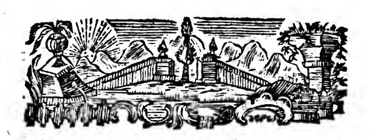
LETTRES de Me. de MAINTENON à Mr. l'Abbé GOBELIN.

LETTRES à Me. la Comteſſe. de St. GERAN.

Lettres à diverses personnes.

Fin de la Table.





LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
A M. L'ABBÉ GOBELIN (1).

LETTRE PREMIERE.

Paris, le Jeudi 1669.



E m'étois toujours bien doutée que la pauvre Madame de Loiſelle ſe flattoit. Elle doit aller voir ſa fille aujourd'hui. Ne confondez pas vos viſites avec celles dont je ſuis fatiguée. Je vous diſtingue en tout,

(1) L'Abbé Gobelin envoya ſecretement ces lettres, quelques heures avant ſa mort, aux Dames de Saint-Louis. Madame de Glapion les arrangea comme elle put. La plupart ſont ſans date dans l'Original. Les copies n'en ſont pas rares.

ſur tout & par tout. Vous m'êtes fort agréable. Je n'en excepte pas même vos réprimandes. J'ai vu Madame la Maréchale d'Albret. Je l'ai révoltée par mon ſilence le plus qu'il m'a été poſſible. Nous devons faire des promenades enſemble. Je voudrois bien que vous en fuſſiez. J'enverrai ſavoir ſi vous êtes de retour, ou ſi vous paſſez les fêtes à Pontoiſe. Il faudra que je faſſe mes dévotions. Je crois que St. Bernard dit vrai, & je vois avec douleur qu'il ne ſuffit pas de ſe vuider la tête des choſes criminelles, & que ſi les plaiſirs innocents éloignent moins du ſalut, du moins ils ſont auſſi oppoſés à la perfection où vous voudriez me conduire. Je ſuis fort enrhumée : je ne ſais plus que faire, & je ne veux pas voir l'Abbé.

Celle de Madame la Marquiſe d'H..... eſt la plus complete que j'aye vue. Il eſt remarquable qu'il n'y en a point de l'année 1685, année du mariage de Madame de Maintenon avec le Roi. L'Abbé Gobelin eut apparemment ordre de les brûler.

LETTRE II.

Ce jour des Cendres.

ME. de Coulanges m'a dit que vous aviez pensé mourir. Je ne l'ai ſu qu'après votre réſurrection, & je n'y ai pas été moins ſenſible. Je vous plains de vos maux paſſés, & j'appréhende vos maux à venir. Ils deviennent, ce me ſemble, bien fréquents. Je ſuis fort intéreſſée à votre conſervation, & j'enviſage avec tant de plaiſir le bonheur de me trouver bientôt entre vos mains, que je ſerois inconſolable ſi mon eſpérance étoit trompée. Il ſe paſſe ici des choſes terribles entre Me. de Monteſpan & moi. Le Roi en fut hier témoin. Et ces procédés, joints aux maladies continuelles de ſes enfants, me mettent dans un état que je ne puis ſoutenir. Ne m'abandonnez pas. Ecrivez-moi ſouvent; & comptez ſur ma reconnoiſſance & ſur mon amitié.

LETTRE III.

MOnſieur votre neveu me défend de lui faire réponſe. Il me fait grand plaiſir : car je n'en aurois pas eu la hardieſſe. J'ai lu ſa lettre deux fois, & deux fois je l'ai admirée. Qu'il m'en écrive une que je puiſſe montrer : car j'ai une grande paſſion que ſon mérite ſoit connu ici. Il faut que ce ſoit un ſimple remerciement de ce que je lui ai fait voir mes Princes & Verſailles. Qu'il loue tout ce qu'il a vu : qu'il diſe quelque choſe de l'éducation : tout cela ſimplement & fortement. Je connois le goût de ce pays-ci : je vous dis donc ce qu'il leur faut. Je voudrois des copies de tout ce que vous & M. votre neveu avez écrit ſur l'Hiſtoire de France à l'uſage des enfants, & je voudrois auſſi qu'il fît quelque choſe de ſuccint ſur l'Hiſtoire Romaine.

LETTRE IV.

Le 6 Mars.

VOtre lettre m'a fait un très-grand plaiſir. Je ne ſais ce que je trouverai ; mais il eſt certain que je cherche mon ſalut en m'éloignant d'un trouble qui y eſt fort oppoſé. Si je me trompe, ce ſera par les conſeils de gens d'un bon eſprit : vous le ſavez. Demandez à Dieu, je vous ſupplie, qu'il conduiſe mon projet pour ſa gloire & pour mon bien. Tous les jours je lui fais cette priere. Il me ſemble que je ſuis dans un aſſez grand détachement, & qu'en me retirant d'ici, je ne ſuis point les conſeils de mon impatience ; car ſi quelque homme ſenſé & pieux me conſeilloit d'y demeurer, j'y demeurerois malgré tout ce qu'il en coûteroit à ma ſenſibilité : & d'un autre côté, ſi Me. de Monteſpan me traitoit à ma mode, ſi tout ce que je deſire je l'avois, je quitterois tout également, pour peu qu'on le voulût. Cette indifférence ſemble me promettre les bénédictions de Dieu ; ſûrement il ne m'abandonnera pas. Bon jour.

LETTRE V. (1)

A Versailles, ce 14 Juillet.

J'Ai une extrême envie d'acheter une terre, & je n'y puis parvenir. M. de Montchevreuil est à Paris. Je l'ai prié d'y travailler, & de s'instruire de tout ce qu'il y avoit à vendre. Voyez-le, & joignez à toute l'amitié qu'il a pour moi toute celle que vous avez vous-même. Point d'affaire plus importante pour mon repos. Si vous voyez Me. de Richelieu, excitez-la à presser les gens de qui je dépends à songer un peu à mon établissement. Ils ne me paroissent pas aussi pressés de m'établir que je le suis de les quitter. Il faut s'éclaircir de leurs vrais sentiments à mon égard, en leur proposant quelque chose de présent & de solide. Me. de Richelieu & Me. de Montespan taillent présentement pour moi un mariage, qui pourtant ne s'achevera pas. C'est un Duc assez malhonnête homme & fort gueux : source de déplaisirs & d'embarras, où il

(1) Cette Lettre est de l'année 1674.

feroit imprudent de fe jetter. J'en ai déja affez dans une condition finguliere & enviée de tout le monde, fans en chercher dans un état qui fait le malheur des trois quarts du genre humain. Cependant je n'ai point rompu la négociation. Je veux que Me. de Richelieu voye la froideur & l'indifférence de Me. de Montefpan fur tout ce qui m'intéreffe effentiellement. Je vous ai envoyé de l'argent par Madame de Coulanges. Faites-en des mémoires différents : car c'eft Me. de Montefpan qui paye pour le petit garçon, & moi pour Mlle. Loifelle. M. le Duc du Maine eft toujours malade ; mais je n'y vois point de péril. Je ne laiffe pas d'être affligée : & c'eft toujours quelque chofe de terrible de voir fouffrir ce qu'on aime. Ma douleur m'avertit que je n'aime pas moins cet enfant que le premier. Et la foibleffe de m'y attacher ainfi me met de fi mauvaife humeur, que je n'ai pu retenir mes larmes tant que la Meffe a duré. Rien n'eft fi fot que d'aimer avec excès un enfant qui n'eft point à moi, dont je ne difpoferai jamais, & qui ne me donnera dans la fuite que des foins qui déplairont à ceux à qui il appartient, ou des foucis qui me tueront. En vérité, il y a bien de la folie à demeurer dans un

état si désagréable. Et il faut être bien esclave de l'usage pour n'oser faire une retraite qui me mettroit en repos! C'est trop vous parler de moi : & pour finir, trouvez bon que je vous dise que je ne comprends point le scrupule où vous me paroissez être d'avoir fait deux voyages à Versailles : si vous croyez que j'y puis demeurer en conscience, il sera difficile que vous n'y veniez pas quelquefois. J'entends mieux votre regret de me conduire si lentement à Dieu. Je fais bien peu d'honneur à mon Confesseur. Ce n'est pas que je fasse plus de mal ici qu'à Paris : au contraire, j'y pense plus souvent à mon salut. Il est vrai que ce sont des pensées inutiles, & que le même esprit d'impatience qui me fait desirer de quitter la place où je suis, parce qu'on m'y trouble, me fait abandonner bien des pratiques de piété, parce que je ne regle pas ma vie comme je le voudrois. Je n'ai point oublié de faire mes dévotions à la Magdeleine. J'ai eu une assez grande envie de les faire plus souvent. Mais soit raison ou tentation, j'ai cru qu'il y auroit une maniere d'hypocrisie de communier ici plus souvent qu'à Paris : si vous me donnez une regle là-dessus, j'obéirai. Dites-moi aussi votre avis sur la *Media-nocte*. Je suis bien-aise de la faire

avec le Roi, si vous jugez qu'il n'y ait point de mal. S'il y en a, je n'hésiterai pas à ne m'y plus trouver. Vous devez avoir un grand scrupule des louanges que vous me donnez : les louanges ne flattent que trop la vanité d'une personne paîtrie comme moi de gloire & d'amour-propre. Pardon de vous avoir fait lire si longtemps. On a bien des choses à dire à un homme à qui l'on a donné toute sa confiance.

LETTRE VI.

A Versailles, ce Mardi 6 Août 1674.

LEs froideurs que l'on a pour moi ont augmenté depuis votre départ. Mes amis, vous savez quels amis, s'en sont déja apperçus, & m'ont fait des compliments sur ma disgrâce. J'en parlai hier au matin à Me. de Montespan, & je lui dis que je priois le Roi & elle de ne point regarder la mauvaise humeur où je leur paroissois comme une bouderie passagere contre eux ; que c'étoit quelque chose de plus sérieux, & que je voyois, à n'en pouvoir douter, que j'étois très-mal avec elle, & qu'elle m'avoit brouillée avec le

Roi. Elle me dit ſur tout cela de très-mauvaiſes raiſons, & nous eûmes une converſation aſſez vive, mais pourtant fort honnête de part & d'autre : enſuite j'allai à la Meſſe, & je revins dîner avec le Roi. On rendit compte de ce qui ſe paſſoit à M. de Louvois. On me l'envoya le ſoir pour me faire entendre raiſon : il me parut qu'il entendoit les miennes : je les lui expliquai peut-être avec un peu trop de ſincérité : vous ſavez qu'il ne m'eſt pas poſſible de parler autrement : la concluſion fut que j'employerois encore quelque temps à tâcher de me racommoder de bonne foi. Je lui promis ce qu'il voulut : & Me. de Monteſpan & moi devons nous parler ce matin : ce ſera de ma part avec beaucoup de douceur. Cependant je demeure ferme dans le deſſein de les quitter à la fin de l'année : je m'en vais employer ce temps-là à prier Dieu qu'il me conduiſe à ce qui ſera le meilleur pour mon ſalut : faites-en de même, je vous en conjure : j'ai trop de marques de votre amitié pour douter de l'intérêt que vous prenez à ce qui ſe paſſe. Je vous en rendrai compte avec ſoin. Mes compliments à M. le Ragois : il me ſemble que je le reçus très-mal la derniere fois qu'il vint ici : vous ſavez le trouble où

j'étois : & je vous prie, que je n'en sois pas plus mal avec lui.

LETTRE VII.

A St. Germain, dernier Octobre 1674.

JE souffre d'être si long-temps sans recevoir de ces consolantes lettres, & sans vous en écrire de ces désolantes qui me soulagent en même-temps qu'elles vous affligent. Je prends souvent la plume. Mais que vous dire ? ce que je vous ai déja dit mille fois. Je suis accablée de mélancolie. On tue ces pauvres enfants sous mes yeux : on ne me permet ni de les soulager, ni de les secourir, ni de les regretter. La tendresse que j'ai pour eux me rend insupportable à ceux à qui ils sont. L'impossibilité de cacher mes sentiments m'attire la haine des gens avec qui je passe ma vie, & auxquels je ne voudrois pas déplaire quand ils ne feroient pas ce qu'ils font, & quand ils ne joindroient pas le titre de bienfaicteurs à celui de parents, qui leur donne tant de droits. Voilà une période assez longue : la matiere ne s'épuise pas aisément : & vous n'en êtes pas quitte. Je me dis quelquefois : Mais ne met-

tons pas tant de vivacité dans nos ſoins : laiſſons ces enfants à la conduite de leur mere : ne les aimons point, puiſque les aimer eſt mon crime & mon ſouci. Un moment après j'entre en ſcrupule d'offenſer Dieu, & je recommence mes ſoins avec le même empreſſement. Mon amitié s'en nourrit : je me renferme avec eux, & je vis de ſentiments, de douleurs & de chagrins. Voilà au vrai mon état. Je ne ſaurois vous en exprimer l'agitation. Figurez-vous le cœur le plus ſenſible & le plus outragé, la femme la plus empreſſée à mériter de la reconnoiſſance, & la plus certaine de n'obtenir que de l'ingratitude. Un établiſſement ſeul peut me mettre en repos : & je ne puis parvenir à m'en aſſurer un. Voyez quelquefois M. Viette pour le preſſer. Priez Dieu qu'il me donne la force de le ſervir malgré l'agitation où je ſuis. Ma vie eſt partagée entre le chagrin d'être eſclave, & le deſir de ne l'être plus. Vous ſavez combien cette oppoſition eſt funeſte au ſalut, à la paix, à la vigilance, au recueillement. Dieu ſoit loué de tout ! Je n'aurois peut-être jamais penſé à lui, ſi j'avois été plus ſatisfaite des hommes. Le malheur m'a approchée de lui, la faveur ne m'en éloigneroit pas. Je ſuis perſua-

dée plus que jamais que Dieu tire le bien du mal. Je ne pus vous voir à mon dernier voyage.

LETTRE VIII.

A Versailles, ce Vendredi 1674.

IL y a long-temps que je ne vous ai écrit. Je ne vous oublie pourtant pas. Je suis peu maîtresse de mon temps. Les jours coulent ici dans une inutilité dont il n'est pas permis de se tirer. J'avois une grande impatience de vous apprendre que le Roi m'a encore donné cent mille francs, & qu'ainsi en voilà deux cents que j'ai à votre service. Je ne sais si vous êtes content de cet établissement : pour moi je le suis fort : & je changerai bien de sentiment si jamais je leur demande un sol. Il me semble que voilà du bien pour le nécessaire, & que tout le reste n'est plus qu'une avidité qui n'a pas de bornes. Il ne faut point dire ce nouveau bienfait : j'ai des raisons pour le taire. Me. de Richelieu & l'Abbé le savent. Je suis résolue d'acheter une terre auprès de Paris : j'attends des nouvelles de M. Viette pour en aller visiter une, & je voudrois join-

dre ces petits voyages-là avec la St. François (1). Je vous remercie de tous vos soins pour nos affaires, & de l'exactitude de vos comptes : il y en a encore un sur Toscan dont j'ai besoin ; car j'en veux dresser un contrat de onze mille écus en bonne forme. Je ne change point sur l'envie de me retirer : je suis inutile ici & pour moi & pour les autres : on nourrit très-mal cet enfant. Renonçons à un pays où il faut agir & parler contre sa conscience : vous savez lequel des deux partis m'est le plus aisé. On écoute mes conseils : quelquefois on m'en sait gré, souvent on s'en fâche : jamais on ne les suit, & toujours on s'en repent.

LETTRE IX.

A St. Germain, 1674.

Quoique je ne fasse presque rien depuis le matin jusqu'au soir, je puis pourtant dire que je n'ai pas un moment à moi, & que c'est ce qui m'empêche de vous écrire aussi souvent que je le vou-

(1) Jour auquel elle faisoit tous les ans ses dévotions.

drois : vous me ferez très-grand plaisir de me prescrire quelque chose pour cet Avent: & si vous n'en avez pas le temps, envoyez-moi un de vos livres pour la Messe, où il y a des exercices pour les grandes Fêtes. Je sens de grands desirs de servir Dieu ; & il me semble que si je m'éloignois du trouble où je suis ici, je me donnerois tout de bon à lui. Je fis hier mes dévotions, & j'entendis M. l'Abbé de Clermont, qui prêche fort utilement : mais la mémoire lui manqua : il ne demeura pourtant pas court tout-à-fait, & passa seulement à son troisieme point, sans avoir dit la moitié du second. M. le Comte de Vexin se porte un peu mieux : & M. le Duc du Maine est un objet de pitié : il a la fievre double quarte, un gros rhume, & un abcès ouvert qui lui fait de grandes douleurs quand on le panse, que je partage en mere très-sensible. Je suis fort triste par beaucoup d'endroits, & sur-tout à cause des difficultés que je trouve pour la conclusion de l'achat de Maintenon : on n'y trouve pas de sûreté, & vous savez que c'est ce qu'il faut y trouver. Adieu, Monsieur, ne m'oubliez pas, & remerciez M. le Ragois de l'obligeante lettre qu'il m'a écrite : si je suis maîtresse de Maintenon, il pourra sûrement en faire sa maison de campagne.

LETTRE X.

Ce 4 Décembre 1674.

ME. de Coulanges a un peu exagéré le mal de M. le Duc du Maine : mais elle n'a pu vous dire toute ma douleur. Je ſuis troublée par toutes ſortes de raiſons ; & je ne ſais comment, étant auſſi ſenſible que je le ſuis, j'ai la force d'y réſiſter. Le remede dont je m'étois propoſé d'eſſayer, s'éloigne par les difficultés que l'on trouve à mon affaire : je vous ſuis très-obligée de la part que vous prenez à mes déplaiſirs. Ne vous laſſez point de m'écrire : vos lettres ne me ſont pas inutiles. M. le Duc eut hier la fievre, quoique ce fût ſon jour d'intermiſſion : je crois que ce fut par la douleur de ſa plaie : je ne ſais ce que l'on en doit eſpérer. Mais le pauvre enfant eſt entre les mains des Médecins & des Chirurgiens, & la moitié ſuffit pour le tuer. Adieu : voyez, je vous prie, M. Viette : vous entendez les affaires.

LETTRE XI.

A St. Germain, *ce* 8 *Décembre* 1674.

JE ne ſais ſi votre lettre vous a beaucoup coûté, mais j'eſpere qu'elle me ſera très-utile. Du moins ſuis-je fort touchée des réflexions dont elle eſt ſemée. Elles m'ont paru & ſolides & nouvelles. Je ſuis toujours dans la même ſituation, & je tâche de m'y affermir. Conſervez-moi une amitié dont j'eſpere que je jouirai quelque jour plus tranquillement & plus utilement qu'aujourd'hui. Il ne tiendra pas à moi que je n'aye Maintenon : je m'en repoſe ſur M. Viette, à qui j'ai donné plein pouvoir. M. le Duc du Maine a encore eu la fievre double quarte : M. le Comte de Vexin a un vomiſſement & un dévoyement, & Mlle. de Nantes vient de retomber malade : je me partage entre eux, & je les ſers comme une femme de chambre, parce que toutes les leurs ont ſuccombé à la fatigue. Mes compliments à M. le Ragois. L'état où eſt ce petit Duc fait oublier tous les projets que l'on faiſoit ſur ſon éducation : il faut eſpérer qu'il ne ſera pas toujours malade.

LETTRE XII.

A St. Germain, ce 11 Décembre 1674.

JE fais de mon mieux ce que vous m'avez ordonné pour l'Avent : je ne puis avoir aucun mérite par mes prieres : j'aurai du moins celui de l'obéissance : je dis l'Office de la Vierge : quoique ce soit avec de grandes distractions, c'est toujours un temps destiné à Dieu & passé avec lui. Je meurs de langueur ici : j'attends le printemps avec une extrême impatience : je n'ai point encore signé le contrat de Maintenon : les sûretés sont difficiles à trouver : Dieu veuille qu'à la fin elles soient suffisantes, & que je ne tombe pas dans des procès en un temps que je voudrois mieux employer. Le Roi juge à l'heure qu'il est l'affaire dont vous m'avez parlé. J'ai fait mon devoir là-dessus : vous croyez bien que toute la Cour est pour Madame de Verneuil, & qu'on croit juste d'opprimer Mrs. les Bourgeois en faveur de la qualité : je trouve qu'une chose de si grande conséquence sera jugée par un bien petit nombre : il n'y a que six Juges & le Roi, qui assurément a les intentions droites, mais qui n'est peut-être pas bien ins-

truit. M. le Duc du Maine eſt entre les mains de M. Sanguin ; ce n'eſt que depuis deux jours : le petit Comte eſt fort languiſſant. Je vous donne le bon jour, & vous jure que vous n'en ſerez pas toujours quitte avec moi pour ſi peu de choſe. Ne vous accoutumez donc pas à m'oublier.

LETTRE XIII.

Ce 7 Janvier.

IL y a long-temps que je n'ai reçu de vos nouvelles : & quoique l'on mene ici une vie très-diſſipée, je m'apperçois & je ſens avec chagrin la rareté de votre commerce : je meurs de peur d'en perdre tout le fruit que j'en eſpérois, dans le temps que je puis le recueillir, & de vous perdre quand je me ſerai miſe en état de vous voir plus ſouvent. Voilà vous faire envisager votre mort aſſez franchement : mais je crois que vous n'en avez point de peur : je ne puis vous dire de mes nouvelles ſans tomber dans des redites continuelles : car je ſuis toujours dans les mêmes ſentiments & les mêmes irréſolutions : il faut attendre le temps du

voyage de Barege, & le faire si ce petit Duc le fait : il se porte mieux & le Comte aussi : la Princesse est malade, sans que toute la Faculté puisse dire si elle a la petite-vérole, ou si elle ne l'a pas : tout le reste va son chemin. L'affaire de Maintenon est conclue, & on paye journellement les créanciers : j'ai grande envie d'y aller, mais les maux de ces enfants me retiennent. Je me recommande à vos prieres.

LETTRE XIV.

Ce 4 Janvier.

JE suis très-fâchée de votre mal, & parce que vous en souffrez, & par mon intérêt : vous savez la peur que j'ai de vous perdre quand je serai en état de profiter de votre amitié & de vos soins : j'ai déja nommé un Chanoine, & j'écrivis hier à M. le Curé de Maintenon pour un Vicaire : j'écris à M. Viette pour avoir réponse du Chanoine qui ne réside point : je remplirai sa place, s'il ne la reprend : je prie M. Viette de vous donner mille francs pour les appointements de M. le Ragois : j'ai fait vos remerciements à Me.

de Montefpan : demandez bien à Dieu qu'il rompe mes chaînes, fi ma liberté doit être utile à mon falut : c'eft ce que je lui demande tous les jours, & que je vais lui demander tout-à-l'heure, &c.

LETTRE XV.

A St. Germain, ce 28 Janvier.

SI j'étois à Paris, je vous verrois fouvent : car je vous avoue qu'on ne peut être ni plus touchée ni plus occupée de votre douleur que je le fuis, & qu'il n'y a rien que je ne fiffe pour la foulager : je fais bien que votre réfignation eft le plus folide remede: mais s'il empêche de fe plaindre & de murmurer, il n'empêche pas l'impreffion de la douleur, & que le cœur ne fe flétriffe dans une perte auffi grande que celle que nous venons de faire ; traitez-vous donc comme vous traiteriez un autre à qui vous confeilleriez la diverfion : & croyez que je fuis votre amie pour toujours & à toute épreuve. Plût à Dieu que ces affurances vous puiffent être de quelque confolation, & que je puiffe en quelque façon remplacer ce que Dieu a voulu vous ôter ! Je vois

la grandeur de cette perte à tous les moments du jour, &c.

LETTRE XVI.

A St. Germain, ce Mardi 1675.

TOus vos préſents ont été bien reçus. Me. de Monteſpan s'en loue fort : votre tableau ornera mon oratoire de Maintenon. J'accepte avec joie la propoſition que vous me faites de me voir une fois le mois. Je ſuis très-convaincue des vérités que vous m'écrivez, & je voudrois de tout mon cœur, mener une vie moins diſſipée que n'eſt la mienne. J'en paſſerai bientôt une bonne partie à l'Opéra, où je fais quelquefois de bonnes réflexions, mais où il eſt, ce me ſemble, honteux de paroître quand on a près de quarante ans & que l'on eſt Chrétienne. Priez Dieu qu'il me conduiſe & vous inſpire ce que je dois faire. Je ne ſais ſi M. le Ragois eſt content de moi : nous n'avons pas grand commerce enſemble, parce que je crois qu'il ne lui ſeroit pas avantageux : jugez du reſte : on ne peut l'eſtimer plus que je fais : ſi le mérite étoit aimé ici, je ne doute pas du ſuccès du

rien, qui me paroît connu : nous verrons ce qui en arrivera : c'eſt toujours un grand bonheur de mériter tout, quand même on n'obtient rien. Adieu.

LETTRE XVII.

Le 9 Février 1675.

JE vous prie de me preſcrire quelque choſe pour ce Carême : je me ſuis bien trouvée de l'Avent, par la fidélité que j'ai eue à exécuter ce que vous m'aviez ordonné. Je crains que nous n'allions pas à Barege : le lendemain détruit toujours les plus fermes réſolutions de la veille : les Médecins ne ſont pas d'accord. J'avois eſpéré dans ce voyage plus de repos pour mon corps, & plus de paix pour mon eſprit que je n'en trouve ici. Je viens d'entendre une belle déclamation du Pere Maſcaron : il divertit l'eſprit & ne touche pas le cœur : ſon éloquence eſt hors de ſa place : cependant il eſt à la mode. Il a fort parlé contre les Conquérants. Il nous a dit qu'un Héros étoit un voleur, qui fait à la tête d'une armée ce qu'un voleur fait tout ſeul : notre Maître n'a pas été content de la comparaiſon : juſqu'ici

c'eſt un ſecret : en tout, il déplaît au Roi & aux gens d'eſprit.

LETTRE XVIII. (1)

JE n'ai jamais eu tant d'envie de vous voir que dans cette affaire-ci. Mais nous faiſons une vie qui m'en ôte l'eſpérance. Où vous donner un rendez-vous ſûr ? Me. de Monteſpan ſort depuis le matin juſqu'au ſoir, & n'a gardé la chambre qu'un ſeul jour ; & je n'en fus pas avertie. Cependant je vous verrai avant mon départ : le jour, je ne puis vous le marquer. Vous entendrez dire que je vis hier le Roi. Ne craignez rien : il me ſemble que je lui parla ; (2) en Chrétienne, & en véritable amie de Me. de Monteſpan.

LETTRE

(1) Cette Lettre eſt vraiſemblablement de l'année 1675, dans le temps que Me. de Monteſpan quitta le Roi, & ſe rerira à Paris.

(2) Voyez dans le Livre Ve. des Mémoires le détail de cette converſation.



LETTRE XIX.

A Verſailles, ce Lundi au ſoir.

JE ne ſoupçonnerai jamais que vous ayez de la négligence pour moi. J'ai trop vu votre amitié pour en pouvoir douter légérement. Je crois que nous n'irons pas à Barege : j'en ſuis au déſeſpoir. Je m'étois flattée que ce voyage donneroit de la ſanté à mon corps & la paix à mon eſprit. On m'interrompt... Les jours ſe paſſent ici dans un eſclavage qui captive même les penſées. Je ſuis toujours aſſez triſte, & les choſes prennent un air qui ne me convient pas (1). Je n'ai pas aſſez d'empire ſur moi pour ne pas ſouffrir des péchés des autres : mais je veux bien ſouffrir : & c'eſt quelque progrès, d'avoir mis la douleur à la place de l'impatience. Je me conſole avec Dieu : & je ſuis dans une ſituation plus douce que je ne l'avois eſpéré. Je fis avant-hier mes dévotions, n'ayant pu les faire le jour de la *Viſitation*. Je me confeſſai à un hom-

(1) Me. de Monteſpan ſe raccommodoit avec le Roi.

me qui ne m'entendoit point, & qui m'assura que je ne lui disois pas un péché. Je suis sûre que vous n'auriez été ni si sourd ni si doux. Voilà le compte que je vous dois de mon ame.

LETTRE XX.

A St. Germain, ce 9 Février 1675.

NOus avons encore une Chanoinie à remplir. Un grand Gentilhomme, frere d'un Chanoine mort depuis peu, me la demande. Son extérieur me déplait fort. Son frere étoit libertin : celui-ci n'est point Prêtre. Il me répondit fort cavaliérement : » Je le ferai, Madame, quand » il vous plaira m'ordonner ". Là-dessus je lui fis des difficultés. Enfin, je vous le renvoye pour en décharger ma conscience. Ecoutez-le donc : & choisissez ensuite ou lui ou le Prêtre de l'Abbé Têtu : j'attends la réponse du Curé de Maintenon pour prendre un Vicaire; mais il me paroît un peu lent. J'attends le Carême avec impatience, parce que j'espere vous voir : vous me trouverez toujours dans les mêmes sentiments sur tout, & je vous rendrai compte de ce qui se passe ici en-

tre le Curé & moi : dans cette espérance, je ne veux point traiter ici de pareilles matieres, &c.

LETTRE XXI.

Ce 3 Mars 1675.

CE n'est point moi qui ai chargé M. l'Aumônier de vous inviter à venir ici ; mais je ne puis m'y opposer. Quoique je songe plus à votre commodité qu'à ma satisfaction, ce seroit outrer la discrétion que d'exiger de vous que vous n'y vinssiez pas : l'Aumônier, qui vous aime & qui ne hait pas à se faire voir dans le cabinet de Me. de Montespan, lui dit l'autre jour que vous aviez envie de venir, & que je vous en empêchois : vous savez ce qui en est. Mais il est très-vrai que je trouverois fort inutile de vous le demander, n'étant pas maîtresse ni d'un lieu ni d'une heure pour vous recevoir : & il pourra fort bien arriver que vous ferez dix lieues pour nous voir tous un moment. Si après vous en avoir montré les incommodités, vous voulez vous y exposer, partez. Je voudrois bien obéir à tout ce que vous me prescrivez pour le

Carême : mais je ne pourrai éviter d'y faire quelque transposition ; car je n'ai pas un moment le matin, & je ne puis qu'entendre la Messe : ce que vous me mandez sur mes habillements n'est pas non plus trop facile. Je ne porte point de couleurs, mais je suis pleine d'or : & il faudroit que je me fisse faire des habits tout exprès. Mandez-moi si les trente sols par jour que vous m'ordonnez doivent être distribués ici ; car le Curé prétend que mes obligations sont présentement à Maintenon. J'ai fait mes dévotions aujourd'hui : je vous enverrai le projet que vous m'avez demandé.

LETTRE XXII.

A Versailles, ce 16 Mars 1675.

J'Ai reçu le Livre de l'Imitation que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Le Roi garde un silence sur M. de Cartigny dont je ne devine pas la cause. Il y a des gens dont on tourne tout à mal, & qu'on soupçonne d'intrigue, parce qu'ils ont de l'esprit : sans en avoir, je me suis trouvée dans ce cas. Je ne doute pas que notre ami n'ait un fonds excel-

lent : mais l'on n'eſt pas pour lui : le mérite ne brille guere ici ſans protection, & la protection n'aime pas à ſe charger du mérite. J'ai fait un projet de conduite pour le temps où je ſerai libre, & loin de la Cour : le voici : j'y laiſſe une marge ; vous y pouvez ajouter ou retrancher.

1°. Me lever entre ſept & huit, & paſſer une heure en prieres.

2°. Sortir deux jours de la ſemaine pour des viſites néceſſaires, me retirer à dix heures, & faire la priere avec mes domeſtiques.

3°. Deſtiner deux jours de la ſemaine à viſiter les pauvres & les priſonniers, & à ſouper chez mes amies.

4°. Être habillée très-modeſtement, ne porter ni or ni argent, donner le dixieme de mon revenu aux pauvres.

Voilà comme je voudrois commencer, en attendant que mon zele m'en fît faire davantage : dans l'eſpérance de ce temps de repos & de calme que je me figure ſi délicieux, je ne fais rien qui vaille, & je m'abandonne à ma pareſſe : ce qui me fait craindre que la dévotion que je projette ne vienne du même eſprit d'arrangement que j'ai pour les meubles de Maintenon.

LETTRE XXIII.

Ce 12 Avril.

IL y a ici une femme de qualité : elle s'appelle Me. la Comteſſe de Riberac. Elle demande l'aumône : elle eſt ſéparée de ſon mari : elle eſt vieille & ſage. Me. de Monteſpan voudroit la mettre en penſion, mais à bon marché : elle vous prie d'aller aux filles de la Croix de la rue St. Antoine, pour y voir ſi l'on voudroit la recevoir avec ſa femme-de-chambre ; faites prix pour l'une & pour l'autre. On ne prétend pas payer la qualité. Ayez la bonté de nous rendre compte promptement.

LETTRE XXIV.

A St. Germain, ce 15.

MR. l'Aumônier vient de me donner votre lettre, qui m'a fait un très-grand plaiſir; elle eſt pleine de dévotion & d'amitié : c'eſt ce que je voudrois préſentement qui partageât ma vie : je ſuis

dans un lieu où l'on ne connoît ni l'une ni l'autre : plût à Dieu que le soin de mon salut me donnât l'extrême impatience que j'ai de le quitter, & que ce ne fût pas le dégoût qui me vient de la personne que vous savez! Cependant il faut se servir de tout, & espérer que je ferai un bon usage de la vie que je projette. Vous êtes le maître du temps. Mais j'attendois le retour de Barege : ce n'est pas que je sache si j'irai ou non. Je suis moins avertie que vous de ce que l'on veut faire de ces enfants : ils sont nourris aussi mal qu'ils puissent l'être; je ne puis les quitter trop-tôt pour la décharge de ma conscience ; car j'ai à tous les moments quelque sujet de dépit : je ferai tout mon possible pour aller à Paris avant la Notre-Dame : j'en passerai le jour à Chartres ; ne doutez pas que nous ne fassions ici tout ce qu'il faut pour vous mettre en repos. Vous ne demanderez rien que de juste, & le Roi l'accordera. Instruisez-nous seulement de ce que nous avons à faire. Si pour vous servir il falloit me réconcilier avec Me. de Montespan, je me réconcilierois avec elle. Le plaisir de vous obliger est d'un prix à qui tout cede.

LETTRE XXV.

A Montelon, ce 8 *Mai.*

MA santé dépend de celle de M. le Duc du Maine : & hier il eut un accès de fievre. Tout ce qui n'afflige pas mon cœur, je le compte pour rien. Je vous écris au milieu de très-vives douleurs, dont je m'accommode mieux que des sécheresses & des hauteurs d'une Dame dont je souhaite & je doute que M. le Ragois soit content. J'ai une grande impatience d'apprendre son entrée à Clagny. Outre l'intérêt que je prendrai toujours à ce qui la regarde, je me trouve déja toute l'avidité des Provinciaux pour les nouvelles. Cependant je vous proteste avec la sincérité que vous me connoissez, que je ne me suis pas ennuyée un moment. Mr. le Duc du Maine est une très-délicieuse compagnie : il a besoin de soins continuels ; & la tendresse que j'ai pour lui me les rend très-agréables. Je fais ce que vous m'avez ordonné pour mon salut : enfin, les jours me paroissent trop courts ; & je n'ai encore écrit qu'à très-peu de mes amis, pour n'en pas trouver

le temps. L'Aumônier ne me voit pas trop ſouvent, parce qu'il eſt dans le ſecond carroſſe, mais il n'en eſt que meilleur : & j'ai beaucoup plus de plaiſir à le voir triſte ou gai, ſelon la bonne ou mauvaiſe hôtellerie, que je n'en aurois à approfondir ſes chagrins : il s'admire de ne pas ſuccomber à la fatigue d'un voyage qu'il fait dans le fond d'un carroſſe, marchant trois heures le matin, & autant l'après-dînée, & trouvant par-tout des repas préparés : j'entends la Meſſe avant de partir, afin de lui faciliter le déjeûner; car il ſe pique d'avoir le ſang chaud & l'eſtomac dévorant : je ne ſais pas s'il digere bien, mais je ſais bien qu'il dévore : il lui a pris tantôt un ſaignement de nez pendant ſon oraiſon mentale, qui l'a bien effrayé : jugez par la longueur de ma lettre ſi je ſuis de belle humeur. Je vous prie de dire à M. l'Abbé Teſtu de m'écrire promptement; car je ne veux pas commencer avec lui : & s'il ne commence, dites-lui encore, s'il vous plaît, qu'il eſt menacé du ſecond Tome des 40 Lettres de Me. d'Heudicourt. Bon ſoir, Monſieur.

LETTRE XXVI.

A Poitiers, ce 12 Mars.

JE croyois vous envoyer ma lettre de Montelon : mais la poste se trouva partie. M. le Duc du Maine avoit eu trois accès de fievre tierce, qui m'avoient donné beaucoup d'inquiétude : il a eu cette nuit le quatrieme, qui n'a marqué qu'un moment; il est si bien que nous partons d'ici aujourd'hui pour gagner Pons, où nous ferons encore quelque séjour : ne nous oubliez pas dans vos prieres, & écrivez-moi; je ne reçois de nouvelles de qui que ce soit; & j'éprouve déja combien il est aisé d'abandonner les absents; mais il faut se consoler de tout quand on a la clef des champs.

LETTRE XXVII.

Ce 20 Mai, au petit Niort.

J'Ai dîné aujourd'hui à Pons, & je suis venue souper ici : nous coucherons demain à Blaie. Mr. & Me. la Maréchale

d'Albret nous ont reçus avec tous les honneurs & toute l'amitié que Mr. le Duc & moi pouvions espérer : enfin, les présents nous traitent fort bien ; mais il n'en est pas de même des absents : & vous aussi, vous m'abandonnez ! Je ne reçois de lettres que d'un seul homme ; & si l'on continue, on me persuadera qu'il ne faut faire fond que sur des gens dont l'amitié est plus vive que vous ne le vouliez. Ne me fâchez donc pas plus longtemps : car les montagnards ne seront peut-être pas si difficiles, & s'accommoderoient encore de ma décrépitude. Vous jugerez bien à mon style que mon Prince est en parfaite santé : je n'entends pas parler des autres ni de Me. de Montespan : Dieu soit loué de tout ! Je me prépare à faire mes dévotions à Bordeaux, si je puis trouver un Confesseur qui m'entende : je me persuade tous les jours de plus en plus que la solitude est nécessaire pour servir Dieu, & que la dissipation est très-dangereuse : je croyois que j'aurois du temps de reste, & je ne trouve pas une demi-heure par jour. Toutes mes femmes sont souvent malades : M. de Vacherot a la fievre tierce, & l'Aumônier croit qu'il l'aura bientôt : je suis la seule qui ne me plains point : & la li-

berté & le repos d'esprit me tiennent lieu de tout : il n'y a que votre oubli qui me touche ; je vous prie de m'écrire quelquefois, & de croire que j'ai pour vous tous les sentiments que je vous dois.

LETTRE XXVIII.

Ce 25 Mai.

MR. l'Aumônier vous mande de nos nouvelles : ainsi je n'ajoute rien à ma vieille lettre. Vous avez tant pris de part à mes maux, qu'il est bien juste que je vous dise que je me porte mieux, & que j'espere de ne pas retomber, pourvu que j'aye toujours de certains soins de moi, que ma délicatesse m'oblige de prendre, & qui me font autant de peine que mon mal même. Je ne sais point combien de temps je serai ici : j'y suis venue avec des dispositions soumises, qui durent encore ; & je suis résolue, *puisque vous l'avez voulu*, de me laisser conduire comme un enfant, de tâcher d'acquérir une profonde indifférence pour les lieux & pour les genres de vie auxquels on me destinera, de me détacher de tout ce qui trouble mon repos, & de chercher

Dieu dans tout ce que je ferai ; ce n'est pas que je sois bien propre à une dévotion toute intérieure & toute de contemplation. Mes premieres vues m'y auroient peut-être mieux conduite : *mais vous vous souviendrez, s'il vous plaît, que vous voulez que je demeure à la Cour*, & que je la quitterai dès que vous me le conseillerez ; écrivez-moi avec liberté ; vos lettres me seront remises très-sûrement : je vous supplie d'avoir la bonté de faire relier un de vos Livres pour la Messe avec des fermoirs tout d'or unis, & de me l'envoyer dès que vous l'aurez. J'ai bien fait votre cour sur les soins que vous avez de nos enfants, & sur le dessein que vous avez imaginé pour les fables d'Esope ; vous êtes fort bien avec eux ; je crois aussi qu'ils mettent sur votre compte la douceur qu'ils me trouvent présentement. Dieu veuille que ce ne soit que sur le sien, & qu'en effet la déférence que j'ai pour vous & l'envie de trouver du repos, ne soient pas les motifs qui me fassent agir ! Le Pere Bourdaloue fait ici des merveilles : notre Duchesse & moi nous le voyons tous les jours. Ne m'oubliez jamais dans vos prieres, s'il vous plaît.

LETTRE XXIX.

A Barege, ce 20 Juillet.

NOus avons reçu votre solide & agréable Livre; je crois que vous êtes l'homme du monde qui avez fait les plus jolis présents à M. le Duc du Maine: Dieu veuille qu'il profite du dernier, & qu'il n'aille pas à la Messe par grandeur & par coutume, qui sont les raisons qui les y font mener tous les jours si réguliérement! J'ai bien de l'impatience d'apprendre que vous fassiez votre voyage heureusement: car il est long pour un homme comme vous; & quelque éloignée que soit la fin de mes projets, je ne puis m'empêcher de vous regarder avec un grand intérêt. Quand j'ai été mal à la Cour, on me conseilloit de ne m'en point séparer dans cet état-là; & présentement que j'y suis bien, je ne sais par où m'y prendre pour m'arracher de gens qui me retiennent avec douceur & amitié; ces chaînes-là sont pour moi plus difficiles à rompre que si on l'exigeoit par violence. Mes affaires sont dans un état très-incommode; & il ne

me paroît pas que l'on ſonge à les accommoder. Toutes ces conſidérations m'agitent ; mais elles ne me font point changer ; & il m'eſt impoſſible de ſacrifier pour toute ma vie ma liberté, ma ſanté, & peut-être mon ſalut ; je vous parle ſincorement, & cependant il n'en eſt pas temps aujourd'hui ; je vois que M. le Ragois vous mande des nouvelles de notre Prince ; pour moi je veux vous en dire des ſiennes ; plus je le vois, & plus je ſuis ſatisfaite du préſent que vous nous en avez fait : c'eſt le plus honnête & le meilleur homme du monde ; je ne crois rien de mieux pour cet enfant que de l'avoir auprès de lui ; & il eſt impoſſible qu'il ne profite de ſes bonnes & droites maximes : je ne l'avois jamais tant vu que j'ai fait dans ce voyage ; & je l'en eſtime beaucoup plus. Adieu, juſqu'à la fin d'Octobre.

LETTRE XXX.

A Bagnieres 27 Octobre.

J'Ai appris par Mr. l'Abbé Teſtu que vous étiez de retour de votre voyage : il me ſemble que j'aurois dû l'appren-

dre par vous, & savoir des nouvelles de votre santé, à laquelle je prends toujours le même intérêt : nous voici sur le point de repartir, si M. le Duc du Maine ne nous donne point de nouvelles frayeurs : vous savez qu'il tomba malade dès Amboise : il le fut encore ici : & dès qu'il eut commencé à se baigner à Barege, la fievre quarte le reprit : il en a eu quatorze accès : cela joint au peu d'effets des bains & à l'ennui du lieu où j'étois, ne me donnoit pas peu de chagrin : nous sommes venus ici, où nous l'avons baigné long-temps sans en avoir de succès : enfin, mes douleurs sont finies, & je l'ai vu considérablement fortifié : j'en ai senti la joie deux jours : le troisieme la fievre quarte l'a repris : il n'en a eu que deux accès : c'étoit hier le jour du troisieme : & comme je goûtois le plaisir de le voir passé sans fievre, nous nous apperçûmes que son mal se renouvelloit : me voici donc à envisager sa mort : car s'il est dans l'état où on le croit, il est presque impossible de le sauver : pour comble de désespoir, c'est la plus jolie créature du monde, & qui surprend vingt fois le jour par son esprit. Ces agitations ne sont pas les seules que je souffre : on me tourmente du côté de la Cour par des éclair-

ciſſements continuels : notre Ducheſſe me perſécute pour y demeurer : je meurs d'envie d'en ſortir ; mais je voudrois n'y être point brouillée : cela eſt difficile à accommoder : & je paſſe ma vie dans des troubles qui m'ôtent tous les plaiſirs du monde & la paix qu'il faudroit pour ſervir Dieu : voilà à peu près l'état où je ſuis : je demande à Dieu très-ſouvent qu'il me conduiſe à ſa volonté, & je ſuis aſſez indifférente ſur les événements : je crois que notre Ducheſſe vous en entretiendra : je voudrois que vous puſſiez tomber d'accord de quelque choſe de précis. Pour nouvelle du domeſtique, l'Aumônier eſt fort mal avec moi. Puthau a fait beaucoup de ſottiſes, & Marotte eſt fort malade. Ma conſcience eſt au même état où vous l'ayez toujours connue : mais je ſens ſouvent de grands deſirs de ſervir Dieu & de me préparer à mourir.

LETTRE XXXI.

A Verſailles, Samedi au ſoir.

IL eſt vrai que j'ai été dans une extrême triſteſſe les premiers jours que j'ai été ici : mais il me ſemble que j'en ai un

peu moins présentement : je passe les heures comme des moments quand je fais aller mon imagination aux châteaux en Espagne : & je me fais des retraites plus ou moins séveres, selon l'état où seront mes affaires : ne vous allarmez pourtant pas : il n'y en aura aucune dont vous ne soyez, & je ne songe point du tout à vous échapper : j'avois dans la tête trois affaires dont il y en a déja deux de faites : ce sont des avis que j'ai demandés & obtenus, & sur lesquels le Roi me donnera quelque somme : je ne sais pas encore ce que ce sera : l'autre est un mariage pour mon frere, qui est en assez bon chemin. Je deviens la plus intéressée créature du monde, & je ne songe plus qu'à augmenter mon bien : mais ce n'est pas sans scrupule ; & j'ai de la peine, du côté de la Cour, à presser des gens de me faire des graces, quand je pense que ce n'est que pour les quitter. Cependant je m'y trouve plus résolue que jamais ; & rien ne me paroît si difficile que de demeurer dans l'état où je suis. Me. de Montespan vous a envoyé mille francs par Me. la Duchesse de Richelieu pour la fondation de la lampe : si vous en aviez meilleur marché, à la bonne heure. Je ferai mon possible pour aller à la St. François à Paris faire mes dévo-

tions, suivant mon ancienne coutume. Plût à Dieu que ce ne fût point une pure habitude ! Nos Princesses sont en bonne santé, & se sont fort louées de tout ce que vous leur avez envoyé. La belle Marianne vous remercie. M. l'Aumônier est bien reconnoissant. C'est un très-bon homme. Je voudrois lui faire plus de bien.

LETTRE XXXII.

A Versailles, ce 15 au soir.

J'Ai prié Me. la Duchesse de Richelieu de vous dire ce qui s'est passé ici : on m'a montré de la tendresse ; mais à vous dire la vérité, on ne m'a pas persuadée, & je ne saurois renoncer au projet que j'ai fait avec vous : j'y envisage une douceur extrême ; & quelques bons traitements qu'on me fasse ici, j'y aurai de grands chagrins : demandez donc bien à Dieu ce que je dois faire : & après qu'il vous l'aura inspiré, conduisez-moi où il vous plaira. J'ai fait mes dévotions aujourd'hui ; & si j'avois cru toutes nos femmes, & que je n'eusse pas appréhendé de vous fatiguer, je vous aurois prié de venir hier nous confesser ; mais je ne puis

me résoudre à vous donner de la peine quand je puis vous la sauver : & j'aime mieux aller un de ces jours à Paris. Mr. le Duc du Maine se porte un peu mieux : cependant sa guérison va très-lentement ; & il y a des Médecins qui croyent qu'il en a encore pour un mois. Mes complimens à M. le Ragois : je vous crois trop bon François pour n'avoir pas été ravi de ce qui s'est passé. Adieu : écrivez moi, je vous en prie.

LETTRE XXXIII.

A Versailles, ce 3 Septembre.

MR. l'Aumônier de M. le Duc du Maine m'a dit que vous ne vouliez pas venir ici sans mon consentement. Je ne sais pourquoi vous apportez toujours ce retardement au plaisir que j'ai de vous voir. Ne savez-vous pas qu'il n'y a point d'heures à prendre pour vous avec moi ? venez donc, sûr de me trouver prête à vous entretenir & à vous donner à dîner. En attendant, voyez, je vous conjure, la même Prieure des Hospitalieres, & obtenez d'elle de recevoir à ma requête une Demoiselle que j'y vou-

drois placer. C'eſt la ſœur de Mlle. de la Hartéloire, que j'ai auprès de moi, & que je crois que vous connoiſſez. Je l'avois donnée à Me. de Monteſpan, qui l'a ôtée pour me fâcher. Je l'avois miſe chez Me. de l'Encôme: mais Me. de l'Encôme part pour la Touraine : ainſi il faut mettre cette fille ailleurs : c'eſt une créature ſans façon. Le logement le plus étroit, la nourriture la plus commune, tout lui ſera bon. En un mot, elle eſt réduite à ſervir. La penſion ne peut être conſidérable : car mes facultés ne le ſont point : Je la retirerai dans peu de temps. Je ſais les difficultés qu'elles font de recevoir de grandes filles : mais celle-là ne verra que ſon frere ou ſa ſœur, & ne ſortira point du tout : j'eſpere tout de leur amitié pour moi, & de la déférence qu'elles ont pour vous. Adieu, Monſieur : j'ai grande envie de vous entretenir. Je vous prie d'écrire au Séminaire d'Evreux, & de ſavoir des nouvelles de M. du Pleſſis, & s'il faut demander le démiſſoire qu'il deſire. Comment fait-on chez ces nouveaux convertis ? Prendroient-ils un homme qui ne l'eſt pas encore, mais qui a grande envie de ſe faire inſtruire ? Je ne ſais rien de mon voyage : le baptême de Mr. le Duc de Chartres recule ; & je ne puis partir qu'il ne ſoit fait.

LETTRE XXXIV.

A Saint-Germain, ce 27 Octobre.

J'Arrivai hier de Maintenon, où j'ai passé huit jours dans une douceur, dans un repos d'esprit qui me fait trouver ce pays-ci pire que jamais : si je suivois mon inclination, il n'y a pas de moment dans la journée que je ne demandasse à me retirer. Il est impossible que je soutienne long-temps la vie que je mene : je prends trop sur moi pour que le corps ou l'esprit n'y succombe pas, & peut-être tous les deux : il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu ; & quand il en ordonnera, j'obéirai : je lui offre souvent mes souffrances bien ou mal fondées : & si sa volonté m'étoit connue, je la suivrois dans ce qu'il y a de plus austere, & de plus opposé à mon humeur. Quand vous pourrez venir ici, je serai fort aise de vous voir : & vous le pourrez commodément avec mille gens de votre connoissance qui y viennent, comme M. Viette, M. Fevre, des Rolines, & mille autres qui ne vous contraindront pas, ou avec quelques-uns de nos illustres. J'ai trois places à don-

ner à des Prêtres : véritablement elles ne ſont pas trop bonnes ; mais elles ſont briguées comme ſi elles l'étoient. Il y a deux Canonicats, & l'autre eſt une place de Vicaire : je voudrois de tout mon cœur les donner à des gens de bien. Ils trouveront un peuple très-bien diſpoſé. M. l'Abbé Teſtu, Me. de Monteſpan & moi avons autrefois mis à St. Nicolas du Chardonnet un jeune Eccléſiaſtique nommé Mongont, qui eſt Gentilhomme, & dont on m'a dit depuis beaucoup de bien : ſi vous vouliez vous informer de lui & de quelqu'autre, je ſerois fort en repos : je les prendrois de votre main. M. l'Archidiacre de Chartres, qui fait merveilles dans tout le Dioceſe, m'a écrit; & je lui ai mandé que je vous conſulterois là-deſſus : penſez-y, s'il vous plaît, & me conſervez une amitié dont je voudrois jouir un peu plus ſouvent que je ne fais, &c.

LETTRE XXXV.

Ce Vendredi à 10 *heures.*

J'Avois ſi grande peur d'être connue ce matin, que je ne ſongeois qu'à ſortir vîte de l'Egliſe : c'eſt ce qui m'a empêchée de

vous remercier de toutes vos bontés, que je n'ai point trouvé diminuées par le temps: voilà les deux pistoles que vous m'avez ordonné de donner : je ne fais guere d'aumône qu'à Maintenon : ainsi je les aurois peut-être mal appliquées, ne connoissant point ceux qui en ont un véritable besoin : vous savez si j'en ai que l'on prie Dieu pour moi : je vous le demande encore : priez-le, & faites-le prier pour le Roi, qui est sur le bord d'un grand précipice : je comprends bien, par les persécutions que l'on me fait, le chagrin que vous avez quand on s'adresse à vous pour m'aborder : mais il ne faut pas, s'il vous plaît, que vous poussiez la discrétion trop loin : & si dans le nombre de ceux qui vous obsedent, il y en a quelques-uns que vous avez envie que je voye, vous pouvez disposer de moi avec une entiere liberté, & je vous assure, avec la sincérité que vous me connoissez, que rien de tout ce qui viendra de vous ne me fera de peine. Mr. votre neveu sera le bien venu : je ne verrai que lui, & je ne sortirai qu'à cinq heures : je vous renvoye votre étui. Il est vrai que j'ai dit à la Maréchale de qui vous êtes le compere : la modestie de ne s'en être pas vanté est louable : mais ce n'est pas un si grand

mal

mal que l'on le ſache. Si je me rempliſſois auſſi bien de Dieu que je vûide ma maiſon de toutes ſortes de compagnie, vous ſeriez bien content de moi : je ne vois que la Marquiſe, & cette ſolitude-là m'eſt très-agréable.

LETTRE XXXVI.

A St. Germain, ce 27 Juin 1676.

MAndez-moi des nouvelles de la ſœur Saint-Baſile (1). Je la crois réſolue de ſortir de Port-Royal; mais je ne ſais ſi les Sœurs Hoſpitalieres le ſont de la recevoir : je ſuis toute prête à l'y remener. Songez à cette pauvre fille, je vous en ſupplie : vous autres Saints, vous êtes cruels ſur les maux de cette vie : cependant ils ſont ſouvent perdre les biens de l'autre. Il faut aider notre foibleſſe. Je deſire plus ardemment que jamais d'être hors d'ici, & je me confirme de plus en plus dans l'opinion que je n'y puis ſer-

---

(1) Me. de Maintenon l'avoit connue aux Hoſpitalieres de la rue St. Jacques, & avoit pris aſſez d'eſtime pour la conſulter ſur les conſtitutions de Saint-Cyr.

vir Dieu : mais je vous en parle moins ; parce qu'il me revient que vous dites tout à l'Abbé Teſtu : voilà un trait de ma ſincérité naturelle, & je crois que vous vous en accommoderez bien mieux que d'un changement ſur la confiance que j'ai en vous. Je vais à Maintenon eſſayer de la ſolitude & de la vie dont je vous ai envoyé le projet. Il eſt donc vrai que je ne ſuis pas deſtinée au repos !

LETTRE XXXVII.

Ce Jeudi au ſoir 1676.

MAdame de Monteſpan & moi avons eu une converſation fort vive. Comme je ſuis la partie ſouffrante, j'ai beaucoup pleuré. Elle en a rendu compte au Roi à ſa mode. Je vous avoue que j'ai bien de la peine à demeurer dans un état où j'aurai tous les jours de pareilles aventures. Il me ſeroit bien doux de me remettre en liberté. J'ai eu mille fois envie d'être Religieuſe : la peur de m'en repentir m'a fait paſſer par-deſſus des mouvements que mille autres auroient appellés vocations. Je meurs d'envie il y a ſept mois de me retirer, & la même crainte m'en

empêche : prudence bien timide, & peut-être mondaine, qui me fait consumer ma vie dans d'étranges agitations. Songez-y devant Dieu, je vous en conjure, & considérez un peu mon repos. Je sais bien que je puis faire ici mon salut ; mais je crois que je le ferois plus sûrement ailleurs. Je ne saurois croire que Dieu veuille que je souffre de Me. de Montespan. Elle est incapable d'amitié, & je ne puis m'en passer : elle ne sauroit trouver en moi les oppositions qu'elle y trouve, sans me haïr. Elle me redonne au Roi comme il lui plaît, & m'en fait perdre l'estime. Je suis avec lui sur le pied d'une bizarre qu'il faut souffrir, d'un bel-esprit qu'il faut ménager, & d'une précieuse prompte à prendre ombrage. Je n'ose lui parler seule, parce qu'elle ne me le pardonneroit jamais : & quand je lui parlerois, ce que je dois à Me. de Montespan ne me permet pas de parler contre elle. Ainsi je ne puis apporter aucun remede à ce que je souffre. Cependant la mort vient, & le temps se perd.

Me. de Montespan trouve quelque raison d'accorder à ces bons Peres qu'ils soient chargés de la fondation, au cas que leur maison de St. Joseph se détruise ; mais

non au cas qu'elle fût transférée. Elle ne se rend point absolument là-dessus.

LETTRE XXXVIII.

Le 29 Juillet, Lundi, 1676.

JE pense toujours de même, quoique le changement de mon style vous ait fait craindre un changement d'idées. Comme je vous parle sincérement, je ne vous dis point que c'est pour mieux servir Dieu que je voudrois quitter la Cour. Je crois que je puis faire ici mon salut. Mais je ne vois rien qui nous défende de songer à notre repos, & à nous tirer d'un état qui nous trouble à tout moment. Je me suis mal expliquée, si vous avez compris que je songeois à être Religieuse. Je suis trop vieille pour changer de condition: & selon le bien que j'aurai, je songerai à m'établir en pleine tranquillité. Dans le monde, tous les retours sont pour Dieu; dans le Couvent, tous les retours sont pour le monde. Voilà ma grande raison: celle de l'âge vient ensuite. Me. de Richelieu est présentement avec Me. de Montespan. Je me consume de chagrins & de veilles; je seche à vue d'œil, & j'ai des vapeurs

mélancoliques. M. le Duc du Maine se porte beaucoup mieux, & les autres enfants très-bien. J'ai signé le contrat de la fondation, Je vous donne le bon jour. Je suis aussi sensible que je dois l'être aux bontés que vous avez pour moi. Elles font toute ma consolation : & je ne vous accuse plus de dureté.

LETTRE XXXIX.

Mercredi matin, 1676.

On a trouvé le contrat fort bien : remplissez-le de Françoise de Rochechouart, Marquise de Montespan, séparée du mois de Juillet. Il faudroit bien feuilleter des papiers pour trouver la date précise. Mais celle du contrat sera sûrement après. Ainsi la fondation seroit incontestable. Elle a été séparée à Paris au Châtelet. Je viens d'avaler une médecine. C'est tout de bon qu'il ne faut point peser la lampe : elle vous en prie, & elle a raison.

LETTRE XL.

Ce Mercredi au soir,

L'Affaire des Hospitalieres a été fort bien conduite; & je vous en remercie de tout mon cœur : vous serez averti quand on voudra y mettre cette fille : je donnerai le contrat, & il ne tiendra pas à moi que vous n'en ayez réponse dès demain : mais la dissipation des Dames de la Cour est excessive, & je ne pourrai presser celle à qui nous avons affaire, parce que je ne la verrai pas. Le vilain côté de la fondation sera le poids de la lampe. Il n'y en eut jamais de si légere. Il faudra la remplir de sable pour empêcher que l'air ne l'agite. J'ai prié M. Viette d'aller voir... dont on m'a parlé, & je suis dans une grande impatience d'en savoir des nouvelles : c'est par où il faut commencer le plan de notre retraite. Je retombe dans ces maladies que j'eus cet hyver, & qui sont les effets d'un sang brûlé & d'une noire mélancolie. Priez Dieu pour moi, je vous supplie, & ne lui demandez que mon salut : je me tirerai bien du reste.

LETTRE XLI.

A Verfailles, ce 12 Octobre 1676.

JE vous rends mille graces de votre fouvenir & de votre livre (1). Je n'ai pas été médiocrement furprife de voir que c'eft à moi à le remplir : je ne m'en trouve point du tout capable, & j'avoue à ma confufion que mon efprit me fournit peu fur ces matieres-là : je ferai de mon mieux à ma tête, & beaucoup moins que ce que vous me prefcrivez. Je vous fupplie d'envoyer cette lettre à Me. de la Valliere aux grandes Carmélites. Je fuis preffée, & je ne puis vous en dire davantage, &c.

LETTRE XLII.

VOus faites deux articles du Peintre & de l'homme qui veut entrer aux nouveaux convertis : c'eft pourtant un feul

(1) C'étoit un livre blanc dans lequel l'Abbé Gobelin l'avoit condamnée à écrire fes penfées pieufes & fes réfolutions.

& même être. Il m'écrit qu'il a des affaires pour douze ou quinze jours, & qu'après les avoir finies, il viendra ſonger à ſe convertir.

Il y a déja bien long-temps que je demande un petit Bénéfice au Roi pour un fils de Me. de Montchevreuil qui a quinze ans, qui eſt tonſuré, qui étudie, & dont toutes les inclinations vont à l'état eccléſiaſtique. Cependant par une délicateſſe de conſcience, Me. de Monteſpan qui le ſait, n'oſe inſiſter : & ſur ce que je l'ai extrêmement preſſée, elle m'a dit de vous conſulter : je le fais donc, & vous ſupplie de me répondre.

Nous irons le lendemain de la Touſſaint à St. Germain, où nous ſerons treize jours ſans la Cour : j'eſpere que vous nous y viendrez faire quelques viſites : il me tarde d'être à Maintenon. Je ne vois pas que le temps s'approche. Cependant le néant de ce que je poſſede me montre le néant de ce que je puis eſpérer. Il eſt vrai que l'épreuve que le Médecin Anglois fait ſur M. le Duc du Maine m'a miſe dans d'étranges agitations, & que je ne me remets pas des frayeurs que je crois que l'on peut avoir avec raiſon pour la ſuite des remedes qu'il avale : mais je puis vous aſſurer avec vérité qu'aucun état ne peut

me rendre insensible à la continuation de votre amitié, & que j'ai vu avec beaucoup de joie que vous ne m'avez point oubliée, que vous vous souvenez de ce que je pense, & que vous y prenez intérêt : je vous dirai toujours là-dessus la même chose, qui est la douleur où je suis de ne pas profiter de la bonté particuliere que vous avez pour moi : j'aurois eu lieu d'espérer que, jointe à la charité que vous avez pour tous, vous m'auriez menée loin dans le chemin où il est si important d'avancer, & dans lequel vous croyez bien que je fais peu de progrès. Je suis toujours dans le trouble où vous m'avez vue tant de fois ; & vous verrez par les suites que je ne suis pas seule de mon opinion sur ce pays-ci. M. d'Elbene a donc fini sa triste vie & tous ses malheurs par une mort chrétienne. Il m'a fait remercier en mourant des soins que vous avez pris de son ame. Oui, je ferai ce que vous m'ordonnez : je tâcherai de réparer par des aumônes le mal que je fais par une vie si dissipée ; employez l'argent qui vous reste à ce que vous jugerez le plus agréable à Dieu.

MAINTENON.

LETTRE XLIII.

A Versailles, ce 6 Octobre 1677.

J'Ai donné le placet dont vous m'aviez chargée : il a été rejetté pour quatre raisons : la premiere, à cause des difficultés qu'on fait de rétablir les maisons détruites : la seconde, à cause de l'amortissement que celle-ci demandoit : la troisieme, à cause du droit de lods & ventes de l'Abbaye St. Denys, dont le Roi ne peut disposer, dit-il, en conscience : la quatrieme, le peu d'argent qui lui reste des économats qu'on employe tout pour la conversion des Huguenots : je crois même que cette derniere demande à nui aux autres ; car il n'est guere raisonnable d'établir un Hôpital pour lequel on demande avant qu'il soit fait : voilà tout ce qu'on m'a répondu ; je suis fâchée d'avoir si mal réussi dans une affaire que vous désiriez, & qui intéresse une maison que j'aime en général & en particulier. Vous avez laissez passer la St. François, sans vous souvenir de moi ; ne croyez pas que rien ne fasse oublier une négligence

de vous : je ne laisse pourtant pas d'être votre très-humble servante.

D'AUBIGNÉ.

LETTRE XLIV.

Versailles, ce 22 Octobre 1677.

VOus m'avez fait un grand plaisir de me conserver ce que vous m'auriez donné le jour de St. François. Je m'étois flattée que je n'y perdrois rien, & je suis ravie de ne m'être pas trompée. Je ne l'ai pas été non plus sur la douleur que vous me témoignez de la mort de Me. la Maréchale d'Albret : j'avois bien cru que vous y seriez sensible ; & quoiqu'à mon grand regret je ne connoisse pas les liaisons que fait la charité, j'en ai une idée qui me persuade qu'elles ne sont guere moins tendres que celles que fait la passion. J'ai eu bien du déplaisir d'avoir perdu cette femme-là, vous savez qu'elle avoit pour moi ce qu'elle étoit capable d'avoir de meilleur : je l'avois vue à Cognac dans une parfaite santé, & bien pleine de longs projets. Dieu en a décidé autrement ; plaise à sa bonté de lui faire miséricorde ! Je serai ravie de

vous voir ; & il me semble que vous nous devez au moins une visite quand nous arrivons, & une quand nous partons : ne perdez pas cette bonne coutume, & venez de façon que vous arriviez de bonne heure, afin que j'aye le temps de causer avec vous. Je suis dans une assez grande langueur ; je me repose souvent, & je suis peu dissipée en desseins & en visites ; car me renfermant entre le Roi, Me. de Montespan & M. le Duc du Maine, j'ai du temps pour mon repos. Dieu connoît le fond de mon cœur ; & j'espere qu'il rompra mes chaînes, si ma retraite est nécessaire pour mon salut : je vous supplie de le lui demander pour moi, & de croire que je vous aimerai & vous estimerai toujours.

LETTRE XLV.

JAmais je ne souhaiterai plus ardemment d'être hors d'ici. Plus je vais, plus je fais de vœux pour la retraite, & de pas qui m'en éloignent. Je vous en parle rarement, parce que vous dites tout à votre confident. Il en a fait des plaisanteries. Vous aimez la franchise, & je hais la dissimulation. Je vous conjure qu'il

ne ſache plus de mes nouvelles par vous. Aujourd'hui je ne l'intéreſſe point. Et il a ſur tout ce qui regarde la Cour, des vues, des ſentiments, des connoiſſances qui ne reſſemblent point aux miennes. Je ſuis très-bien avec Me. de Monteſpan, & je me ſers de ces moments de cordialité, pour lui dire en toute douceur que je veux me retirer. Elle répond peu à ces propoſitions-là. A ſon retour, il faudra la déterminer. Priez Dieu de rendre mes projets utiles à ſa gloire & à mon ſalut.

LETTRE XLVI.

VOus traitez trop ſérieuſement ce que je vous ai mandé. Je ne vous ſoupçonne point d'avoir révélé ma confeſſion à l'Abbé Teſtu. Mais comme il eſt curieux, j'ai cru qu'il tiroit de vous au-delà de ce que je voulois qu'il ſût. Il m'eſt revenu qu'il avoit appris par vous le deſſein formé que j'ai de ſortir de la Cour. Je ne lui ai point dit. Il n'en ſavoit que des projets en l'air. Voilà tout ce que j'ai voulu dire. Ne vous inquiétez donc pas davantage. Je ne changerai jamais pour vous. Vous aurez toujours toute ma confiance. Je vous prie ſeule-

ment de ne pas vous laiſſer ſurprendre par l'Abbé, qui eſt intriguant, fin & adroit. Donnez cette lettre à Me. de Richelieu, & cette boîte à Me. de Coulanges. Voilà ce que vous m'avez ordonné de faire pour Me. de Saint-André, & un billet, qui, en Province, ne gâtera rien. J'eus hier une violente migraine. J'en ſuis encore abattue ; mais je n'en ſuis pas moins vivement votre très-humble ſervante.

J'ai donné la Chanoinie à M. du Pleſſis, dès que vous m'avez appris que je le pouvois en conſcience. Je lui ai fait une belle exhortation.

LETTRE XLVII.

Le premier Décembre 1677.

JE croyois depuis huit jours le mariage de mon frere tout-à-fait aſſuré ; mais je viens d'apprendre que M. Quelin a plus d'une propoſition à me faire, que je ſuis très-réſolue de ne pas accepter. Ainſi je ne ſais quel en ſera le ſuccès. J'ai de la peine à croire que l'affaire ſe rompe ; car je vois Mlle. de Floigny épriſe, & mon frere touché. Je voudrois avoir une

aussi profonde indifférence sur tout le reste. Notre Prince recevra très-agréablement les étrennes que vous lui destinez. Mettez-y peu d'argent; c'est en envoyer au Pérou. Priez Dieu pour moi, puisque vous ne pouvez faire autre chose.

D'AUBIGNÉ.

LETTRE XLVIII.

1679.

JE vous remercie très-humblement; mais ma reconnoissance ne m'empêchera pas de vous gronder de m'avoir abandonnée depuis la consultation que je vous fis sur mon salut. J'en ai été fort scandalisée. J'en suis réduite à relire la *Conduite* que vous me donnâtes il y a dix ans. Il est vrai que vous ne pouviez alors me rien marquer de meilleur, & que si j'en avois profité, je serois bien changée. Vous n'êtes point mal avec le Roi. Il met sur votre compte & ma douceur & la piété de Me. de Montespan. Le Pere Bourdaloue fait ici des merveilles. Notre Duchesse (1) & moi nous continuons à le

(1) La Duchesse de Richelieu.

voir. Mettez le petit de Valzergues en pension. Je payerai pour lui. Rien ne lui manquera, tant que je vivrai. Autre affaire : j'ai un petit garçon de douze ou treize ans, d'assez bonne famille, ni bien ni mal fait, né avec les plus mauvaises inclinations, menteur, jureur, ivrogne &c. voleur. J'ai essayé de bien des châtiments : ils ont été aussi inutiles que la douceur. Cherchez quelque endroit où je puisse le mettre : j'avois pensé aux Capettes, & Me. de la Font, niece de Mlle. Scarron, s'en étoit informée à ma priere ; mais c'est un College ordinaire, & j'en voudrois un où il fût rigoureusement puni. Ecrivez-moi quand vous voulez venir ici, afin que vous ne fassiez pas de voyage inutile : car il n'est pas aisé de me voir. J'ai dit au Roi les intentions de Me. de Banetot. Il approuva sa conduite, & le dira dans l'occasion. Je sais tous vos maux, & c'est un des miens. Adieu, Monsieur ; j'ai grande envie de me sauver.



LETTRE XLIX.

Ce 20 Décembre 1679.

J'Ai chargé M. l'Aumônier de vous prier de venir ici. J'ai un jeune Gentilhomme de mes parents, qui eſt Huguenot, & que je voudrois faire Catholique. Je m'adreſſe à vous pour cela, & je ne puis mieux choiſir. Il n'a que quatorze ans, & me paroît un aſſez mauvais Docteur. Il n'en eſt que plus opiniâtre, & je ne me rebute point. Venez Lundi ou Mardi. Il faudra du moins la journée entiere pour le convertir. Je vous rendrai compte de la commiſſion de Me. de Miramion. Je vous importune ſouvent; mais auſſi pourquoi m'avez-vous inſpiré tant d'eſtime & de confiance?

22 Décembre.

Celui qui vous rend ce billet eſt le jeune Gentilhomme que je voudrois convertir. Voilà ſix vingt piſtoles pour M. de Valzergues. Je me chargerai de ſon fils. Pour vous je ferois bien autre choſe! J'ai la migraine. Rien n'accourcit plus les billets.

LETTRE L.

St. Germain, 8 *Janvier* 1680.

JE vous envoye le mémoire de mes aumônes réglées, afin que vous jugiez si elles sont bien appliquées. J'ai fait Mlle. de M..... Religieuse. J'en ai encore une dont je paye la pension, en attendant que son pere paye ses dettes. Quant à mes habits, je vais les changer, & les prendre pareils à ceux de Madame de Richelieu. J'ai une indifférence là-dessus qui m'ôte tout scrupule. J'ai été vêtue d'or quand j'ai passé mes journées en plaisirs avec le Roi & sa maîtresse. Je vais être à une Princesse : je serai toujours en robe noire : si j'étois hors de la Cour, je serois en tourriere ; & tous ces changements ne me font nulle peine : je fais trop de dépense, parce que je suis naturellement propre & peu portée à l'avarice. Malgré l'envie que j'avois de me retirer, malgré toute ma haine pour ce pays-ci, j'y suis attachée : c'est Dieu qui a conduit tout cela. Mes journées sont maintenant réglées, & fort solitaires. Je prie Dieu un moment en me levant : je vais à deux Messes les jours d'o-

bligation, & à une les jours ouvriers. Je dis mon Office tous les jours, & je lis un chapitre de quelque bon livre. Je prie Dieu en me couchant ; & quand je m'éveille la nuit, je dis un *Laudate Dominum*, ou un *Gloria Patri.* Je penſe ſouvent à Dieu dans ma journée : je lui offre mes actions : je le prie de m'ôter d'ici, ſi je n'y fais pas mon ſalut. Du reſte, je ne connois pas mes péchés : j'ai une morale & de bonnes inclinations, qui font que je ne fais guere de mal. J'ai un deſir de plaire & d'être eſtimée, qui me met ſur mes gardes contre toutes mes paſſions. Ainſi ce ne ſont preſque jamais des faits que je puis me reprocher, mais des motifs très-humains, une grande vanité, beaucoup de légéreté & de diſſipation, une grande liberté dans mes penſées & mes jugements, & une contrainte dans mes paroles qui n'eſt fondée que ſur la prudence humaine. Voilà à peu près mon état : ordonnez les remedes. Je ne puis vraiſemblablement enviſager bientôt une retraite : il faut donc travailler ici à mon ſalut. Contribuez-y, je vous en ſupplie. Et comme c'eſt le plus eſſentiel de tous les ſervices, comptez auſſi ſur la plus entiere reconnoiſſance.

❧

LETTRE LI.

Ce Dimanche 30 Janvier 168•.

VOici encore un Gentilhomme, mon parent, au même degré que M. de Murçay. Il veut faire ſon abjuration entre vos mains, & être inſtruit par vous. Je vous le recommande. Mettez-vous bien dans l'eſprit ſon éducation huguénote. Ne lui dites d'abord que le néceſſaire ſur l'invocation des Saints, les Indulgences, & ſur les autres points qui le choquent ſi fort. Ne vous verrai-je point avant que nous partions pour Compiegne? j'en ſerois ravie: car plus je penſe à Dieu, plus je vois combien vous m'êtes néceſſaire. Je vis hier notre ami Cartigny. Je ne me conſole point de voir ſon mérite ſi peu reconnu. Je protégerai volontiers Mlle. de la Paillerie.



LETTRE LII.

St. Germain, ce 2 Juin 1682.

LE plaisir de voir à la Messe le Roi très-aimable & très-Chrétien, ne sauroit vous manquer quand vous viendrez ici, non plus que de voir la simplicité de ma chambre : plût à Dieu qu'il y en eût autant dans mon cœur, & que sans compter ce que je n'y connois pas, je n'y découvrisse par des replis qui peuvent gâter ce que je suis! Je suis ravie de ce que tout le monde loue ce que fait le Roi : je voudrois qu'il en rapportât la gloire à Dieu seul. Vous entendrez bientôt parler d'un nouvel établissement (1) fort utile à la pauvre Noblesse. Un Flamand (2) a donné le dessein d'une machine pour Marly, qui sera une des merveilles du monde. Si la Reine avoit un Directeur comme vous, il n'y a point de bien qu'on ne pût espérer de l'union de la Famille Royale ; mais

(1) L'Académie des Cadets de Terre & de Mer, instituée le 22 Juin.

(2) De Ville, Artiste Liégeois.

on a toutes les peines du monde à perſuader ſur la *media nocte* ſon Confeſſeur, qui la conduit par un chemin plus propre pour une Carmélite que pour une Reine. Je ſais qu'on trouve à redire au dernier bienfait que vous avez reçu du Roi: mais ce qui m'a fâchée, c'eſt la ſenſibilité que vous avez eue pour ce blâme, que je crois très-mal fondé. J'ai un deſſein qui roule ſur vous: M. du Maine en profiteroit: je voudrois un recueil de maximes ſur les devoirs d'un Prince à l'égard de Dieu, de lui-même & des autres. Travaillez ſur ce projet après que vous l'aurez débrouillé. Ne vous allarmez pas ſur ma ſanté : on fait du bruit de peu de choſe, parce que je ſuis ſur le théâtre. J'ai eu des vapeurs ; & tout ce que j'ai ſouffert depuis quelque temps a un peu troublé ma ſanté. Faites-moi relier un *Nouveau Teſtament*, une *Imitation*, une *Introduction à la vie dévote*, votre livre *ſur la Meſſe*, & les *Eſſais de Morale*: ce ſera ma bibliotheque: je meurs d'envie de faire mon ſalut; mais l'orgueil & la pareſſe me donnent bien de la peine. Mandez-moi comment il faut s'y prendre pour combattre de pareils ennemis. Adieu : point d'inquiétude ſur ma ſanté. Je me porte bien : je ſuis contente, & trop pour mon ſalut. Car je n'ai de peine que

celle que mon impatience me donne : on ne peut se sauver sans croix, & je n'en ai point : j'ai grand besoin de forces pour faire un bon usage de mon bonheur.

LETTRE LIII.

A Versailles, 6 *Janvier* 1683.

VOus m'avez écrit une lettre merveilleuse, & qui me prouve que vous avez plus d'un style. Vous m'avez envoyé un St. François, qui me prouve que vous avez différentes manieres d'obliger. Je l'ai au chevet de mon lit, où je n'ai de marques de dévotion que celles que je tiens de vous. Je vous rends mille graces de tous vos présents, de cette bourse magnifique, de cette corbeille qui ne l'est pas moins, de ce que j'ai apperçu de joli, de tout ce que je n'ai pas encore eu le loisir de remarquer. Mais pourquoi me faire des excuses? je reçois tout ce qui vient de vous avec autant de plaisir que vous me le donnez. Vos présents ne sont point de ceux qui corrompent : ils édifient toujours. La lettre que vous m'écrivîtes sur Me. de Ménillet, je la lus au Roi. Il est plein d'estime pour vous, & il ne croiroit pas

aiſément que vous demandiez une injuſtice. Me. de Montchevreuil m'a dit que vous avez la goutte : j'en ſuis affligée ; mais vous en ferez un bon uſage ; & vous aurez le plaiſir de ſouffrir. Je me porte bien ; & voilà comme tout eſt partagé bizarrement : ma ſanté eſt bonne, & je ſuis inutile au monde : vous lui êtes néceſſaire, & vous êtes cloué ſur un lit. Et cependant tout cela eſt bien dans l'ordre de la Providence. Je voulois vous donner encore quelques moments. Je finis : on me parle comme ſi je n'écrivois pas. Ma tête & mon ſtyle commencent à s'en reſſentir.

LETTRE LIV.

A Verſailles, ce 8 *Mars* 1684.

LE Roi a trouvé bon que les Dames de la Cour établiſſent une Charité à Verſailles, pour y prendre le même ſoin des pauvres que dans les Paroiſſes de Paris. Madame la Ducheſſe de Richelieu en eſt la Supérieure : & vous n'en aurez pas plus mauvaiſe idée de notre projet. Nous prétendons pourvoir à toutes ſortes de néceſſités. Nous nous trouvons déja chargées

gées d'un certain nombre de personnes qui excitent plus notre pitié qu'elles ne se prêtent à nos intentions. Ce sont des estropiées, hors d'état de gagner leur vie. Nous avons aussi de ces innocentes qui courent les rues, & qui font commettre bien des péchés. Toutes nos Dames m'ont chargée de supplier M. le Procureur-Général de les placer à l'Hôpital : si j'allois quelquefois à Paris, j'aurois été l'en prier : il sait que j'ai toujours cherché les occasions de le voir, & j'en connois si bien le prix, que je ne vous fais pas d'excuse de ce que je vous envoye chez lui. Vous entendrez parler de moi : ne vous en allarmez point.

LETTRE LV.

A Chambord, 26 Septembre 1684.

JE vous avois prié d'aller à Noisy : je vous réitere la même priere. Quelque bon esprit qu'ait Me. de Brinon, elle a besoin de conseil. Je vous prie de me mander s'il est d'une nécessité absolue de faire un Noviciat avant que de pouvoir entrer dans cette Communauté, je dis présentement qu'il en faut former une toute

nouvelle : car je sais bien que dans la suite les filles feront un an de probation, & deux même, si on le juge à propos. Mais maintenant qu'il n'y a point de corps, doivent-elles faire leur Noviciat? sous qui le feront-elles? & peut-on le commencer avant que la maison soit établie? Instruisez-moi là-dessus : & si vous ne possédez pas ces matieres, consultez des gens qui les entendent. Le Roi se porte bien. Point de courier qui ne lui apporte de grands sujets de joie, c'est-à-dire des nouvelles de conversions par milliers. Vous m'avez fait un grand présent en me donnant la Chanoinesse (Madame de la Maisonfort :) elle fait des merveilles. Pour Me. de Montchevreuil, quelque sujet qu'elle ait eu depuis peu de se réjouir, sa joie est plus mélancolique que la tristesse des autres. Nous ne recevrons à l'avenir que des Demoiselles. Ecrivez-moi : je suis bien-aise d'avoir à montrer à propos de ces lettres courageuses qui excitent à bien faire. Je suis plus occupée du salut des autres, que du mien propre.

LETTRE LVI.

Ce 1 Octobre.

OCcupez-vous, je vous prie, uniquement de cet établissement, puisque Dieu & le Roi m'en ayant chargée, vous devez m'aider à m'en bien acquitter. Vous ne pouvez trop prêcher l'humilité à nos postulantes : je crains que Me. de Brinon ne leur ait inspiré une certaine grandeur, & que le voisinage de la Cour, une fondation Royale, les visites du Roi, & même les miennes, ne leur donnent une idée de Chanoinesses & de Dames importantes : ce qui s'opposeroit fort au bien que nous voulons faire. Il y a un milieu à prendre entre une orgueilleuse dévotion & les miseres & petitesses des Couvents. Je ne sais encore de quel nom on les appellera : si vous avez vu les constitutions, Madame de Brinon les y appelle les Dames de Saint Louis : ce qui ne peut être ; car le Roi ne se canonisera pas lui-même : & c'est lui qui les nomme en les fondant : leurs habits seront noirs, sans cheveux & sans ajustements, & tels que Saint Paul les demande pour des veuves Chré-

tiennes. Le Noviciat ne doit commencer qu'à mon retour. Me. de Brinon ne donne pas aſſez de liberté à la conſcience. Elle craint les Confeſſeurs : elle a raiſon : mais il ne faut pas réduire nos poſtulantes à un ſeul, qui ne leur dit jamais un mot. Elles en ſouffrent : elles n'oſent s'en plaindre à elle ; mais elles ſont plus libres avec moi. Toutes ces filles ſont des enfants, qui de long-temps ne pourront gouverner. Quel dommage que la Chanoineſſe n'ait pas de vocation ! Je voudrois que le Noviciat ne ſe paſſât pas en ſpéculation, mais en pratique, & qu'on entre-mêlât judicieuſement l'exercice des charges & la théorie, les retraites & les conférences, le ſilence & la priere, leur éducation monaſtique & des leçons ſur l'éducation des enfants, qui eſt l'objet de cet inſtitut.

LETTRE LVII.

Ce 3 Janvier 1686.

J'Ai reçu vos étrennes avec grande joie ; mais j'ai des reproches à vous faire de la maniere pleine de reſpect & de cérémonie dont votre lettre étoit écrite. Je

ne ſais ſi les honneurs dont je ſuis environnée vous inſpirent quelque choſe de nouveau : mais pour moi je ne ſuis pas changée pour vous, & je reçois les marques de votre amitié comme j'ai fait depuis ſeize ans. Je ne puis déſapprouver que vous ayez refuſé (1) ce qu'on vous a offert : les Hoſpitalieres en étoient déſolées. Conſervez-vous, je vous prie, pour Noiſy. Nous avons douze Novices, & il y en aura bientôt quatorze. Le Roi veut finir cette affaire ; il préſentera une requête à M. l'Evêque de Chartres pour obtenir ſon conſentement à l'établiſſement qu'il veut faire à St. Cyr : il joindra à ſa requête les lettres-patentes qui feront voir ſes intentions pour le ſpirituel & pour le temporel. M. de Chartres députera ſes grands-Vicaires avec vous & avec le Pere de la Chaiſe, pour examiner les réglements : on diſpoſera le temporel, pour que la tranſlation ſe puiſſe faire à la St. Jean, ſuivant les intentions du Roi. Voilà, Monſieur, le plan de cet ouvrage, plan qui ſera renverſé, ſi vous êtes encore malade.

---

(1) Vraiſemblablement quelque Dignité Eccléſiaſtique.

LETTRE LVIII.

Ce 17 Janvier 1686.

JE montrai hier votre Mémoire au Roi; il en voulut conférer avec le Pere de la Chaise : la maniere dont se doit faire l'élection de la Supérieure fut approuvée : mais on vint à parler sur les vœux, & le P. de la Chaise ne voulut jamais consentir à ce que l'Evêque n'en pût dispenser. J'avoue que je ne comprends point pourquoi il insiste là-dessus, puisque l'Evêque n'en veut point dispenser, & que les filles ne veulent point en être relevées. Il me semble qu'une fondation si utile ne peut avoir trop de stabilité. Le Roi ne veut point que la Supérieure ait une bague : il trouve que la croix suffit. Le Roi vous donne une pension de deux mille livres : je crois que vous n'aviez pas besoin de ce bienfait pour être content de lui. Examinez bien nos Constitutions avec Mrs. Racine & Boileau ; mais n'allez pas non plus, pour la pureté du langage, gâter les expressions & les pensées de Me. de Brinon : vous savez que dans tout ce que les femmes écrivent, il y a

toujours mille fautes contre la Grammaire : mais, avec votre permiſſion, un agrément qui eſt rare dans les écrits des hommes.

Me. de Brinon & moi ne convenons point ſur la diſpoſition des charges. Elle veut que les Dames ne faſſent aucun ouvrage pénible : il faudroit trop de Sœurs Converſes. Que l'on ne faſſe rien ſans l'avis des ſix Profeſſes ! qu'elles n'en reçoivent aucune à ma conſidération ! Elles refuſeroient ma ſœur, que je n'y trouverois pas à redire. Pénétrez-les de la néceſſité du ſecret : car ſi elles ſe diſent ce qu'elles ont fait, tôt ou tard l'union ſera troublée : qu'elles connoiſſent bien l'uſage & la liberté des feves blanches & noires ! Vous ne leur parlez pas aſſez en particulier.

LETTRE LIX.

Ce Mercredi au ſoir, 1686.

SI ce qu'on veut changer aux conſtitutions eſt conſidérable, & plus que ce que ces Meſſieurs critiquerent devant moi, il faut en conférer avec Me. de Brinon. On m'a dit que vous aviez perdu un procès,

& que vous étiez accablé d'un compte qu'il faut rendre : je crains que cela ne vous cause bien de l'inquiétude. Ne pouvez-vous pas abandonner votre bien à vos parents, & vivre avec votre bénéfice & de votre pension? S'il vous faut d'autres secours, je vous les procurerai; vous n'auriez plus qu'à servir Dieu, & vous viendriez demeurer à St. Cyr : il seroit avantageux pour mon salut de vous y voir. On ne peut trop aimer, considérer, respecter Me. de Brinon; mais il faut se défier de ses premieres vues : elle en revient avec la douceur d'un mouton; mais il faut veiller sur elle, pour lui épargner des actes d'humilité.

LETTRE LX. (1)

Vendredi, 27 *Juillet* 1686.

LA transmigration à St. Cyr commencera Lundi; en attendant que je reçoive vos instructions, profitez des mien-

---

(1) Cette Lettre est si belle, qu'on l'a regardée comme apocriphe. On n'a pu croire qu'une femme à la Cour ait écrit ainsi. Je la donne telle qu'elle est dans l'original.

nes. Et vous auſſi, vous me rendez ma faveur embarraſſante juſques dans le Confeſſionnal! Je croyois vous trouver toujours tel pour moi que vous l'étiez aux Filles-Bleues. Vous connoiſſez ma ſincérité : je ne fais de compliments, ni ne les aime : je vous conjure donc de vous défaire du ſtyle que vous avez avec moi, qui ne m'eſt point agréable, & qui peut m'être nuiſible. Je ne ſuis point plus grande Dame que j'étois à la rue des Tournelles, où vous me diſiez fort bien mes vérités. Si la faveur où je ſuis met tout le monde à mes pieds, elle n'y doit pas mettre un homme chargé de ma conſcience, & à qui je demande très-inſtamment de me conduire ſans nul égard dans le chemin le plus ſûr. Ce n'eſt point à vous à m'inſpirer l'orgueil, à vous qui devez le détruire en moi. Où trouverai-je la vérité, ſi je ne la trouve en vous? Et à qui puis-je être ſoumiſe qu'à vous, ne voyant dans tout ce qui m'approche que reſpects, adulations & complaiſances? Parlez-moi, écrivez-moi ſans tour, ſans cérémonie, ſans inſinuation, & ſur-tout, je vous prie, ſans reſpect. Ne craignez ni de m'offenſer, ni de m'importuner. Je veux faire mon ſalut : je vous en charge : ne me parlez jamais des obligations que vous m'a-

vez : regardez-moi comme dépouillée de tout ce qui m'environne, attachée au monde, mais voulant me donner à Dieu. Voilà mes véritables sentiments.

LETTRE LXI.

Ce 20 *Janvier* 1687.

JE vous envoye vingt louis pour vos *Trente-trois* (1). Qu'ils prient pour moi! Nous allons à Marly. J'y ferai plus occupée de Dieu que des plaisirs. Tout va bien à St. Cyr. Je suis plus heureuse que je ne l'ai jamais été. M. Vacherot sollicite-t-il bien pour vous? Je vous remercie de vos vœux. Je ne souhaite point un grand nombre d'années; mais je voudrois que celles que j'ai encore à vivre fussent saintement employées. Vous y pouvez contribuer par vos conseils. J'appris hier que vous aviez perdu votre procès. Vous voilà accablé d'affaires : abandonnez tout à vos créanciers. Deux mille francs du Roi, & ce que vous tirez de votre Abbaye ne suffisent-ils pas pour vivre? J'en

---

(1) College où l'Abbé Gobelin s'étoit retiré.

ai vecu fept ou huit ans avec trois perfonnes pour me fervir. Vous avez de plus fix mois à paffer à St. Cyr, où vous ne dépenfez rien. Croyez-vous furvivre au Roi, à moi, à St. Cyr? Et le moindre des trois ne fuffit-il pas pour avoir foin de votre vieilleffe? Défaites-vous de ces procès, qui abregent vos jours. Confacrez-vous totalement à cette maifon. Penfez-y. Je vous parlerois moins librement, fi je vous eftimois moins.

LETTRE LXII.

Ce 20 Octobre 1687.

SAint-Cyr eft bien éprouvé dans la perfonne de fes Supérieurs: le Roi a contre lui toute l'Europe: je fuis dans l'affliction: Me. de Brinon eft dans le trouble, & vous êtes malade.

J'ai lu l'explication de l'Epître & de l'Evangile. Vous pouviez vous étendre un peu plus fur la morale, & vous mettre plus à la portée de votre auditoire féminin. Ce travail, fait fur toute l'Ecriture Sainte, nous feroit très-utile.

L'état où nous avons vu Me. de Brimon me fait trembler. La maifon n'eft fon-

dée ni pour elle, ni pour vous, ni pour moi. Mettons-la en état de se passer de nous. Je suis bien satisfaite des principales Dames. Leur Gouvernement ne cessera pas sitôt, & Me. de Brinon sera long-temps à se remettre. Je ne me lasse point des peines que St. Cyr me donne. Je n'y vais plus, parce que Me. de Brinon & moi sommes embarrassées de nous voir : une entrevue ne seroit bonne à rien. Voulez-vous une Cure ? Le Roi m'a chargée de vous le demander. M. l'Archevêque vous propose souvent : il n'en fait pas plus mal sa cour. Il faudroit que vous vous éloignassiez de St. Cyr & de moi : & St. Cyr & moi nous ne pouvons nous passer de vous.

LETTRE LXIII.

Ce 10 *Octobre* 1688.

VOus êtes fort le maître d'aller à St. Cyr ou de n'y pas aller : je ne conçois pas que je ne puisse vous mettre en liberté là-dessus. Vous savez bien que les Supérieurs ne sont pas long-temps dans les maisons qu'ils gouvernent : & vous savez bien aussi qu'on est enchanté dans

celle-ci quand vous y êtes. J'ai tout dit. C'eſt à vous à vous déterminer. Me. de Brinon me paroît bien chagrine dans ſes lettres. Il faudra ſonger à remédier à tout ce qui la bleſſe. Nos Dames ſont un peu tourmentées entre elle & moi, & ne peuvent être gouvernées par deux perſonnes qui penſent ſi différemment! Dieu m'eſt témoin que je ne veux que le bien, & que je donnerois de mon ſang pour que Me. de Brinon gouvernât St. Cyr avec régularité! Je ſouffre quelque peine d'en être ſi loin. Il faudra pourtant me détacher de cet endroit-là comme des autres. Je ſuis incommodée d'un rhumatiſme, qui ne m'empêchera pas de partir pour mettre ordre à tout. L'affaire d'Angleterre m'a affligée tout-à-fait. Il faut ſe ſoumettre à la Providence, & je m'y ſoumets.

LETTRE LXIV.

A St. Cyr, ce 7 Décembre 1688.

VOus ne ſauriez croire combien une exclamation déplacée eſt une choſe plaiſante. J'ai penſé mourir de rire de la vôtre. Vous voilà donc bien étonné de

tout ce qui s'est passé (1)! C'est après de tels coups d'autorité que je suis redoutable. Je vous défie à présent de cesser de me craindre. Hé! venez tout voir par vos yeux. L'éloignement vous fait un fantôme de la chose la plus simple. Tout est ici aussi-bien que si Me. de Brinon n'y avoit jamais été. M. le Chancelier m'a fait part de quelques aumônes, & m'a recommandé les Hospitalieres de la Place Royale : jugez s'il m'a trouvé prête à les obliger. Voilà mille francs que je leur envoye. Adieu : je suis très-contente de St. Cyr, & très-mécontente de moi. Nos Dames me laissent toujours bien loin derriere elles. Leur ferveur ne sera pas passagere : & moi, je mene une vie inutile, & peut-être pis qu'inutile.

LETTRE LXV.

A St. Cyr, ce 14 Février 1689.

TOutes nos Dames sont dans de très-bonnes dispositions. Madame la Supérieure en est contente. Et il me semble

---

(1) De la sortie de Madame de Brinon de St. Cyr.

que Dieu est connu & servi dans cette Maison. La représentation d'Esther m'empêche de les voir aussi souvent que je voudrois. Je n'en puis plus soutenir la fatigue, & j'ai résolu de ne plus faire jouer pour le public que demain. Je ferai dire que nos Actrices sont malades; & elles ne joueront plus que pour nous en particulier, ou pour le Roi, s'il l'ordonne. Ne vous occupez pas uniquement ce Carême des Dames de St. Louis. Vous en conduisez d'autres qui ont plus besoin qu'elles de votre secours. Les nouvelles de la Cour sont que le Roi d'Angleterre est dépouillé de la Royauté à la pluralité des voix, que le Trône est déclaré vacant, & qu'on attend la Princesse d'Orange à Londres pour la couronner. Mylord Tirconnel soutient l'Irlande, & demande des munitions & des armes. On lui en envoye. Dieu veuille protéger la Religion, & nos bons Rois qui se sont attirés bien des affaires par leur zele! Je vous conjure de ne me point craindre, de ne pas chercher à me plaire, de ne point entrer dans mes sentiments par complaisance, mais de consulter de bonne foi des gens de bien & des gens d'esprit, pour savoir si ce n'est pas une maxime trop sévere & dangereuse par sa sévérité, que de dire qu'il

ne faut jamais avoir de plaisir. Je croirois plutôt qu'il faut en faire espérer, en promettre beaucoup, en donner peu, faire son possible pour persuader qu'il y en a d'innocents, & se servir des moments d'ennui pour faire sentir qu'il n'en est pas de plus doux que de servir Dieu.

LETTRE LXVI.

Ce Samedi matin.

ME. de Montchevreuil m'a dit que vous alliez à Paris. Il seroit pourtant bon que vous ne quittassiez pas notre chere maison en même-temps que moi. Ce que j'y fais ne peut être comparé à ce que vous y faites; cependant je vois que je n'y suis pas inutile. Nos Dames perdront deux consolations, deux appuis, deux conseils à la fois. Elles sont charmées de vos conférences, & goûtent fort vos oraisons. Il y a un chapitre sur lequel je voudrois que vous les prêchassiez, l'orgueil, les hauteurs, la fierté. Je suis persuadée que mon exemple a beaucoup contribué à introduire cet esprit dans la maison; mais avec la même sincérité que je m'en reconnois très-cou-

pable, je vous dis que je ne l'ai jamais poussé si loin. Je pourrois, si la prudence me le permettoit, en dire des particularités qui étonneroient tout l'orgueil renfermé dans Versailles. Sans exagération, on obtiendroit plus facilement du Roi une pénitence publique, qu'une pénitence particuliere dans St. Cyr. J'ai refusé de faire des Chanoinesses, par aversion pour l'orgueil de cet état-là; & j'ai fait pis; il n'y en a point en Allemagne avec lesquelles il y ait plus de mesures à garder qu'avec quelques Dames de St. Louis. Dieu pardonne ceux qui y ont répandu cet esprit! Dieu me fasse la grace de le détruire par mon exemple! vos instructions y peuvent beaucoup. Je crois que vous vous souvenez bien que vous avez une consultation à faire pour moi à Paris.

LETTRE LXVII.

De M. l'Abbé Gobelin à Me. de Maintenon.

Paris, 28 *Mars* 1691.

IL n'y eut jamais, Madame, de douleur plus légitime que la vôtre. Tout Paris, qui a les yeux sur vous, en est d'au-

tant plus édifié, qu'on est persuadé qu'il n'a tenu qu'à vous de vous en exempter (1); ce qui fait qu'elle n'est pas regardée comme l'effet d'une tendresse molle & purement naturelle, mais comme le sentiment d'une ame toute pleine de courage & de raison.

Plût au Ciel que je fusse digne de mêler mes larmes avec celles que vous versez, & de joindre mes chétives prieres aux vœux que vous portez aux pieds des Autels pour la conservation du premier & du plus grand Roi de la terre.

Mais que vous êtes merveilleux, ô mon Dieu! dans la maniere dont il vous plait de faire souffrir vos élus! Vous ne les affligez pas comme les autres par la perte des biens, ni par l'outrage des calomnies, ni par quelques persécutions de ceux qui les haïssent. Vous les sanctifiez par eux-mêmes; & vous faites de leur joie & de leur amour la cause de leur désolation & de leurs peines.

C'est ce qui m'oblige de vous dire, Madame, qu'il n'y a rien dans l'Ecriture-sainte, qu'il vous convienne mieux de

(1) En suivant le Roi en Flandre, ou en le retenant à Versailles.

lui adresser que cette parole de Job : *Que la façon, Seigneur, dont vous me tourmentez est extraordinaire & admirable.*

En effet, qu'est-ce que cette absence que vous pleurez, sinon la plus haute entreprise & la plus glorieuse expédition que jamais Monarque ait formée, qui épouvante toute l'Europe, & ne fait pas pâlir seulement le Prince d'Orange, le Marquis de Brandebourg, le Duc de Baviere, mais jusqu'au Roi d'Espagne & à l'Empereur? Le Soleil a-t-il jamais vu quelque chose de plus fier & de plus hardi que ce siege de Mons, tandis que tant de puissants ennemis assemblés à la Haye conspirent par une vaine jalousie contre une domination, qui, par une modération vraiment Chrétienne, ne tend qu'à leur paix & à leur repos? Enfin, qu'est-ce, pour tout dire, que cette expédition, qu'une planche favorable présentée aux Flamands, pour se tirer du naufrage qu'ils sont prêts de faire? Et quel ravissement ne seroit-ce point pour nous de voir revenir Louis-le-Grand, non-seulement Roi de France & de Navarre, mais encore Duc de Brabant & Comte de Flandres?

Que cette pensée, qui n'est point une hyperbole de Poëte, mais le jugement des politiques les plus sensés, adoucisse

donc votre juste chagrin! qu'elle ranime votre exercice de piété ; qu'elle dissipe les craintes que vous pouvez avoir pour la sacrée personne d'un Prince, qui ne porte pas avec lui César & sa fortune, mais la justice de ses armes & les puissants intérêts de la Religion Catholique, que le Tout-puissant conduit lui-même, & qui considere moins dans le péril sa gloire que celle de Dieu. Faites des aumônes & des communions, Madame; priez, jeûnez: c'est ainsi qu'en pareilles occasions en ont usé les Clotildes, les Batildes, les Blanches de Castille : & c'est tout ce que demande de vous l'état où vous a mis la Providence, & en quoi tâchera de vous suivre & de vous imiter, Madame, votre très-humble, &c. (1)

(1) On n'a pu trouver d'autres Lettres de l'Abbé Gobelin. Il est vraisemblable que Me. de Maintenon les brûla, de peur qu'on ne découvrît son état dans la maniere pleine de respect dont ce Directeur la traitoit, & dans les conseils qu'il lui donnoit sur sa conduite à l'égard du Roi. Elle a détruit tout ce qui prouvoit qu'elle avoit été la femme de Louis XIV, avec autant de soin qu'elle en auroit mis à faire entendre qu'elle l'étoit si elle ne l'eût pas été.

LETTRE LXVIII.

De Me. de Maintenon à l'Abbé Gobelin.

A St. Cyr, ce 5 Avril 1691.

VOus m'avez écrit la plus belle lettre du monde. Vous jugez bien de mes ſentiments. Je voudrois faire un meilleur uſage de ma ſolitude : je la voudrois plus grande. Ma ſanté eſt aſſez mauvaiſe : ce n'eſt pourtant qu'une langueur cauſée par l'abſence du Roi. Vous plaiderez donc éternellement ! & il faut renoncer à l'eſpérance de vous avoir ici tout entier ! Je ne puis, Monſieur, ceſſer d'admirer la bonté de Dieu ſur notre maiſon, qu'il a ſi bien accoutumée à ſe paſſer de Me. de Brinon. L'autorité du gouvernement s'établit, pendant que nous avons encore un reſte de vie pour la ſoutenir. Je vous ai dit cent fois que vous êtes le maître d'y venir ou de n'y pas venir : ſi ces proteſtations de la part d'une perſonne, dont vous connoiſſez le fond du cœur, ne vous raſſurent point, convenez que vous avez l'eſprit inquiet & méfiant. On n'a point ſongé aux Préſidents à Mortier. On

garde ces reſſources-là pour les temps où l'on a un extrême beſoin d'argent. Le Roi eſt en bonne ſanté. Mon Duc du Maine fait des merveilles en bravoure & en bon ſens. J'aurois voulu de tout mon cœur cacher le préſent que j'ai reçu de Rome. Car je ſuis ſi glorifiée en ce monde pour quelques bonnes intentions que je tiens de Dieu, que j'ai ſujet de craindre d'être humiliée & confondue dans l'autre.





LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
A MADAME LA COMTESSE DE St. GERAN.

LETTRE PREMIERE. (1)

LEs chofes commencent à prendre un tour fort agréable. Vous voulez favoir, Madame, ce qui m'a attiré un fi beau préfent : on croit que je le dois à Me. de Montefpan ; je le dois à mon petit Prince. Le Roi jouant avec lui, & content de la maniere dont il répondoit à fes queftions, lui dit qu'il étoit bien raifonnable : » Il faut bien que je le fois, » répondit l'enfant, j'ai une Dame auprès

---

(1) On ne donne ici qu'un extrait de ces lettres. On en a retranché ce qui fe trouve dans les précédentes ou ailleurs, pour éviter les redites.

» de moi qui eſt la raiſon même. " Allez » lui dire, reprit le Roi, que vous lui » donnerez ce ſoir cent mille francs pour » vos dragées ". La mere me brouille avec le Roi : ſon fils me réconcilie avec lui : je ne ſuis pas deux jours de ſuite dans la même ſituation : je ne m'accoutume point à cette vie, moi qui me croyois capable de m'habituer à tout. On ne m'envieroit pas ma condition, ſi l'on ſavoit de combien de peines elle eſt environnée, & combien de chagrins elle me coûte. C'eſt un aſſujettiſſement qui n'a point d'exemple ; je n'ai ni le temps d'écrire, ni de faire mes prieres : un véritable eſclavage. Tous mes amis s'adreſſent à moi, & ne voyent pas que je ne puis rien, même pour mes parents. On ne m'accordera point le Régiment que je demande depuis quinze jours : on ne m'écoute que quand on n'a perſonne à écouter. J'ai parlé trois fois à M. Colbert : je lui ai repréſenté la juſtice de ce que vous prétendez. Il a fait mille difficultés, & m'a dit que le Roi ſeul pouvoit les réſoudre. J'intéreſſerai Me. de Monteſpan ; mais il faut un moment favorable : & qui ſait s'il ſe préſentera? S'il ne s'offre point, je chargerai notre ami de votre affaire, & il parlera au Roi. Je compte beaucoup ſur lui.

LETTRE

LETTRE II.

CE que vous me demandez n'eſt plus un myſtere qu'en Province. Je vous dirai le fait tel que je le tiens de Madame de Noailles. La belle Madame s'eſt plainte au Roi de ce qu'un Prêtre lui a refuſé l'abſolution. Le Roi n'a pas voulu le condamner ſans ſavoir ce que M. de Montauzier, dont il reſpecte la probité, & M. Boſſuet, dont il eſtime la doctrine, en penſoient. M. Boſſuet n'a pas balancé à dire que le Prêtre avoit fait ſon devoir : M. le Duc de Montauzier a parlé plus fortement : M. Boſſuet a repris la parole, & a parlé avec tant de force, a fait venir ſi à propos la gloire & la Religion, que le Roi à qui il ne faut dire que la vérité, s'eſt levé fort ému, & ſerrant la main au Duc, lui a dit : » Je vous promets de ne la plus revoir ". Juſqu'ici il a tenu parole. La petite me mande que ſa maîtreſſe eſt dans des rages inexprimables : elle n'a vu perſonne depuis deux jours : elle écrit du matin au ſoir, en ſe couchant elle déchire tout ; ſon état me fait pitié : perſonne ne la plaint, quoiqu'elle ait fait du bien à beau-

coup de gens. La Reine envoya hier savoir des nouvelles de sa santé. » Vous » voyez, répondit-elle au Gentilhomme: » remerciez bien Sa Majesté, & dites-lui » que quoiqu'aux portes de la mort, je » ne me porte encore que trop bien ". Toute la Cour est chez Me. de Montauzier ; nous verrons si le Roi partira pour la Flandre sans lui dire adieu : on attend ce jour avec autant d'impatience que j'attends de vos lettres qui me disent que votre santé est rétablie.

LETTRE III.

MAdame de Durfort ne vous a pas dit la millieme partie des sentiments que j'ai pour vous. Croyez qu'ils ne peuvent être exprimés par la bouche la plus éloquente. Je n'oublierai jamais les sûretés que vous m'avez données des vôtres dans un temps où les Villars avoient perfidement allarmé mon amitié. Tout ce que je souhaiterois, ce seroit de voir à Me. de Montespan un cœur fait comme le vôtre. Je serois la plus heureuse personne du monde, dans un pays, où, pour peu de grandeur qu'on ait, on en a toujours plus que de bonheur. Mais il est inutile

de me flatter. Je l'ai prise par tous les endroits imaginables : le fond n'en vaut rien. Elle n'eſt bonne que par boutades, & ſa vertu même eſt un caprice. Pas deux jours de ſuite de même humeur. Je ſuis auſſi fatiguée de tous ces éclairciſſements qui m'attachent toujours plus, que de toutes ces brouilleries qui me conſument. Nous ſommes bien aujourd'hui ; qui ſait comme nous ſerons demain ? J'aimerois mieux un peu de malheur fixe, que beaucoup de bonheur ſans conſiſtance. J'ai beau renoncer à tous mes goûts, à tous mes ſentiments, on m'accuſe de choſes horribles. On fera la Saint-Hubert à Villers-Cotterets : on m'a donné quatre cents louis pour des habits. Tout ce que la Bretigny m'a envoyé eſt du meilleur goût. Mais qu'eſt-ce que toutes ces vanités, tous ces plaiſirs, pour qui eſt dégoûtée du monde & de ſes œuvres ? J'envie bien votre tranquillité. Il ne tient qu'à vous, Madame, de ſervir Dieu en paix. Ceux qui m'imputent la longue diſgrace de M. de Lauzun, me haïſſent plus qu'ils ne me connoiſſent. Si mes conſeils avoient été écoutés, il ſeroit encore en faveur, parce qu'il ne ſe ſeroit pas fait les affaires qui la lui ont ôtée. On ne me conſulte qu'après avoir pris ſon parti : on

veut que j'approuve, & non que je dise mon avis. Mon crédit n'est que de bienséance & de politique. On ne se sert de moi que pour mieux régner. Vous êtes bienheureuse, Madame. Rien ne manqueroit à votre bonheur, si quinze jours passés à ma place pouvoient vous instruire de son prix. Rien n'est comparable à ce que je souffre : & je demande tous les jours à Dieu qu'il me donne une ame moins sensible. L'Evêque de Senlis m'a dit des choses très-consolantes. Vous lui direz, je vous prie, combien j'ai de vénération pour sa personne.

LETTRE IV (1)

J'Ai eu tant d'affaires que je n'ai pu vous remercier plutôt de la lettre que vous m'avez écrite, ni vous gronder de ne me pas écrire plus souvent. Je ne sais si vous connoissez tout le mérite de ce que vous écrivez ; mais pour moi je n'ai encore rien vu de si beau. Donnez-moi donc, si vous m'aimez, quelques heures par jour,

(1) L'original est dans le cabinet de M. de Courtenvaux.

comme si vous étiez encore à Lyon. Mandez-moi tout ce qu'on dit, tout ce que vous pensez. Quel plaisir de se croire enfermée par les raisons que vous dites! est-il possible que Mr. & Me. de la Fayette ne s'en payent pas, & qu'ils ayent de la peine à croire que j'aye supplanté mon amie? Combien se fera-t-on mettre de sang-sues, quand on saura ce qu'a fait mon esprit? Vous m'avouerez, Madame que cette petite aventure acheve admirablement toutes les autres, & qu'après cela il n'y a plus qu'à aller à la Trappe pour finir glorieusement une si belle vie. L'Abbé Testu m'y croit déja. Mais dites-lui, s'il vous plaît, qu'il se contente de m'écrire de très-froids billets, & qu'il vous laisse me faire des gazettes de tout ce qui vous viendra à la tête. Je suis en très-bonne santé, enfermée dans une assez belle maison, un jardin très-spacieux, ne voyant que les gens qui me servent, toute ravie, toute extasiée dans la contemplation de ma derniere aventure. Je vois tous les soirs votre gros cousin (1), qui me dit quelque chose de son Maître, & puis il s'en va : car je ne voudrois pas cau-

(1) Apparemment M. de Louvois.

ser long-temps avec lui. Ce Maître vient quelquefois chez moi, malgré moi, & s'en retourne désespéré, sans être rebuté. Vous croyez bien qu'à son retour chez lui il trouve à qui parler. Pour moi je demeure tranquille par la vérité de mon procédé. Voilà, Madame, une légere peinture de ma vie. J'ai bien voulu vous la donner; mais que cela n'aille pas plus loin, s'il vous plaît. Ecrivez, mon enfant, écrivez souvent & très-amplement même quand je ne vous ferai pas de réponse. Il y a des temps où je ne le pourrai; mais il n'y en a point où je ne desire le pouvoir.

LETTRE V.

A Versailles, Lundi 1676.

JE vous l'avois bien dit, Madame, que M. de C... joueroit dans toute cette affaire un personnage de dupe! Il a beaucoup d'esprit, mais il n'a pas celui de la Cour. Avec tout son zele, il a précisément fait ce que Lauzun auroit eu honte de faire. Il vouloit les convertir; & il les a raccommodés. C'est une chose inutile, Madame, que tous ces projets: il n'y a

que le Pere de la Chaiſe qui puiſſe les faire réuſſir : il a déploré vingt fois avec moi les égarements du Roi ; mais pourquoi ne lui interdit-il pas abſolument l'uſage des Sacrements ? Il ſe contente d'une demi-converſion. Vous voyez bien qu'il y a du vrai dans les petites lettres. Le Pere de la Chaiſe eſt un honnête homme ; mais l'air de la Cour gâte la vertu la plus pure, & adoucit la plus ſévere. Je vous envoye deux exemplaires des vers qui ſeront au bas du portrait du Prince ; ils ſont pourtant de Boileau. J'ai dans la tête que Racine & Coulanges même auroient mieux fait.

LETTRE VI.

1679.

LA belle Ducheſſe eſt inconſolable ; & je le ſuis de ce qu'elle croit que Me. de Monteſpan a agi par mes conſeils : je vous prie de la déſabuſer : perſonne ne l'aime plus que moi : Me. du Freſnoy pourroit lui dire d'où part ce changement, & lui apprendre à ſe défier de ſes amies. Me. de Monteſpan ſe plaint de ſes dernieres couches : elle dit que cette fille lui

a fait perdre le cœur du Roi : elle s'en prend à moi, comme ſi je ne lui avois pas conſeillé ſouvent de ne plus accoucher. Elle ſe reproche de n'avoir pas ſuivi le Roi en Flandre, comme ſi la choſe avoit été poſſible. Elle jure que déſormais il ne fera plus de campagne; mais vous ſavez qu'il eſt encore plus à la gloire qu'à l'amour. Je plains Me. de Monteſpan, en même-temps que je la blâme : que ſeroit-ce, ſi elle ſavoit tous ſes malheurs? Elle eſt bien éloignée de croire le Roi infidele : elle ne l'accuſe que de froideur. On n'oſe lui apprendre cette nouvelle paſſion : ce n'eſt plus un ſecret que pour elle.

LETTRE VII.

Le 1 Avril 1679.

LA paix eſt ſignée : Me. de Monteſpan dit très-ſérieuſement que ſi elle tenoit M. le Prince d'Orange, elle l'étrangleroit de ſes mains. Elle m'accuſe d'aimer le Roi; je m'en ſuis moquée; & je lui ai dit, qu'il ne lui conviendroit pas de me reprocher une faute dont elle m'auroit donné l'exemple. Mais, a-t-elle repliqué, ne vous met-

tez pas en tête qu'il aime une personne.... Elle n'a pas fini ; & c'est la premiere fois que je l'ai vue se modérer dans ses transports. Elle m'a dit que ma faveur ne dureroit qu'autant que la sienne. Je lui ai répondu avec fermeté, qu'à mon âge, on ne pouvoit faire ombrage à un esprit bien fait ; que ma conduite dont elle avoit été témoin dix ans de suite, démentoit tous ses soupçons ; que j'avois si peu songé au dessein qu'elle me prêtoit, que je l'avois souvent priée de m'obtenir la permission de me retirer : que je ne souffrirois plus désormais ses hauteurs : que ses inégalités abrégeoient mes jours par les chagrins qu'elles me causoient. » Et » qui vous retient ici ? m'a-t-elle dit ". » La volonté du Roi, lui ai-je répon» du, mon devoir, ma reconnoissan» ce, & l'intérêt de mes proches ". Cette conversation n'a pas été poussée plus loin : je me suis retirée ; & me voici seule à gémir sur mes peines, & à m'en consoler avec vous. Me. du Fresnoy se venge sur moi de la diminution de son crédit. Rongée de soucis, je suis obligée de paroître gaie & contente : il faut que je dévore mes larmes. Oh ! quand pourrai-je du moins pleurer en liberté ?

LETTRE VIII.

Ce 19 *Avril* 1679.

LE Prince de Marſillac ſort de chez moi. C'eſt une choſe inconcevable que l'empreſſement de cet homme à me rendre ſervice. Je ne ſais quel deſſein ces artifices couvrent. Je reçois auſſi froidement le pere que le fils. On leur impute des choſes horribles, à l'un des conſeils, & à l'autre des démarches. Le Roi a paſſé deux heures dans mon cabinet : c'eſt l'homme le plus aimable de ſon Royaume. Je lui ai parlé du Pere Bourdaloue : il m'a écoutée avec attention. Peut-être n'eſt-il pas auſſi éloigné de penſer à ſon ſalut que ſa Cour le croit : il a de bons ſentiments, & des retours fréquents vers Dieu. Il ſeroit bien triſte que Dieu n'éclairât pas une ame faite pour lui.



LETTRE IX.

4 *Mai.*

LE Roi eut hier une conversation fort vive avec Me. de Montespan : j'étois présente. Diane en fut le sujet. J'admirai la patience du Roi, & l'emportement de cette glorieuse. Tout finit par ces mots terribles : *Je vous l'ai déja dit*, *Madame*, *je ne veux pas être géné*. Me. de Montespan me demande mes conseils : je lui parle de Dieu, & elle me croit d'intelligence avec le Roi. Elle s'emporte contre la pauvre fille, contre le P. de la Chaise, contre M. de Noailles : elle exagere les dépenses, elle invente des calomnies : elle passe des heures entieres avec M. de Louvois & avec Me. de Thianges : elle déplore le sort des Princes. L'habitude lui a attaché le Roi. Je crains qu'il n'y revienne par pitié.



LETTRE X.

Le 24 *Mai* 1679.

CHaque jour de nouveaux embarras. Le Roi fuit avec trop d'affectation Me. de Montespan : elle s'est retirée à Clagny : toute la Cour croit qu'ils sont brouillés sans retour. Le Roi avoue qu'il l'aime encore, & plus qu'il ne voudroit. Le Duc du Maine l'attache à sa mere : il ne peut le voir sans s'attendrir. Me. de Soubise est trop belle au gré de Mademoiselle, & trop vertueuse au gré de Monsieur. Me. du Fresnoy est délaissée. Elle a recours a moi, comme si je disposois de l'estime & de l'amitié du public. Nous nous sommes embrassées : je lui rendrai service, quoique sûre de son ingratitude. Mon plus grand plaisir est de mettre à l'épreuve la reconnoissance de mes ennemis. Les entretiens fréquents dont le Roi m'honore me donnent souvent occasion d'exercer ce sentiment. Votre fils est très-joli. Conservez votre santé : c'est le premier des biens après la vertu.

LETTRE XI.

Ce 14 Juin 1679.

NOus sommes nés pour souffrir : chaque jour de ma vie est marqué par quelque peine nouvelle. Les bontés du Roi ne me dédommagent point de la perte de ma tranquillité. Me. de Montespan veut absolument que je cherche à être sa maîtresse. » Mais, lui ai-je dit, il en a » donc trois ! Oui, m'a-t-elle répondu, » moi de nom, cette fille de fait, & vous » du cœur ". Je lui ai représenté en toute douceur, qu'elle écoutoit trop ses ressentiments : elle m'a répondu qu'elle connoissoit mes artifices, & qu'elle n'étoit malheureuse que pour n'avoir pas écouté ses ressentiments. Elle m'a reproché ses bienfaits, ses présents, ceux du Roi, & m'a dit qu'elle m'avoit nourrie, & que je l'étouffois : vous savez ce qui en est. C'est une chose étrange, que nous ne puissions vivre ensemble, & que nous ne puissions nous séparer : je l'aime, & ne puis me persuader qu'elle me haïsse. Je ne vis pas, je meurs à chaque instant.

LETTRE XII.

2 *Août.*

LEs jalouſies ont ceſſé : la paix eſt faite : il étoit bien temps que le Roi après l'avoir donnée à l'Europe la donnât à ſa Cour. Me. de Monteſpan eſt plus brillante, & plus adorée que jamais : elle me flatte, me confie tous ſes deſſeins, me conſulte, & m'écoute. Le mariage du Roi d'Eſpagne avec Mademoiſelle eſt arrêté : voilà une belle alliance. On prépare des fêtes, & de toutes ces vanités auxquelles je ſuis depuis long-temps inſenſible & aſſujettie. La maladie de l'Abbé Gobelin m'a allarmée : priez-le de ſe conſerver : nous perdrions un ami bien ſolide. Mademoiſelle embellit : c'eſt le mariage. Le Roi lui a dit les choſes les plus gracieuſes : elle m'en a remercié comme ſi j'y avois quelque part.

LETTRE XIII.

28 *Octobre.*

Je vous remercie de la belle robe que vous m'avez envoyée : vous ne pouviez en choisir qui fût plus de mon goût : je la mettrai Dimanche à votre honneur & gloire. Le Prince est l'idole du Roi : plus sa tendresse pour le fils augmente, plus il semble que son amour pour la mere diminue : ce n'est plus que comme un premier goût. Vous savez qu'il est homme d'habitude. Le Roi est plein de bons sentiments : il lit quelquefois l'Ecriture-Sainte ; & il trouve que c'est le plus beau de tous les livres. Il avoue ses foiblesses : il reconnoît ses fautes : il faut attendre que la grace agisse. Il pense sérieusement à la conversion des hérétiques ; & dans peu on y travaillera tout de bon.



LETTRE XIV.

Verſailles, 24 *Août* 1681.

LE Roi commence à penſer ſérieuſement à ſon ſalut, & à celui de ſes ſujets : ſi Dieu nous le conſerve, il n'y aura plus qu'une Religion dans ſon Royaume. C'eſt le ſentiment de M. de Louvois ; & je le crois là-deſſus plus volontiers que M. Colbert, qui ne penſe qu'à ſes finances, & preſque jamais à la Religion. La petite fille a beaucoup pleuré : c'eſt une choſe inconcevable que les chimeres que ces gens-là mettent dans l'eſprit des enfants : mais elle a trouvé la Meſſe du Roi ſi belle, qu'elle m'a promis de ſe faire Catholique, pourvu que je lui promette de lui faire entendre tous les jours la Meſſe du Roi. Cette naïveté m'a fort réjoui ; mais je gémis de ce que les autres converſions ne feront pas ſi faciles. M. de Villette a réſiſté à cette éloquence de M. de Boſſuet, à laquelle perſonne ne réſiſte. Dieu veuille qu'à ſon retour il ſoit plus traitable & plus docile ! Il me ſemble qu'il ne manque à mon bonheur que la converſion de ma famille. M. de Ruvigny veut

que je ſois encore Calviniſte dans le fond du cœur : il eſt auſſi entêté de ſa Religion qu'un Miniſtre.

LETTRE XV.

Ce 7 Août 1682.

On eſt ici dans la plus grande joie. Le Roi a fait un fort beau préſent à Me. la Dauphine : il a eu un moment entre ſes bras le petit Prince (1) : il a félicité Monſeigneur comme un ami : il en a donné les premieres nouvelles à la Reine : enfin, tout le monde dit qu'il eſt adorable. Me. de Monteſpan ſeche de notre joie : elle meurt de jalouſie : tout lui déplait, tout l'importune, & elle prétend que les couches des autres lui ſont auſſi funeſtes que les ſiennes : elle en veut ſurtout au Pere de la Chaiſe, qui ne fait que ſon devoir, mais qui le fait mieux que jamais. Nous vivons avec toutes les apparences d'une ſincere amitié. Les uns diſent que je me veux mettre à ſa place, & ne connoiſſent ni mon éloignement

---

(1) Le Duc de Bourgogne, né le 6 Aout.

pour ces ſortes de commerces, ni l'éloignement que je voudrois en inſpirer au Roi. La plupart s'imaginent que je conſpire avec elle : quelques-uns croyent que je veux la ramener à Dieu : je le ſouhaiterois bien, mais je ne l'eſpere pas. Il y a un cœur mieux fait, ſur lequel j'aurois de plus grandes eſpérances. Adieu, Madame. Ne dites rien de tout ceci : on en devine aſſez, & on en dit toujours trop.

LETTRE XVI.

A Maintenon, 1 *Novembre* 1682.

LA Famille Royale vit dans une union tout-à-fait édifiante. Le Roi s'entretient des heures entieres avec la Reine : le don qu'elle m'a fait de ſon portrait eſt tout ce qu'il y a eu de plus agréable pour moi depuis que je ſuis à la Cour : c'eſt dans mon eſprit une diſtinction infinie : Me. de Monteſpan n'a jamais rien eu de ſemblable. Je paſſerai encore quinze jours ici : cette ſolitude me délaſſe des fatigues de la Cour : je n'y vois perſonne, & je jouis ſeule de mon petit empire. On me déchire de tous côtés. Vous ne m'appre-

nez rien de nouveau. Le temps éclaircira toutes choses. Je vous prie de ne me point défendre : cela ne fait qu'aigrir mes ennemis. Me. de Miramion a un zele indiscret : on sert mieux ses amies de sang-froid. Je mene une vie tissue d'infirmités & de chagrins. On me croit dans la plus belle place du monde, & je n'ai pas de plus grand plaisir que de m'en éloigner & de vivre dans la solitude. J'envie bien le sort de mon Fermier. Dites à d'Aubigné qu'il ne se laisse pas aller à son indolence : avec trois cents mille livres de rente, il ne seroit pas plus heureux : son malheur est dans son sang.

LETTRE XVII.

A Fontainebleau, le 10 *Septembre* 1683.

Le Roi se porte bien, & ne sent plus qu'une légere douleur. La mort de M. Colbert l'a affligé, & bien des gens se sont réjouis de son affliction. C'est un sot discours que les desseins pernicieux qu'il avoit : & le Roi lui a pardonné de très-bon cœur d'avoir voulu mourir sans lire sa lettre pour mieux penser à Dieu. M. de Seignelay a voulu envahir tous ses em-

plois, & n'en a obtenu aucun; il a de l'esprit, mais peu de conduite: ses plaisirs passent toujours devant ses devoirs. Il a si fort exagéré les qualités & les services de son pere, qu'il a convaincu tout le monde qu'il n'étoit ni digne ni capable de le remplacer. On a parlé de notre ami pour la Sur-Intendance des bâtiments, mais seulement deux minutes : & M. de Louvois l'a eue sans la demander. Je fonde de grandes espérances sur M. Pelletier, & je vois avec un extrême plaisir, que la Cour est contente de ce choix : le Roi l'estime. Me. de Rochefort sauve du moins les apparences : on m'attribue sa conversion : & moi je ne puis souffrir qu'on m'attribue l'hypocrisie de personne : Me. la Dauphine ne s'accoutume point à elle. Nous sommes ici tranquilles. Me. de Montespan s'est jettée dans la plus grande dévotion : il est bien temps qu'elle nous édifie. Je ne songe plus à me retirer.

LETTRE XVIII.

Ce 13 Novembre.

QUe dites-vous du Maréchal de Humieres? Le Roi en eſt enchanté : la reddition de Dixmude met le comble à ſa joie : on comptoit ici ſur une plus longue défenſe. Me. de Monteſpan paroît inſenſible à toutes ces nouvelles, & uniquement occupée de ſon ſalut : nous ne nous voyons point en particulier : & cela eſt mieux pour l'une & pour l'autre. Je ſais qu'elle a dit au Roi que je m'étois mis en tête de le gouverner, & je ſais auſſi qu'elle n'a pas eu lieu d'être contente de la réponſe du Roi : c'eſt l'homme de ſa Cour qui a le plus de ſens, & qui donne le moins dans ces pieges. On n'auroit jamais oſé eſpérer que toutes ces converſions fuſſent ſi aiſées. M. Pelliſſon fait des prodiges : M. Boſſuet eſt plus ſavant; mais lui, il eſt perſuaſif. Dites, je vous prie, à ma belle-ſœur, qu'elle me donnera dix années de vie, ſi elle veut ſe défaire de ſes humeurs : dites-lui que ſi elle m'aime, elle ſupportera plus patiemment celles de ſon mari : dites-lui

encore que si elle aime l'enfant qu'elle porte en son sein, elle craindra de lui former un mauvais tempérament. Citez-lui Me. la Dauphine; c'est quelque chose d'admirable que sa tranquillité & ses précautions dans sa grossesse.

LETTRE XIX.

Ce 20 Décembre 1683.

UN Dauphin, un Duc de Bourgogne, un Duc d'Anjou, voilà qui est bien consolant. Le Roi s'est abandonné à toutes les tendresses de pere & de grand-pere. La Religion n'éteint pas ses sentiments. Me. la Dauphine a peu souffert : cela est regardé ici comme un heureux augure. Le Roi m'a fait l'honneur de me voir ce matin, que j'étois encore à ma toilette : vous voyez bien que je rajeunis : & mon petit Prince me l'a dit fort agréablement. Votre Abbé de Fénelon est fort bien venu ici; tout le monde ne lui rend pourtant pas justice : on le craint; & il voudroit être aimé avec ce qu'il faut pour l'être. M. de Seignelay ne se console point : l'ambition le dévore : le Roi est bien heureux d'avoir des Minis-

tres prêts à ſe ſacrifier par dépit au bien de ſon ſervice. Chacun ſonge à ſes affaires, & moi à mon ſalut. On eſt fort content du Pere de la Chaiſe: il inſpire au Roi de grandes choſes. Bientôt tous ſes ſujets ſerviront Dieu en eſprit & en vérité. Vous ſavez mon deſſein d'élever avec la petite de Murçai quelques Demoiſelles, de parents Huguenots & pauvres : ce ſera une bonne œuvre. Le Roi a donné un bénéfice à l'Abbé Gobelin.

LETTRE XX.

Ce 14 Juin 1684.

NOus attendons ici des nouvelles du Roi, & nous ne les attendons pas tranquillement. Il n'y a rien à craindre; on craint pourtant, & la raiſon ne guérit pas de cette folie; il a bien voulu partager avec M. de Créqui l'honneur de cette conquête. Je ne reſpire qu'après la paix : je ne donnerai jamais au Roi de conſeils déſavantageux à ſa gloire; mais ſi j'en étois crue, on auroit moins d'ambition, on ſeroit moins ébloui de cet éclat d'une victoire, & l'on ſongeroit plus ſérieuſement à ſon ſalut. Mais ce n'eſt pas

à moi à gouverner l'Etat : je demande tous les jours à Dieu qu'il en inspire & qu'il en dirige le Maître, qu'il lui fasse connoître la vérité, qu'il lui donne des sentiments de paix. Il me semble que j'aime le Roi de la même maniere que j'aime mon frere : je voudrois les voir parfaits, afin qu'ils fussent sûrs des jugements de Dieu. Le Roi m'a fait l'honneur de m'écrire deux billets fort affectueux : j'y ai répondu en Chrétienne. Noizy m'occupe beaucoup, & fort agréablement : je veux contribuer aussi de mon côté au grand ouvrage de la conversion de nos freres séparés : ces pauvres filles m'en auront une obligation infinie & en ce monde & en l'autre : il y en a de fort aimables, & ce ne sont pas toujours les plus jolies. Le Nautre fera de mon jardin un lieu charmant. Me. la Dauphine s'y promena hier, & fut toute ravie. J'avois espéré d'y mourir, & je n'aurai pas seulement le plaisir d'y vivre.



LETTRE

LETTRE XXI.

Ce 13 *Août* 1684.

LE Roi a enfin pris des mesures pour avoir la paix : ses Ministres à Ratisbonne ont ordre de signer une trêve de vingt ans : & il gardera tout ce qu'il a pris depuis la paix de Nimegue. Ce traité paroît fort avantageux : au moins le Roi en est fort content. Il a dessein de travailler à la conversion entiere des hérétiques. Il a souvent des conférences là-dessus avec M. le Tellier & M. de Châteauneuf, où l'on voudroit me persuader que je ne serois pas de trop. M. de Châteauneuf a proposé des moyens qui ne conviennent pas : il ne faut point précipiter les choses : il faut convertir & non pas persécuter. M. de Louvois voudroit de la douceur : ce qui ne s'accorde point avec son naturel & son empressement de voir finir les choses : le Roi est prêt à faire tout ce qui sera jugé le plus utile au bien de la Religion. Cette entreprise le couvrira de gloire devant Dieu & devant les hommes : il aura fait rentrer tous ses sujets dans le sein de l'Eglise, & il aura

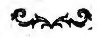
détruit l'héréfie, que tous fes prédéceffeurs n'ont pu vaincre. Je n'ai pu conferver l'amitié de Me. de la Fayette : elle en mettoit la continuation à trop haut prix : je lui ai montré du moins que j'étois auffi fincere qu'elle. C'eft le Duc qui nous a brouillées. Nous l'avons été autrefois pour des bagatelles.

LETTRE XXII.

Ce 25 *Octobre* 1685.

IL eft vrai que Me. la Dauphine prétend être groffe; mais c'eft fans preuves. M. Fagon l'a dit au Roi. La Menfe de Saint-Denis produifoit au Cardinal de Retz cent mille livres. On nous a donné quelque chofe fur le Domaine de la Généralité de Paris : cela eft réglé; l'expédition portera exemption de tous droits. Je fuis accablée de follicitations. Il nous vient de tous côtés des fujets, mais peu de bons. Le Roi veut que je fois fort difficile dans les commencements, parce que la Communauté une fois bien établie, les chofes iront d'elles-mêmes. M. le Tellier eft à l'extrêmité : depuis qu'il avoit fcellé l'édit, il fe portoit mieux :

la fievre l'a repris avec beaucoup de violence : on n'en espere plus. Le Roi est fort content d'avoir mis la derniere main au grand ouvrage de la réunion des hérétiques à l'Eglise. Le P. de la Chaise a promis qu'il n'en coûteroit pas une goutte de sang ; & M. de Louvois dit la même chose. Je suis bien-aise que ceux de Paris ayent entendu raison : Claude étoit un séditieux qui les confirmoit dans leurs erreurs ; depuis qu'ils ne l'ont plus, ils sont plus dociles. Je crois bien, comme vous, que toutes ces conversions ne sont pas également sinceres : mais Dieu se sert de toutes voies pour ramener à lui les hérétiques. Leurs enfants seront du moins Catholiques. Si les peres sont hypocrites, leur réunion extérieure les approche du moins de la vérité : ils en ont les signes de communs avec les fideles. Priez Dieu qu'il les éclaire tous : le Roi n'a rien plus à cœur. M. du Quesne n'ira ni en Hollande ni en Angleterre. M. de Schomberg est moins utile & plus opiniâtre.



LETTRE XXIII.

Ce 2 Juillet 1686.

MR. l'Evêque de Chartres tient pour les vœux abſolus : il eſt le ſeul de ſon ſentiment : car pour moi, je n'ai point de volonté à cet égard, & je ſerai toujours de l'avis du plus grand nombre : ſi je penchois pour l'une de ces deux opinions, ce feroit pour la ſienne : mais je me ferois un ſcrupule de me déclarer, de crainte de gêner la liberté des ſuffrages, & de donner trop de poids à l'avis d'une femme. Je ſuis ſûre de n'avoir que de bonnes intentions; mais je ne le ſuis pas de ne prendre que le bon parti. M. de Chartres a déclaré par un décret dans les formes, que l'intention du Roi & la ſienne étoient, que je fuſſe Supérieure perpétuelle de cette Communauté, tant pour le ſpirituel que pour le temporel. Ma ſeule inquiétude, c'eſt de ſavoir ce que deviendra cet établiſſement après ma mort. Je crains bien que la ferveur ne ſe ralentiſſe, & que cette maiſon, qui doit être l'aſyle de l'infortune, ne s'ouvre aux ſollicitations les plus puiſſantes.

LETTRE XXIV.

Ce 24 Octobre 1686.

NOs Demoiſelles ont commencé leurs exercices : je les ai vues toute la ſemaine à leurs heures de travail, à leurs heures de récréation, dans leurs actes de piété, & tout cela eſt réglé avec beaucoup d'ordre & de ſimplicité. Si cela ſe ſoutient, il ne ſe commettra pas dans cette maiſon deux péchés mortels par année. Les Dames ſont fort raiſonnables, & les enfants fort dociles. On m'a offert le titre d'Inſtitutrice : je le refuſe ; mais on me repréſente, qu'il ne ſignifie autre choſe ſinon que j'ai conduit les commencements de cette Communauté : ce qui eſt très-vrai : & Me. de Brinon me perſuadera tout ce qu'elle voudra, pourvu qu'elle ne veuille rien que d'utile à la maiſon. Je n'ai pas beſoin de louanges pour faire du bien à cette fondation : vous ſavez que c'eſt ma grande paſſion ; & j'y ſuis ſi fort attachée, que je crains quelquefois de l'être moins à Dieu pour qui je la fais. J'ai enfin obtenu promeſſe de n'être pas nommée dans la médaille : le Roi a dit, que

cet événement étoit trop remarquable, pour que Mrs. Racine & Boileau en omiſſent le détail dans l'hiſtoire de ſon regne. Mon frere m'a dit que vous vous plaigniez de ſa femme : je ſuis ſurpriſe que vous ne m'ayez pas confié le ſujet de vos plaintes : vous ſavez bien que je ne ſuis pas fort prévenue pour ma belle-ſœur : le temps & Dieu la corrigeront.

LETTRE XXV.

A Verſailles, ce 13 Décembre 1686.

LA mort de M. le Prince nous a fort attriſtés, & encore plus édifiés : ſa lettre au Roi eſt admirable : il y juge ſoi-même ſa conduite, & la juge ſévérement : il demande la grace de ſon neveu : on en avoit déja parlé depuis quelques ſemaines, à la priere de Me. la Princeſſe de Conti, & l'on m'avoit écoutée aſſez favorablement : mais la lettre ne gâte rien : la mort de M. le Prince a frappé le dernier coup : & le Roi en a été attendri juſqu'aux larmes : M. de Chevreuſe en eſt au déſeſpoir : Me. du Lude perd un ami : ſa triſteſſe ne reſſemble pas à la triſteſſe des autres : vous en devinez bien la raiſon &

la différence. Nos Sœurs de Saint-Cyr sont très-contentes du Confesseur que vous avez indiqué, & leur Confesseur est très-content d'elles : il se plaint d'être trop peu occupé : il n'auroit jamais cru, qu'une maison religieuse fût si facile à gouverner. Un autre, qui aimeroit à tracasser, ne se soucieroit pas de tant de raisons dans ses pénitentes. Le Roi va toujours à cheval : Me. du Lude & moi, nous suivons en chaise. Versailles est aussi tranquille, que si les Ambassadeurs de Siam n'y étoient pas : ils admirent tout, mais encore plus le Maître que la maison. Je me recommande aux prieres de l'Abbé.

LETTRE XXVI.

Ce 3 Janvier 1687.

J'Ai enfin un moment pour vous écrire. Le Roi se porte aussi-bien que son état puisse le permettre. La joie augmente avec l'espérance. Les Médecins assurent que le danger est passé. Le Roi a donné à M. Fagon cent mille francs, & autant à Felix (1). On n'a jamais vu plus de coura-

---

(1) Premier Chirurgien du Roi, auquel il fit l'opération de la fistule, après s'être exercé sur

ge. Le malheur de ses peuples, s'ils venoient à le perdre, la crainte que Monseigneur ne fût mal conseillé, la disgrace qu'il prévoyoit de ses meilleurs amis, c'étoient ses seules inquiétudes : il a tremblé pour la France, & n'a pas craint un instant pour sa vie. Me. de Montespan reviendra : le Roi a été fort touché de ses pleurs; on rend suspects Mrs. de Vendôme; Dieu sait ce qui en est! Cette fête peut n'être pas criminelle : mais elle est bien imprudente & déplacée. Je ne suis pas encore au bout de mes chagrins, & je vois qu'on m'impute ce profond secret, & qu'on raisonne là-dessus. Vous savez combien j'ai à cœur de mettre bien toute la Famille Royale dans l'esprit du Roi; & l'on m'accuse d'entretenir la désunion : Monseigneur m'a assuré qu'il ne croyoit, qu'il n'écoutoit pas même ces bruits; mais il peut les croire un jour. Je suis dans un état à faire pitié; je n'ose en parler au Roi, de peur de l'aigrir : il ne souffriroit pas ces étranges soupçons; il me vengeroit peut-être; & j'aime mieux leur pardonner. Mon cher petit Prince se porte bien.

plusieurs malades dans les Hôpitaux. Cette opération lui valut outre les cent mille francs, un Evêché pour son frere.

LETTRE XXVII.

Ce 2 Février 1687.

Paris doit être bien content de son Maître ; le Roi n'a jamais été de si bonne humeur que depuis qu'il a été témoin de l'amour de sa Capitale. Je lui aime bien ces sentiments ; ils lui inspireront peut-être le dessein de soulager son peuple. Le P. de la Chaise est mieux que jamais dans l'esprit du Roi ; il agira désormais sans M. l'Archevêque de Paris ; & Me. de Lesdiguieres ne verra plus le Clergé de France à ses genoux. C'étoit un grand scandale. Il sera son rapport, & le Roi nommera ; vous croyez bien que cette grande faveur va mettre tout le monde aux pieds de la Société : je lui ai fait déja ma cour pour M. votre neveu, & l'ai faite de belle grace ; on peut bien dissimuler un peu pour rendre service à ses amis. Me. de Montespan vit comme un Ange ; la Cour a bien changé depuis qu'elle ne la gouverne plus. Me. la Princesse de Conti se fait aimer de Dieu & des hommes.

LETTRE XXVIII.

Maintenon, 28 *Juillet*.

VOus comprenez bien que je fuis trop occupée pour vous écrire auffi au long que je le fouhaiterois. M. votre neveu fut préfenté au Roi, qui me dit : » Je l'avancerai avec le temps : qu'il foit » fage ". Le Pere de la Chaife n'a pu encore lui trouver rien de meilleur. Je vous remercie de grand cœur de ce qu'enfin vous m'avez offert l'occafion de vous rendre fervice : difpofez de ma faveur comme fi elle étoit à vous. Les ouvrages de Maintenon font fort avancés : la préfence du Roi n'y gâte rien : c'eft un beau fpectacle que de voir une armée entiere travailler à l'embelliffement d'une terre ! les deux montagnes fe joindront par quarante-fept arcades, folidement bâties : c'eft de l'aveu de tout le monde, un ouvrage digne des Romains & du Roi. Tout cela me ramene fouvent à cette réflexion : » Les hommes font bien foux de » fe donner tant de foins pour embellir » une demeure où ils n'ont que deux jours » à loger ".

LETTRE XXIX.

A Versailles, 10 *Septembre* 1687.

SOyez tranquille sur le compte de votre favori : je suis un peu mieux instruite qu'on ne l'est à Paris, & je ne vois point d'apparence de guerre. Vos politiques bâtissent en l'air : le Roi a des sentiments très-pacifiques, & il permettra bien à l'Empereur de vaincre les Turcs tant qu'il lui plaira : il est vrai que si l'on en croyoit certaines gens, la France arrêteroit les progrès de la Maison d'Autriche ; mais le Roi est trop fidele à sa parole pour mettre par une jalousie mal fondée toute l'Europe en feu. Dans un autre temps, je n'aurois peut-être pas répondu de lui : mais à présent Dieu lui a inspiré un amour pour la paix qui augmente tous les jours. Priez Dieu de verser ses bénédictions sur toutes ses entreprises. Je suis bien-aise que vous soyez contente de Maintenon. N'est-il pas vrai que c'est une belle terre ? Je vous avois bien dit que le Roi ne faisoit rien à demi. Monseigneur est réconcilié avec le petit Duc, &, contre mon espérance, sans que le Roi s'en soit mêlé.

LETTRE XXX.

A Fontainebleau, 13 *Mars* 1688.

TOus vos nouvelliſtes groſſiſſent à plaiſir les objets : ce n'eſt que par occaſion & en attendant, que j'occupe l'appartement de la Reine : auſſi n'y ai-je mis que des meubles très-modeſtes. Le Roi y entra hier, & y ayant vu mon grand Crucifix d'Italie, me dit : » Voilà un ornement bien ſérieux : je vous conſeille de » le faire ôter. " Je lui demandai s'il craignoit de voir celui qui eſt toute ſon eſpérance : le Roi me dit en ſouriant, que je prêchois à merveilles ; & le Crucifix eſt reſté. L'inflexibilité du Pape me jette dans de terribles appréhenſions. M. de Louvois paroît déſolé de ce que ſon crédit commence à tomber : il m'envie ma faveur : il m'attribue les dégoûts du Roi : enfin, il veut ſe rendre néceſſaire par quelque guerre nouvelle : le Ciel m'a fait bien des graces : il ne manque à mon bonheur temporel que la certitude de la paix.

LETTRE XXXI.

A Versailles, ce 5 Septembre 1688.

J'Avois fait des vœux pour la paix, & Dieu nous donne la guerre. Humilions-nous sous sa puissante main, & adorons sa Providence. Le Roi n'est pas content de Me. la Dauphine : il trouve mauvais qu'elle s'intéresse si ouvertement pour le Prince Clément. Monseigneur partira de Versailles vers la fin de ce mois avec M. de Beauvilliers, qui ne lui sera pas inutile. Son armée investira Philipsbourg : Louvois n'oubliera rien pour engager par les premiers succès à continuer cette guerre. Je n'ose le dire au Roi, qui a une entiere confiance en M. de Duras. Il me semble que toutes ces contestations pourroient se terminer sans répandre tant de sang. Le Roi vouloit faire la campagne : il m'a promis d'attendre au printemps prochain. Dieu veuille qu'alors la paix soit faite ! Les nouvelles d'Angleterre sont très-mauvaises : les Jésuites y ont trop précipité les choses : le P. de la Chaise loue leur zele, & ne loue pas leur prudence.

LETTRE XXXII.

JE vous prie de dater vos lettres : Me. de Mornay en fait un recueil : si vous en faisiez autant des miennes, vous n'en auriez plus. Malgré toutes les louanges que vous donnez à mon esprit, je sais bien qu'elles ne sont bonnes que pour le moment. Je vous remercie de ce manuscrit : (1) je l'ai lu avant que de me coucher ; il y a beaucoup de vrai & encore plus de faux. A la place de Madame, j'aurois vu tout cela avec plus d'indifférence. Le Roi pouvoit-il croire des choses si absurdes ? & celles qui ne le sont pas, il les savoit déja, & toute la France avec lui. Le Duc de Beauvilliers a pris le bon parti, & tout ce qu'on dit à Paris ne sauroit changer le sentiment de tout Versailles. Il est vrai que vous voyez mieux les choses dans l'éloignement ; mais celle-là n'est pas du nombre. Je n'ai pas un moment à moi, ainsi je finis : j'ai pourtant encore bien des choses à vous dire. Si je ne vous vois pas Samedi, vous me

(1) Apparemment les *Amours du Palais-Royal*.

réserverez ce plaisir-là pour Dimanche : je serai libre aux heures accoutumées ; je voudrois l'être toujours pour vous.

LETTRE XXXIII.

Monsieur de Lauzun est plus à la mode que jamais. Il voudroit que nous unissions nos vengeances. Je lui ai dit que depuis long-temps j'avois tout pardonné. Il est trop vindicatif pour le croire, & cependant il voudroit bien que Mademoiselle (1) lui en dît autant. Il est tout-à-fait effacé du cœur du Roi, & l'*inquiet* n'y tient plus qu'à un fil. Il est fort choqué (*c'est apparemment M. de Louvois*) qu'on lui ait ôté la direction des affaires d'Irlande. Il s'en est pris à moi, & puis à Me. de Chevreuse. Il comptoit sur des profits immenses. M. de Seignelai ne compte que sur des périls & des travaux. Il réussira, s'il ne prend les choses avec trop de hauteur. Le Roi n'auroit pas de meilleur serviteur, s'il pouvoit se détacher un peu de son tempérament. Il en con-

(1) Mademoiselle de Montpensier lui avoit défendu de reparoître devant elle.

vient lui-même, & cependant il ne se corrige pas. Quand j'avois de la voix, j'aurois fort bien chanté cette chanson; elle ne me dit rien de nouveau: ne sais-je pas que je suis vieille? Si je pouvois l'oublier, le changement de mon humeur me le diroit assez. Cherchez l'Auteur, je vous en prie. Si le Roi le connoissoit, il me vengeroit; & si je le connois, je me vengerai autrement que lui. Quand je me rappelle Me. de Montespan, je compte pour rien tous ses outrages. Je suis fort contente du Duc du Maine, & le Roi est disposé à lui tout accorder. Mes filles m'occupent beaucoup, mais bien plus agréablement que toutes les intrigues de ces gens qui sont tantôt trompés, tantôt trompeurs, & souvent l'un & l'autre. Je l'éprouve plus que jamais: il n'est point de dédommagement pour la liberté. Vous faites bien de chérir la vôtre. La Philosophie nous met au-dessus des grandeurs: rien ne nous met au-dessus de l'ennui.



LETTRE XXXIV.

MAdame de Valentinois feroit la plus aimable femme du Royaume, fi elle n'en étoit pas la plus coquette. Vous n'imaginerez point combien toutes fes malices nous donnent de chagrins. Le Roi n'a pas voulu parler à Madame la Ducheffe. Je l'ai fait pour lui. Je n'en ai eu que des infultes, ou ce qui en approche. Rien n'eft plus fenfible de la part des perfonnes qu'on aime. Elle eft perdue fans reffource : M. de Marfan fe perd, & ne s'en apperçoit pas. Le Roi ne fouffrira point tous ces déréglements. Il tiendra parole. Je crains moins aujourd'hui l'amour de pere, que je n'en crains la févérité. Mandez-moi ce que vous feriez à ma place. J'ai confulté le Pere Gaillard : je n'ai pas voulu m'expliquer clairement : ce qui fait qu'il ne m'a pas bien entendue, ou qu'il a feint de ne pas m'entendre. Voyez des perfonnes habiles & pieufes. Enveloppez le cas : & au nom de Dieu, tirez-moi d'un embarras fi cruel. J'offenfe Dieu par mes impatiences. Il faut que j'y remédie une fois pour toutes. Je crains de me faire des ennemis ; je crains auffi

que ma conſcience ne me reproche de ſouffrir un pareil ſcandale.

LETTRE XXXV.

Verſailles, ce 4 Novembre 1688.

NOus ſommes ici dans une grande allégreſſe : Philisbourg eſt pris. Monſeigneur ſera déſormais appellé Louis le Hardi. Le Roi eſt dans une joie inexprimable, & le petit Comte rit & pleure tour à tour. Vauban a fait des diſpoſitions admirables : il a modéré le feu de M. de Duras, & a empêché M. le Dauphin de ſe faire tuer. M. de Louvois veut qu'on aille en Allemagne, & qu'on ravage ſans pitié le Palatinat : cependant d'habiles gens prétendent qu'il ne faudroit faire la guerre qu'à l'Empereur, & qu'il eſt de la prudence de ne pas attaquer l'Empire. On fera tout ce qui paroîtra glorieux, & l'on penſera enſuite à ce qui eſt utile : on agira, & puis on examinera comment on auroit dû agir. Ma préſence gêne M. de Louvois : je ne le contredis pourtant jamais : le Roi lui a dit pluſieurs fois qu'il pouvoit parler en toute liberté. On croit que je gouverne l'Etat, & on ne ſait pas

que je suis persuadée que Dieu ne m'a fait tant de graces que pour m'attacher au salut du Roi. Je demande tous les jours à Dieu qu'il l'éclaire & qu'il le sanctifie. Joignez vos prieres aux miennes : elles seront plus efficaces, parce qu'elles seront plus désintéressées : vous êtes moins attachée à la terre que moi.

LETTRE XXXVI.

Le 9 Janvier 1689.

LE Roi d'Angleterre arriva avant-hier à St. Germain, avec le Duc de Berwick : ce fut une chose bien touchante que sa premiere conversation avec la Reine. Ce Prince la consoloit, & faisoit les plus tendres caresses au Prince de Galles : on ne peut avoir plus de fermeté : cette insensibilité à la perte de tant de grandeurs est l'ouvrage de la grace : il est beau de voir un Roi Confesseur ! La Cour de St. Germain ne le cédera qu'à Versailles en magnificence. Le Roi ne quittera les armes qu'après avoir chassé d'Angleterre le Prince d'Orange : on dit que c'est un second Cromwel ; & il est sûr qu'il s'est déja emparé de la Couronne : les Catho-

liques ſont dans l'oppreſſion, & le Parlement menace de les exterminer. J'ai toujours dans l'idée, que ſi Mr. Colbert avoit vécu, tout cela ne ſeroit pas arrivé: on n'a point empêché la deſcente des Hollandois: on en étoit averti depuis longtemps: mais on ne pouvoit ou l'on ne vouloit pas la croire: le pauvre Barillon eſt déſolé.

LETTRE XXXVII.

A Verſailles, ce 15 *Avril* 1691.

DIeu bénit les armes du Roi: Mons eſt pris, Nice eſt rendu. Le Roi ſera bientôt ici. Vauban & M. de Boufflers ſont aſſociés à ſa gloire: ils ont fait des diſpoſitions admirables; ils ont fait plus, ils ont empêché les Mouſquetaires de ſe faire tous tuer. M. de Courtenay avoit ſouhaité de mourir ſous les yeux du Roi: il eſt mort. Conſolez-vous, ma chere Comteſſe, de la perte de M. de Villermont: le Roi l'a fort regretté: & Me. de Villermont verra que ces regrets ne ſont pas ſtériles. On m'écrit d'Italie des miracles de L***: il eſt très-bien avec M. de Catinat: écrivez-lui, que vous me ré-

pondez de lui : je crains bien qu'il n'ait pris un vol qu'il ne pourra ſoutenir, & que le Roi n'ait à me reprocher d'avoir appuyé un joueur, & de l'avoir préſenté comme un homme de mérite, parce qu'il eſt de mes parents. Adieu, ma très-chere. J'ai vu encore aujourd'hui l'Abbé de Fénelon : il a bien de l'eſprit : il a encore plus de piété : c'eſt juſtement ce qu'il me faut.

LETTRE XXXVIII.

A Verſailles, ce 14 *Avril* 1694.

MR. de Noailles m'a promis une campagne brillante. Il m'écrit qu'il vaincra les ennemis du Roi & les ſiens. Comme il m'a juſqu'ici tenu parole, je compte fort ſur ces deux victoires. M. de Luxembourg ne ſait pas fuir : il gagne des batailles par habitude, & prend des Villes en badinant. M. de Joyeuſe & M. de Lorges ont de la bravoure, &, à ce qu'on croit, de la capacité. Je crois que le Roi n'eſtime pas beaucoup le Prince de Bade, & que le Roi eſt un bon juge. Ainſi, je ſuis plus tranquille que vous ne penſez. Il eſt vrai que je ſouhaite ardemment

la paix : mais on me connoît bien peu, si l'on s'imagine que je la préfere à la gloire du Roi. Ce n'est pas moi qui l'empêche d'aller en Flandre. Je l'y suivrois avec plaisir. Une réflexion de Me. du Lude, où je ne suis pas entrée, a rompu ce projet : & je vous avoue, que je n'en suis pas fâchée. Quelle gloire acquerroit-il à battre le Prince d'Orange, si accoutumé à être battu ?

LETTRE XXXIX.

Ce 12 Mai.

J'Ai eu pendant deux mois une copie de l'*Explication du Cantique des Cantiques.* Il y a des endroits obscurs, il y en a d'édifiants, il y en a que je n'approuve en aucune maniere. L'Abbé de Fénelon m'avoit dit que le *Moyen court* contenoit les mysteres de la plus sublime dévotion, à quelques petites expressions près, qui se trouvent dans les écrits des Mystiques. J'en lus un morceau au Roi, qui me dit que c'étoient des rêveries. Il n'est pas encore assez avancé dans la piété pour goûter cette perfection. J'ai bien prié Madame notre Supérieure de

ne plus mettre ces livres entre les mains de nos Dames. Cette lecture est trop forte pour elles : il leur faut un lait proportionné à leur âge. Cependant Me. Guion les édifie. Je l'ai priée de cesser ses visites ; mais je n'ai pu leur refuser de lire les lettres d'une personne pieuse & de bonnes mœurs. M. de Paris paroît fort animé contre elle ; mais il avoue, que ses erreurs sont plus dangereuses par leurs suites que par le principe, & qu'il y a plus à craindre qu'à blâmer. Prions Dieu qu'il enseigne ses voies à ceux qu'il a chargés de nous mener à lui.

LETTRE XL.

1694.

Encore une lettre de Me. Guion ! Cette femme est bien importune. Il est vrai qu'elle est bien malheureuse. Elle me prie aujourd'hui de faire associer à l'Evêque de Meaux l'Evêque de Châlons & le Supérieur de St. Sulpice, pour juger définitivement des points sur lesquels on accuse sa foi. Elle me promet une obéissance aveugle. Je ne sais si le Roi voudra donner encore cette nouvelle morti-

fication à M. de Paris : car enfin, cette héréſie eſt née dans ſon Dioceſe : & c'eſt à lui à en décider le premier. Comptez qu'il ne laiſſera pas perdre ſes droits. M. l'Abbé de Fénelon a trop de piété pour ne pas croire qu'on peut aimer Dieu uniquement pour lui-même, & trop d'eſprit pour croire qu'on peut l'aimer au milieu des vices les plus honteux. Il m'a proteſté qu'il ne ſe mêloit de cette affaire, que pour empêcher qu'on ne condamnât par inattention les ſentiments des vrais dévots. Il n'eſt point l'Avocat de Me. Guion, quoiqu'il en ſoit l'ami : il eſt le défenſeur de la piété & de la perfection Chrétienne. Je me repoſe ſur ſa parole, parce que j'ai connu peu d'hommes auſſi francs que lui : & vous pouvez le dire.

LETTRE XLI.

Verſailles, ce 12 *Mars* 1696.

TOut le monde eſt malade : le Roi a la fievre tierce, le P. de la Chaiſe un gros rhume, le Duc de Bourgogne la migraine, Me. de Lude & moi des vapeurs : enfin, le Château eſt un hôpital : Me. de Mornay ſeule réſiſte héroïquement au

au changement de la ſaiſon. Nous ſommes fort triſtes : je languis bien que cette retraite à St. Cyr ſoit finie. On nous promet la paix à la fin de l'année : le Roi y travaillera efficacement en continuant à vaincre, & ſur-tout en détachant des Alliés M. de Savoie. Me. de Monteſpan ſe défait de tous ſes bijoux : elle a été ſurpriſe elle-même du nombre & du prix. Mes filles ne me ſont point une reſſource contre l'ennui. Je ſuis du matin au ſoir occupée à terminer leurs différends, & à prévenir la déſunion : j'aimerois mieux avoir un Empire à gouverner. J'ai réſolu de renvoyer la petite de Chaumont chez ſes parents, le plus poliment qu'il me ſera poſſible : ſi vous ne l'approuvez point, vous me le direz ſans détour ; mais il me ſemble que le bon ordre le demande. Je crains de prendre les choſes trop vivement, & preſqu'autant d'être accuſée de mollir mal-à-propos. Je ſuis vieille : je puis me prévenir : & à mon âge il n'eſt que trop ordinaire de ſe conduire comme une perſonne de l'autre ſiecle. Je me ſuis miſe au-deſſus des diſcours de ce pays-ci ; mais je n'ai pas la même fermeté à l'égard des jugements qu'on porte de mes actions dans le pays où vous vivez.

LETTRE XLII.

Maintenon, 24 *Août* 1696.

JE ne suis pas surprise des différents jugements qu'on porte de l'instruction de M. de Paris. Ce premier pas étoit difficile; & toutes les personnes désintéressées qui l'ont lue, conviennent qu'il s'en est démêlé en homme très-prudent. Certainement le Roi en sera satisfait. Les Jésuites ne lui pardonneront pas de s'être élevé au Siege de Paris sans leur participation : s'ils le fâchent, on priera le Pape de le faire Cardinal. Il falloit à la premiere Eglise du Royaume un Prélat de mœurs sans tache, & d'un caractere modéré, doux, simple, d'une piété éclairée & solide; le Roi a cru voir toutes ces qualités réunies dans M. de Châlons : il s'est consulté, il a consulté des gens de bien, il a consulté Dieu : & rien n'est plus vrai, que s'il eût connu en France un plus honnête homme, il l'auroit donné à sa Capitale. Plût à Dieu que ces guerres de Religion fussent aussi près de leur fin que celle qui divise les Princes de l'Europe! La paix est faite avec M. le Duc

de Savoye, & le Roi eſt diſpoſé à la donner au reſte de l'Europe. La Princeſſe Adélaïde ſera le nœud de ce Traité. L'Empereur vouloit l'avoir pour le Roi des Romains; mais le Duc de Bourgogne l'a emporté ſur ſon rival : cette Princeſſe eſt fort aimable, mais elle eſt bien jeune : il faudra l'élever : voilà de nouveaux embarras. Je vous envie votre ſolitude, votre tranquillité : & je ne ſuis plus ſurpriſe que la Reine Chriſtine ſoit deſcendue du Trône pour vivre avec plus de liberté.

LETTRE XLIII.

Verſailles, ce 25 Mai 1697.

LA priſe de Barcelone, d'Ath & de Cartagene permet au Roi de convaincre les Alliés de ſon amour pour la paix. Il pourra la faciliter, en ſe relâchant des conditions que ſes victoires & ſes conquêtes ſemblent autoriſer, ſans déroger à ſa gloire. Il pourra même étendre le terme qu'il leur a fixé pour les accepter. Toutes les reſtitutions que le Roi offre ont cauſé ici de grands débats, on eſt las de la guerre, & l'on trouve

une eſpece de honte à reſtituer ce qui a coûté tant d'efforts & de ſang : pour moi il me ſemble qu'il y a de la gloire à reſtituer ce qu'on a pris, pourvu qu'on n'y ſoit pas contraint par une Puiſſance ſupérieure : cette démarche ne peut qu'être attribuée à la généroſité du Roi. Je vous aime plus que je ne vous le dis, ma chere Comteſſe.

LETTRE XLIV.

MAdame eſt fort contente : le Roi lui a promis d'obliger l'Electeur Palatin à lui donner tous les ans trois cents mille livres, juſqu'à ce que ſon affaire ſoit jugée par des arbitres. Le Cardinal de Furſtemberg ne ſera point abandonné, quoiqu'on ſoit peu content de lui : il m'a écrit des lettres fort preſſantes ; & le Roi en a été touché. Enfin, nous reſpirons ; nous n'aurons plus que notre ſalut à faire : je remercie Dieu tous les jours des ſentiments de paix qu'il inſpire au Roi : c'eſt une grande grace pour lui & pour ſon peuple : vous ſavez combien il en étoit autrefois éloigné : la dévotion rend le cœur tendre ſur le malheur des hommes, & l'eſprit éclairé ſur les objets

de la véritable gloire. Vous ne le croyez pas encore : puissiez-vous l'éprouver un jour !

LETTRE XLV.

A Versailles, ce 10 Décembre.

On se trompe, & vous pouvez le dire hardiment : le goût des plaisirs est éteint dans le cœur du Roi : l'âge & la dévotion lui ont fait faire des réflexions sérieuses sur la vanité & le néant de tout ce qu'il aimoit autrefois ; & il avance tous les jours dans les voies de Dieu : il n'assiste aux spectacles & aux fêtes qu'avec répugnance : il se plaint avec moi de la contrainte que lui impose son rang de prendre part à des plaisirs qui n'en sont plus pour lui. La Princesse est tous les jours plus charmante : le Duc de Bourgogne en est très-épris : il a été réglé qu'il ne la verroit que sur le pied de maîtresse : elle en a pleuré, & a dit : » Hé ! ne suis-je pas sa femme ? " ensuite elle en a ri, & m'a promis de lui être toujours cruelle, jusqu'à ce que le Roi lui ordonnât de ne l'être plus. Cette enfant nous amuse beaucoup : Madame de

Savoye l'a bien instruite : le Roi n'a pas la force de lui rien refuser : ses Dames sont accablées de présents. Tout est ici dans la joie : dès que les fêtes seront finies, nous serons plus tranquilles & ne serons pas moins gais : mes lettres seront aussi plus longues ; mais mon affection pour vous n'augmentera point.

LETTRE XLVI.

A Versailles, 4 *Mars* 1698.

J'Etablis ma niece ; la chose est faite ; ainsi dépêchez-vous : il me faut vîte un compliment. Il en coûte à mon frere cent mille francs, à moi ma terre, au Roi huit cents mille livres : vous voyez que la gradation est assez bien observée. M. le Duc de Noailles donne à son fils vingt mille livres de rente, & lui en assure le double après sa mort. Le Roi, qui ne sait pas faire les choses à demi, donne a M. d'Ayen la survivance des Gouvernements de son pere. Voilà une belle alliance : le Maréchal en mourra de joie : son fils est sage : il aime le Roi, & en est aimé : il craint Dieu, & il en sera béni : il a un beau Régiment, & on y

joindra des penſions; il aime ſon métier, & il s'y diſtinguera. Enfin, je ſuis fort contente de cette affaire. Quand Mlle. d'Aubigné naquit, je ne prévis pas tant de bonheur. Elle eſt bien élevée, elle a plus de prudence qu'on n'en a à ſon âge; elle a de la piété : elle eſt riche : trouvez-vous que M. de Noailles faſſe un mauvais marché ? Je crois qu'on eſt fort content de part & d'autre, & qu'on s'avoue en ſecret qu'on l'auroit été à moins. Adieu, ma chere Comteſſe; vous voyez bien que je n'ai pas le temps d'écrire de longues lettres, ou du moins, il ne convient pas que je paroiſſe l'avoir.

LETTRE XLVII.

A L'heure qu'il eſt, on délibere ſur le ſort de la France, de l'Eſpagne, ſur le ſort de toute l'Europe. La guerre eſt inévitable, à moins qu'on ne prenne un parti honteux : & c'eſt ce que je ne crains pas d'un Conſeil où le Roi préſide. Les ſentiments ſont fort partagés : je ſuis ſûre que dans ce moment, on conteſte avec beaucoup de vivacité. Le Duc de Bourgogne ne ſera peut-être pas de l'avis de Monſeigneur : on dit que la raiſon eſt

pour M. le Duc de Bourgogne, & que la gloire eſt pour ſon pere. Le Duc de Beauvilliers donnera ſa voix au Traité de partage, & le Chancelier à l'acceptation pure & ſimple de cette belle ſucceſſion. M. le Dauphin prendra un milieu entre ces deux avis : il voudra qu'on renonce au teſtament & au traité ; on dit que c'eſt le ſeul moyen d'éluder la guerre ; il eſt bien conſeillé. M. le Duc d'Anjou eſt aſſez bon pour être Roi, mais pas d'un âge à avoir une volonté.

LETTRE XLVIII.

MOnſeigneur triomphe : il a remontré que le Roi étoit trop juſte pour l'éloigner d'une ſucceſſion que toutes les loix lui donnoient, qu'il y renonçoit en faveur du Duc d'Anjou, & qu'il ſe bornoit à dire toute ſa vie : » Le Roi mon » pere, & le Roi mon fils ". Le Duc de Bourgogne eſt revenu à ce ſentiment, & a dit, qu'il ne l'avoit combattu que pour éclaircir la matiere, & qu'il cédoit volontiers tous ſes droits à ſon frere. Le public ne ſera informé de tout ceci que dans quelques jours. Le Duc d'Anjou ne ſera traité comme Roi qu'après l'audience de

l'Ambaſſadeur d'Eſpagne. Priez Dieu qu'il béniſſe tous les deſſeins du Roi, & qu'il ſanctifie toutes ſes penſées.

LETTRE XLIX.

Le 2 Mars.

JE ſais, j'ai prévu les diſcours qu'on a tenus contre M. de Chamillard. Mais on ne ſait pas qu'il a refuſé la ſucceſſion de M. de Barbezieux, & que le Roi a voulu qu'il acceptât, parce qu'en temps de guerre, il eſt bon d'avoir affaire à un ſeul. M. de Chamillard eſt honnête homme : s'il gouverne les Finances du Royaume comme celles de Saint-Cyr, nous ne trouverons pas à dire M. Colbert. Le Roi lui a promis de partager avec lui le travail du département de la guerre : cela ſeul a pu raſſurer ſa modeſtie. Me. la Ducheſſe de Bourgogne a pris de l'affection pour lui, & il travaillera quelquefois avec M. le Duc de Bourgogne pour le former. Ses manieres honnêtes lui ont gagné tous les cœurs. Il employera nos amis, & ne ſe fera pas un chagrin comme M. de Louvois & ſon fils, de travailler avec le Roi en bonne compagnie. Le Comte d'Avaux

négocie un accommodement ; on doute fort qu'il y réussisse : cependant le Roi est tranquille : il en sait plus que toute sa Cour.

LETTRE L.

Ce 3 Avril.

LA mort du Prince d'Orange n'apportera aucun changement aux affaires. La Princesse Anne a été reconnue Reine d'Angleterre : c'est un terrible coup pour notre saint Roi : ce qui le console un peu, c'est le refus qu'on a fait au Prince George de Danemarck de l'associer au Trône : mais quelle consolation ! on ne peut en trouver de solide que dans la piété & la résignation aux ordres du Maître des Rois & des Empires. Les Hollandois font semblant de craindre pour la liberté de l'Europe, & ne craignent pas même pour la leur. Le Roi fera la guerre vigoureusement : il y avoit d'abord de la répugnance : mais c'est une nécessité : il faut y céder. Le Maréchal de Boufflers a des ordres fort étendus : & on dit que l'instruction que M. de Chamillard a dressée pour la Campagne de Flandres est une

très-belle chose : M. le Duc de Bourgogne n'aura qu'à ſuivre ce plan : vous jugez bien qu'il eſt bon qu'on l'empêche de faire à ſa tête : on n'eſt pas grand Capitaine avec du courage ſeul : ſon âge ne lui permet pas d'avoir de la prudence. M. de Vendôme modérera en Italie le feu du Roi d'Eſpagne : mais qui modérera le ſien ? On dit que M. le Prince Eugene n'oppoſera que de la lenteur à notre vivacité. Que vous dirai-je de M. de Catinat ? Il fait ſon métier : mais il ne connoît pas Dieu : le Roi n'aime pas à confier ſes affaires à des gens ſans dévotion. M. de Catinat croit que ſon orgueilleuſe philoſophie ſuffit à tout : c'eſt bien dommage qu'il n'aime pas Dieu ! Ma ſanté s'affoiblit tous les jours, & je ne puis plus me reconnoître dans ce portrait ſi reſſemblant de 1694. Songeons à mourir, n'avons-nous pas aſſez vécu ?

LETTRE LI.

Marly, 30 *Juin* 1703.

J'Irai demain à Maintenon : je ſerois bien-aiſe de vous y voir. J'y aurai ſeulement Mlle. d'Aumale. On ne fut jamais plus triſte que je le ſuis : il n'y a

que votre raiſon & votre fermeté qui puiſſent me conſoler. J'ai beau me dire qu'il eſt mort (1) dans de bons ſentiments: qu'il s'eſt depuis long-temps préparé à ce terrible paſſage : qu'il a paſſé dans la crainte de Dieu les dernieres années de ſa vie : toutes ces conſidérations rendent ma douleur moins raiſonnable, ſans la rendre plus légere. M. de la Rochefoucault avoit bien raiſon de dire que la Raiſon & la Religion ne peuvent preſque rien ſur la Nature. Ma niece eſt dans la déſolation, & ne ſort pas de ſon cabinet : il ſemble qu'elle ne trouve plus de plaiſir qu'à s'occuper de ſa douleur. Dieu veut me détacher de ce monde, & me préparer pour l'autre, en portant à mon cœur des coups ſi ſenſibles. Je voudrois bien paſſer le reſte de l'été à Maintenon; mais on ne veut pas en entendre parler, & vous ſavez que depuis long-temps je n'ai plus de volonté. Je me ſoumets à tout: j'offre à Dieu mes peines: je le prie de m'appeller à lui, ſi ma mort eſt néceſſaire à mon ſalut, & ma vie inutile au Roi & à ſon peuple. Que ſa volonté ſoit faite! C'eſt à lui à nous châtier, à nous à ſouffrir.

---

(1) M. d'Aubigné ſon frere, Chevalier des Ordres, Gouverneur de Berry, mort à Vichi.

LETTRE LII.

Ce 18 Juillet 1703.

Notre ami eſt à préſent fort à ſon aiſe. M. Deſmarets l'a déchargé d'un fardeau bien peſant : la guerre en ira mieux : le M. d'O... auroit refuſé cette place, ſi le Roi la lui avoit offerte : ceux qui ne ſavent pas combien il eſt ferme dans ſes paroles, & combien il eſt difficile de trouver de bons ſujets, ont tort d'être ſurpris qu'on continue M. Chamillard, qui eſt fort prudent, laborieux & entendu. Les troubles des Cévennes ſont peu de choſe : ce ſont des Huguenots montagnards qu'il ſera facile de réduire : il eſt inutile que le Roi s'inquiete des circonſtances de cette révolte : cela ne guériroit pas le mal, & lui en feroit beaucoup. Vauban écrit que M. le Duc de Bourgogne acquerra beaucoup de gloire dans ce ſiege de Briſac : c'eſt lui qui l'a fortifié : il ſaura bien le prendre. L'armée eſt très-belle, & l'on a ſſi bien pourvu à tout, qu'il n'y aura aucune plainte cette année. La Ducheſſe s'étoit miſe en tête d'accompagner ſon mari dans cette expé-

tion : le Roi en a ri : j'en ai ri de même, & elle en a été piquée : nous nous sommes raccommodées : ainsi vous pouvez désabuser ceux qui nous disent brouillées si sérieusement.

LETTRE LIII.

A Versailles, ce 27 Août 1704.

J'Ai eu un terrible orage à essuyer : je ne me mêlerai plus d'aucune affaire. Si les trois Maréchaux savoient combien la perte de cette bataille nous a causé de consternation, ils répareroient bien vîte leur faute. Le Roi ne revient point des quinze mille François qui se sont rendus sans tirer un coup : priez Dieu qu'il bénisse ses armes. M. Chamillard est le plus tranquille de tous ; mais c'est le Roi qui le rassure : à la vérité, on n'a rien à lui reprocher : plût à Dieu qu'on en pût dire autant des Généraux ! Que dit-on à Paris de toute cette affaire ? Me. de Montigny est entrée à St. Cyr : j'irai Lundi pleurer sur nos malheurs. Nos Dames m'édifient beaucoup : elles m'envient peut-être ma place, & je leur envie leur tranquillité. Je ne vais point dans cette mai-

son, que je n'en sorte avec regret, & que je ne me repente de n'être point entrée en Religion: je ne serois occupée que de mes foiblesses & de mes maux, au-lieu qu'à présent il faut que je ne m'occupe que des maux d'autrui, & que je m'oublie moi-même. Ma niece est en parfaite santé: je vous envoye le Mercier qui m'a promis de faire diligence: il vous remettra cent louis que vous donnerez aux Ursulines: ces pauvres filles me font pitié. Je n'ai pu lire les deux dernieres lignes de votre lettre: peut-être est-ce la faute de mes yeux, & peut-être aussi la faute de votre plume. Dites à Me. de Ventadour combien je l'honore.

LETTRE LIV.

De Me. de St. Geran à Me. de Maintenon.

Versailles, ce 24 Août 1711.

L'Espérance que vous aviez, Madame, sur M. de Boufflers n'a donc pu le sauver. Votre amitié pour lui étoit bien ancienne: vous n'êtes point sujette au changement. Je ne doute donc pas que vous ne soyez bien affligée de le perdre. Le

Roi perd un ferviteur zélé, & cela peut fuffire pour exciter vos regrets. Les miens fe portent, tantôt fur lui, tantôt fur moi, qui, livrée à mes réflexions, pourfuivie par la miféricorde de Dieu, me trouve bien honteufe de ne pas profiter de tant d'événements qui me rappellent à lui.

Mais parlons de chofes moins triftes. Vous avez, comme vous favez, toujours eu le bonheur de me divertir beaucoup: vous continuez en m'écrivant par Mlle. d'Aumale: c'eft me donner un plaifir d'autant plus grand, que je fais qu'il vous coûte moins. Non, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une perfonne au monde fi aimable que vous: permettez-moi cette petite careffe: la diftance de dix-huit lieues me rend plus hardie, que fi j'étois au bord de votre niche. Plus je vois de près les occupations de Me. de Ventadour, plus je conviens qu'il n'y a d'agréable dans fa place, que le deffus de fes lettres, comme vous le dites fort bien. Que je m'acquitterois mal d'un tel pofte, & que les enfants que je gouvernerois feroient mal fervis! je crois que vous n'en doutez pas.

LETTRE LV.

A Verfailles, le 15 Août.

JE ne fuis point morte, Madame, mais je fuis fort difcrete : quand je ne ferois plus au monde, une marque de votre amitié, de votre fouvenir fuffiroit pour me reffufciter. Ainfi ne vous tenez point pour importunée, fi je mets fi vivement la main à la plume fur ce que vous nommez mon nom dans la lettre à Me. de Ventadour : fi j'étois la Gouvernante d'un Dauphin de France, vous entendriez fouvent parler de moi, & ce feroit bien ce qui me rendroit cette place agréable ; car vue de près, c'eft la défolation des défolations. Je voudrois vous faire mon compliment fur la prife de Douay, & que la chofe fe paffât en douceur : je crains un peu les batailles, & je crois que vous ne les aimez pas trop. Cependant j'efpere que Dieu fera pour nous ; le Maréchal de Villars me mande qu'il ne dort pas infiniment : il a en effet quelques raifons d'avoir quelques infomnies. Que vous nous donnez de joie, en nous affurant de la bonne fanté du Roi! Je ne crois pas la

vôtre trop mauvaiſe par le ſtyle de quelques endroits de votre lettre, que notre gouvernante a bien voulu nous communiquer. Si vous étiez une perſonne dont on pût exiger un commerce réglé, que je ſerois contente! rien n'eſt ſi délicieux que vos lettres, & Mlle. d'Aumale eſt trop heureuſe dans ſa fonction de votre Secretaire : avec ſes diſpoſitions naturelles, elle doit faire bien du chemin du côté de l'eſprit : j'envie plus ſa place que celle de Me. de Ventadour. Vous ſavez, Madame, qu'il s'eſt toujours joint au reſpect que j'ai pour vous, un goût qui m'a attachée à votre perſonne, & qui m'y a attachée bien naturellement : je le ſatisferai toutes les fois qu'il vous plaira; car je ne vous ſerai point rigoureuſe : n'oubliez pas une créature qui eſt la vôtre, & nommez mon nom au Roi, s'il vaut la peine d'être nommé. Mes infirmités ne font que croître & enlaidir : je deviens ſi décrépite, que c'eſt une choſe déplorable, & que cependant vous ne déplorerez point.

LETTRE LVI.

Ce 7 Septembre.

VOus vous passeriez bien, Madame, de lire mes lettres; mais je ne puis me passer de vous les écrire. L'autre jour vous ne parlâtes point de moi à Me. de Ventadour, ce qui me déplut beaucoup: je vous prie de vous remettre en regle: vous savez combien il vous est essentiel de me plaire. L'éloignement de Fontainebleau est insupportable à qui veut à tous moments être instruite de votre santé, & de celle du Roi : la mienne qui est un petit néant auprès des vôtres, est toujours fort déplorable, & fort peu déplorée : quelquefois de la mélancolie, & ensuite de l'affliction, & puis des réflexions qui m'obligent à me soumettre à la volonté de Dieu. Vous amusez-vous bien, Madame, dans le lieu où vous êtes ? ou y faites-vous sans plaisir le plaisir des autres ? c'est votre personnage : & il est plus héroïque qu'agréable. Vous avez du moins un peu dissipé les oiseaux de votre voliere, ce qui rend votre appartement un peu plus silencieux; mais

St. Cyr vous manque : vous aimez fort cette voliere-là, & il a fallu encore y renoncer ; mais vous savez mettre tout à profit.

Me. de Coulanges, qui protege & assiste autant qu'elle peut les filles de la Magdeleine, m'a chargé d'en faire la cour en vous présentant de leur part ce petit JESUS, le plus joli enfant du monde, en vérité. Si j'avois été consultée par ces saintes filles, que je ne leur aurois point conseillé d'envoyer leur Sacristain chargé de cette grande boîte ; car vous n'avez besoin ni de caresses, ni de sollicitations, ni de présents pour exciter votre charité dans les lieux dont vous connoissez la misere : quoi qu'il en soit, ledit Sacristain m'a laissé cette boîte & la lettre de Me. de Coulanges, & s'en est retourné plus aisément, je crois, qu'il n'étoit venu.

LETTRE LIX.

POint de procédé, Madame, plus généreux que le votre. A mon insu vous demandez une grace pour moi : vous l'obtenez, & vous laissez à M. de Pontchartrain à me l'apprendre. En vérité, la somme dont le Roi augmente ma pension

eſt trop conſidérable. Je n'aſpirois qu'à une vie commode, & vous m'en procurez une agréable. Il me feroit bien difficile de vous exprimer ce qui ſe paſſe dans mon cœur ſur vos bontés pour moi : il en eſt pénétré, & je ne puis m'empêcher de vous dire tout groſſiérement que je vous aime comme ma vie : je fais marcher mon profond reſpect après les ſentiments les plus tendres. Ce n'eſt point le cérémonial de la Cour, mais c'eſt celui du cœur. Donnez-vous quelquefois le temps, Madame, de faire réflexion combien vous êtes bonne, ſecourable, généreuſe : ne craignez point d'en prendre aucun orgueil : vous ne ſauriez mêler aucun défaut dans tout ce que vous devez connoître de vous. Je prends la liberté, Madame, de vous ſupplier de rendre ma lettre au Roi, ſi vous le jugez à propos. J'ai beſoin de votre ſecours, auſſi-bien pour remercier des graces, que pour en demander.

Si le Maréchal de Villars eſt aſſez heureux pour avoir ſervi le Roi à ſon gré, il l'eſt auſſi beaucoup de l'avoir bien été par vous, Madame, auprès de ſon maître. Vous ſavez que je hais le Prince Eugene le plus chrétiennement que je puis. Me. de Caylus devroit bien quelquefois

me dire de vos nouvelles : il ne faut point compter ſur ces gens de Cour.

LETTRE LVIII.

A Mon réveil, Madame, j'apprends la priſe de Bouchain. Avant que d'être ſaignée, je commence à vous en faire mon compliment : avec la fievre & un gros rhume, on n'eſt point en état de ſe préſenter ſur le chemin du Roi. Ayez la bonté, Madame, de me ſecourir en cette occaſion, vous qui ne m'avez abandonnée dans aucune. Dites-lui, s'il vous plaît, tout ce que lui auroit dit ma révérence. Je vais tâcher de me bien porter, puiſque la paix qu'on nous promet nous annonce de beaux jours.





LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
A DIVERSES PERSONNES.

LETTRE PREMIERE. (1)

POURQUOI ne m'écrivez-vous point? vous avez plus de loisir que jamais: vous êtes éloigné de la Cour & de vos amis: vous vous ennuyez. Encore un coup, pourquoi ne m'écrivez-vous point? Je vais vous rendre compte d'un petit voyage que je viens de faire pour le seul intérêt de ma santé. Elle n'est pas encore bien assurée. Mais ce qui m'en console, c'est le plaisir que j'ai eu de parler de vous avec M. Sanguin, qui me promet de nous faire vivre l'un & l'autre six vingts ans. Il fait des miracles ici;

(1) Cette Lettre est sans nom & sans date.

mais il ne peut me garantir d'une rechûte : il n'en aura le remede qu'à Paris. J'y ferai à la St. Martin; & nous irons enfemble voir Me. de Breuillac. J'ai vu le Chevalier de Méré, à qui vous avez prefque autant d'obligations qu'à M. Sanguin : il vous a donné une place glorieufe dans un ouvrage qui doit bientôt voir le jour, & qui ne doit finir qu'avec le monde. Vous croyez que je m'en dois tenir là : mais c'eft peu pour moi d'avoir affuré votre vie & votre gloire. J'ai encore quelque chofe pour vous : & fi ce quelque chofe ne vous plaît pas, je me ferai du moins vengée de votre filence en vous accablant de mon loifir de Province. Un de mes amis a fait une découverte dans un livre connu : c'eft une prophétie qui ne peut convenir qu'au Roi & au regne préfent : les guerres civiles y font clairement exprimées : la conquête de la Hollande y eft auffi, & mille chofes prodigieufes, que vous ne croirez point que vous ne les ayez vues, que vous verrez & que vous ne croirez pas encore. Le livre eft imprimé depuis cent ans : voilà ma réponfe à l'objection que vous me prépariez. L'Auteur parle Latin : vous ne l'entendez pas : je vais vous le traduire mot,

mot à mot. » Je veux ajouter ici en passant en faveur du Lecteur une prophétie que j'ai tirée d'un manuscrit très-ancien, qui s'est trouvé dans, &c. ". *Il s'élevera un Roi de la nation du très-illustre Lis, ayant le front spacieux, les sourcils élevés, les yeux grands & fendus, le nez aquilin. Il assemblera une grande armée : il détruira tous les Tyrans de son Royaume : il les contraindra de se cacher dans les montagnes & dans les cavernes pour éviter sa présence; car la justice lui sera associée, comme l'époux l'est à l'épouse. Il fera la guerre jusqu'à la quarante-troisieme année de son regne, en subjuguant les habitants des isles & des marais* (le mot latin est *Insulanos*), *les Espagnols & les Italiens. Il poussera enfin ses conquêtes & son Empire en Grece, en Turquie & par-delà.* J'abrege la fin. Tout le reste est mot à mot; je l'ai fait voir à Mr. de Babessieres. Vous le verrez à Paris. Voilà de quoi faire votre cour, & cette voie est assez extraordinaire pour vous venir de la petite-fille de M. d'Aubigny : vous savez qu'on est depuis long-temps sorcier dans ma maison. Si la guerre dont vous êtes menacé vous attriste, l'accomplissement de la prophétie vous consolera.

LETTRE II.

A la Reine d'Angleterre.

le 18 Juin.

LE Roi continue, Madame, à se bien porter : il prit hier sa médecine ordinaire : il a grande envie d'être saigné, parce qu'il trouve depuis quelque temps que les saignées lui font du bien. V. M. peut bien croire que M. Fagon les lui accordera volontiers; mais il veut attendre encore quelques jours. M. le Dauphin a été enrhumé; mais on croit que c'est une de ses dernieres dents qui a percé. Après les deux articles que je sais qui touchent V. M., je n'ai pas grand'chose à lui dire: il lui seroit assez indifférent de savoir que Me. de Parabere, favorite de Me. la Duchesse de Berry, est dans une si grande disgrace, qu'on ne la veut ni voir ni rencontrer, & que M. le Duc d'Orléans travaille à son raccommodement; on pourroit trouver encore des nouvelles de cette espece-là. Il n'y a rien de nouveau sur un sujet plus convenable à V. M.; je veux dire, les affaires de l'E-

glise : nous attendons toujours ce qui nous viendra de Rome.

J'entendois hier parler de celles d'Angleterre ; mais V. M. les fait mieux que moi. Le Roi m'ordonne de bien remercier V. M. de l'inquiétude qu'elle a eue sur son incommodité, qui a fait grand bruit, quoique bien peu de chose. J'espere que V. M. me dira quelque chose dans ses lettres de M. le Chevalier de Saint-George, pour lequel j'ai un respect & un attachement, & si je l'ose dire, une tendresse que je déclare d'autant plus hardiment que ces sentiments-là sont très-désintéressés : je ne puis exprimer ceux que j'ai pour V. M. Je suis ravie de lui savoir présentement quelque joie.

LETTRE III.

A Mad. la Marquise de Querjean.

Ce 26 Décembre 1680.

DE toutes les lettres que j'ai reçues sur l'honneur que le Roi m'a fait, la vôtre a eu le prix, & j'ai bien reconnu ce style admirable qui me charmoit tant à la rue des Tournelles. Nous nous con-

noiſſions quelques années auparavant ; mais c'eſt-là le temps où nous avons eu le plus de commerce ; temps trop précieux pour que je puiſſe l'oublier. Ecrivez-moi, je vous en ſupplie. Ne ſongez qu'à me dire vrai, quelque déſagréables que ſoient les choſes que vous entendrez de moi : je veux tout ſavoir, le moment, les perſonnes, l'intention, le ton, le geſte. Apprenez-moi auſſi votre langage : ſont-ce les Janſéniſtes que vous appellez les dévots ? Je ne ſuis pas bien avec eux : & la cabale en eſt ſi grande, que les louanges qu'on m'y donne ne peuvent venir que de gens qui tiennent plus à la vérité qu'au parti.

LETTRE IV.

A Madame de Monteſpan.

Ce 12 Janvier 1687

LE Roi m'a donné ordre, Madame, de vous écrire que vous l'obligeriez de reparoître à la Cour, à moins que le deſir de faire votre ſalut ne vous retienne à Fontevrault : en ce cas, il ne voudroit pas que pour lui vous changeaſſiez vos

pieuses résolutions ; mais si votre absence est la suite de quelque mécontentement, je puis vous assurer, Madame, que vous ne sauriez mieux faire que de revenir bientôt. Le Roi vous auroit permis d'entrer, s'il n'avoit craint un attendrissement qui pouvoit nuire à son état : il a été fort sensible à votre douleur ; & il a embrassé nos Princes avec beaucoup de tendresse. Le Duc du Maine s'est chargé de vous faire mes baise-mains : croyez, Madame, que quelque tendresse qu'il vous dise pour moi, ses termes seront toujours bien au-dessous de tout ce que m'inspirent l'inclination & la reconnoissance.

LETTRE V.

A Madame de Montchevreuil.

VOtre douleur n'a rien qui soit indigne d'une Chrétienne. Il est si naturel de pleurer un fils (1) sage & bien éta-

---

(1) M. le Comte de Mornay, fils de Me. de Montchevreuil, fut tué au siege de Manheim, sous les yeux de son pere qui y avoit suivi le Duc du Maine.

bli! Dieu ne défend point ces ſentiments. Mais prenez garde que votre douleur ne ſoit trop forte, & ne vous faſſe murmurer contre la Providence. On lui réſiſte en vain. Je vous envoye notre Abbé : il vous dira combien je ſuis touchée de votre affliction. Il vous dira auſſi combien les félicités de ce monde ſont peu ſolides. Ma très-chere amie, vous étiez trop heureuſe. Dieu vous veut toute entiere pour lui. Il eſt vrai que le coup eſt terrible ; mais il l'a frappé pour votre bien. Il ſait mieux que nous ce qui nous eſt avantageux. Ces réflexions ſont triſtes ; mais elles ſont vraies & convenables à une ame courageuſe, telle que la vôtre. A quoi vous ſerviront les progrès que vous avez faits dans la piété, s'il ne vous ſoutenoient aujourd'hui ? C'eſt dans l'adverſité qu'il faut juger ſi l'on a une dévotion ſincere. Et la vertu eſt incertaine tant qu'elle n'eſt pas éprouvée par le malheur. Dieu n'exige pas ſeulement le ſacrifice de nos inclinations vicieuſes : il veut encore celui de nos ſentiments & de nos plus cheres affections.

LETTRE VI.

A Madame de Fontenai.

TOut eſt porté à des extrémités déplorables. Le Roi eſt très-touché de ce qu'il fait, & n'en fait qu'une partie. On eſt bien injuſte de m'attribuer tous ces malheurs : s'il étoit vrai que je me mêlaſſe de tout, on devroit bien m'attribuer quelquefois les bons conſeils. Il y a quinze ans que je ſuis en faveur : je n'ai encore nui à perſonne : j'ai fait beaucoup de mécontents : je n'ai jamais fait ni méchanceté ni injuſtice. Le Roi m'a reproché ſouvent ma modération : cela vaut bien mieux que s'il me reprochoit mon importunité. Avec cette inſenſibilité que je croyois avoir pour les choſes de ce monde, & ſur-tout pour les jugements des indévots, je me retrouve aujourd'hui auſſi peu avancée que lorſque je commençai à me réprimer & à me vaincre. L*** me donne des peines infinies; me brave, s'appuye ſur M. de Vendôme, & ne me pardonne point d'avoir découvert qu'il m'avoit trompé.

LETTRE VII.

A la même.

JE vous prie de charger M. Lallemant d'examiner avec soin les papiers de M. de Tillemont (1). Cette Histoire doit s'y trouver. La copie que j'en ai vient de lui, & il m'en manque trois cahiers : je crois que c'est le huitieme & les deux derniers. Ne dites point à M. Lallemant que cette recherche me regarde : il pourroit entrer en quelque défiance. Tout est esprit de parti pour certaines gens. J'ai vu l'Abbé de Choisy (2), & l'ai vu si raisonnable, que comparé à ce qu'il étoit autrefois, il y a plaisir à le voir. Mais, mon enfant, la grace opere bien d'autres prodiges.

(1) Sébastien le Nain de Tillemont, né à Paris en 1637, éleve de Nicole, Auteur de l'Histoire Ecclésiastique, mort en 1698.

(2) François de Choisy, né à Rouen en 1644, envoyé à Siam, Auteur de divers Ouvrages, dont le meilleur est son Livre de Mémoires, mort en 1719.

LETTRE VIII.

A la même.

JE fais tout ce qu'on prête au Duc du Maine. On ne réussira point à nous brouiller. Il a voulu me donner des preuves de la derniere clarté. Je les ai refusées. S'il est coupable, il l'est si peu que j'aurois tort d'en être offensée. C'est un sentiment d'amour filial : & comment le condamnerois je, moi qui ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'il aimât plus sa mere que moi, sans avoir pu en venir à bout ? Je ne doute pas que Me. de Montespan n'eût été charmée d'une rupture éclatante. Je ne lui donnerai jamais ce plaisir.

LETTRE IX.

A la même.

LEs nouvelles de Pologne sont si bonnes, que je n'ai pu refuser à Me. la Princesse de Conti ce qu'elle souhaitoit depuis si long-temps. L'Abbé de Polignac

(1) donne à toute cette famille un air de grandeur qui ne déplaît point. Le Prince partira demain : c'est un peu tard : mais le malheur est irréparable. Me. de Simiane suit ses caprices, & vous savez ce que c'est. Je l'ai abandonnée à sa conduite. Je me suis toujours repentie d'avoir voulu diriger des femmes : les hommes sont plus traitables & plus dociles.

LETTRE X.

A la même.

MES vœux sont enfin exaucés :

Non : depuis la disgrace
De l'altiere Vasthi dont j'occupe la place ;

je n'eus jamais un plaisir égal à celui que je ressens aujourd'hui. Je vous félicite de votre triomphe. Votre joie fait la mienne. Je la sens toute entiere. Cette concurrence m'allarmoit. Tout a changé dans un moment. Rapportons tout à celui qui distribue à son gré la fortune ou la misere.

---

(1) Melchior de Polignac, Cardinal, né au Velay en 1662, mort en 1741.

C'eſt mon refrein : & quand vous ſerez à mon âge, vous verrez qu'il eſt bien doux de renvoyer à la Providence toute la gloire de ce qui nous arrive d'heureux.

LETTRE XI.

A la même.

IL y a bien des raiſons pour & contre. M. d'Aubigné a aſſez de bien, & cette famille eſt ſans conſidération. M. Rajas (1) eſt fort eſtimé dans ſa Province ; mais ici cette eſtime-là n'eſt rien. Rappellez-vous tout ce qui ſe dit ſur le bon homme le Moine : pour peu que je me mêle de cette affaire, on en dira encore davantage. La Demoiſelle eſt aimable, a un bon eſprit, de la ſanté, de la douceur, de la piété : ce ſont de grands points. Je crois donc, puiſqu'on veut mon avis, que M. d'Aubigné doit pourſuivre cette affaire, s'il y va d'inclination ; & s'il eſt ſeulement tenté par le bien, la laiſſer-là. Quant à ce qu'on appelle ma protection, vous ſavez qu'il n'y a point de d'Aubigné à qui je ne l'aye

(1) Intendant de Rouen.

accordée, & que quelquefois même je l'ai donnée au seul nom.

LETTRE XII.

A Madame de Rochechouart. (1).

A St. Cyr, 27 Juillet.

JE suis toujours ravie, Madame, quand je reçois des marques de vos bontés pour moi. Mais je voudrois bien que vous ne me fissiez point de remerciements, quoique je puisse faire pour vous. Jugez par-là si j'en veux pour mes seules bonnes intentions. Rien ne m'est plus précieux & plus cher que les intérêts de Me. de Mortemart, & ceux de M. de Thianges. Je n'ai jamais changé de sentiments pour vous : vous avez touché mon goût & rempli mon estime : j'ai cru ne pas vous déplaire : & tout cela, Madame, a subsisté dans tous les temps & subsistera toujours; mais je vous demande en grace de me traiter comme vous me traitiez, & de m'estimer

---

(1) Abbesse de Fontevrault, sœur de Me. de Montespan.

assez pour croire que ce que la fortune a fait en ma faveur ne m'a point gâtée. Je souffre assez volontiers les hommages ou les bassesses de ceux qui ne me connoissent pas : leur opinion m'est indifférente; mais je serois au désespoir que vous me crussiez assez folle pour avoir oublié combien votre amitié m'honore, & avec quel soin je dois la cultiver. J'ai dit au Roi, Madame, les chagrins que ses maux vous donnent, & la joie que vous sentez quand il en est soulagé. Il compte fort sur vos protestations : & il y a entre vous & lui une intelligence particuliere & fort indépendante. Il se porte très-bien : il est très-gai : & vous êtes mal informée, si vos nouvelles portent qu'il s'ennuye. Que j'ai de pente à causer avec vous ! & que je le ferois de bon cœur & franchement !

LETTRE XIII.

De Me. Guyon à Me. de Maintenon.

Paris, 10 *Octobre* 1688.

MAdame, après avoir remercié la divine Providence de ce qu'elle m'a délivrée de la prison où me tenoient mes

ennemis, il eſt bien juſte que je vous rende graces à vous, Madame, dont Dieu s'eſt ſervi pour me tirer, comme par miracle, des mains des Grands de la terre. J'ai obéi à vos conſeils, comme j'aurois obéi aux ordres de Dieu; & j'eſpere que vous n'attribuerez point cette obéiſſance à foibleſſe, mais que vous la regarderez comme la meilleure maniere de vous témoigner ma reconnoiſſance. J'y répugnois d'abord : mais dès que la choſe a été faite, j'ai ſenti couler la joie & la tranquillité dans mon ame. Le Pere la Combe (1), mon Pere en Jeſus-Chriſt, n'eſt pas plus coupable que moi. Je ſuis la cauſe de ſes malheurs. Vous n'avez qu'à dire un mot, Madame, & ſes chaînes tomberont. Vous aurez rendu aux fideles un innocent opprimé qui peut les édifier & les inſtruire. Mon Dieu! que votre volonté ſoit faite & non la mienne! Je m'étois miſe en chemin pour aller me jetter à vos genoux : mais une voix ſecrete m'a obligée malgré moi à diſcontinuer ma route & à revenir ici. J'attendrai vos commandements. Que le

(1) La Combe, Barnabite, du pays de Geneve, Directeur de Me. de Guyon, homme d'un eſprit déréglé, enfermé en 1687 par ordre du Roi comme un ſéducteur, mort fou en 1698.

Seigneur vous inſpire & vous conduiſe! Je ne ceſſerai jamais de lui faire cette priere, ni de me dire avec un profond reſpect, &c.

LETTRE XIV.

A Me. de Rochechouart.

A Fontainebleau, le 27 Septembre 1691.

J'Aurois plutôt répondu, Madame, aux lettres dont vous m'avez honorée, ſi je n'avois attendu que le Roi me chargeât de ſes ordres pour vous ſur celles que vous lui avez écrite. Il la porte ſur lui pour en parler à M. de Pontchartrain: & il a tant d'affaires qu'il oublie celle-là. Je vous aſſure, Madame, que vous lui pardonneriez ſi vous voyiez de près comme ſes journées ſe paſſent: les perſonnes qui l'ont vu le plus ſeroient ſurpriſes de ſon activité. Il a plus de conſeils que jamais: il ne donne que deux heures par jour à la chaſſe. Quand il le peut, il rentre à ſix heures, & eſt juſqu'à dix à lire, à écrire, à dicter. Souvent il congédie les Princeſſes après ſoupé pour expédier quelque courier. Ses Généraux ſont ſi charmés d'être

en commerce avec lui, qu'ils lui rendent un compte fort détaillé pour s'attirer de ces réponſes qui les enchantent, & que ſans vouloir inſulter, ils trouvent d'un ſtyle bien doux. Je connois votre attachement pour lui : je n'ai pu m'abſtenir de vous parler de lui : je crois vous faire aſſez bien ma cour. Il n'a pas été content du perſonnage que M. de Luxembourg a fait faire à notre Prince (le Duc du Maine) dans le dernier combat. M. le Duc de Chartres revient, & le nôtre ne reviendra pas ſitôt. Mlle. de Blois fait fort bien, & je voudrois de tout mon cœur la voir mariée. Le Duc du Maine deſire de l'être : on ne ſait qui lui donner. Voilà, Madame, des nouvelles de ceux que vous aimez. Le Roi panche plus à une particuliere qu'à une Princeſſe, à une Françoiſe qu'à une étrangere : Mademoiſelle eſpere Monſeigneur : les filles de M. le Prince ſont vaines : en connoiſſez-vous d'autres ? La famille de Me. de Louvois eſt partagée pour l'Abbaye de Saint-Amand : les uns la demandent pour Me. Barentin, ſœur de la mere de Me. de Louvois, Religieuſe au Val-de-Grace ; les autres pour Me. de Bois-Dauphin. J'ai montré au Roi votre recommandation : je me plains de toutes les excuſes dont

vous l'avez accompagnée : mon respect pour vous ne peut les admettre. Je ne vous promets pas de réussir toujours à tout ce que vous m'ordonnerez : mais je puis bien vous promettre de n'en être jamais importunée. Je suis ravie, Madame, d'avoir reçu quelques marques du souvenir de Me. de Montespan : je craignois d'être mal avec elle : Dieu sait si j'ai rien fait contre elle, & combien je l'aime encore! j'aurois quelque curiosité de savoir ce qu'elle a pensé sur l'horrible mort de cet homme, (M. de Louvois) qui seul lui paroissoit quelque chose, & qui remplissoit toutes ses idées :

Il ne fit que passer, il n'étoit déja plus.

Il traversa la galerie en santé, & il alloit mourir. En voici un autre, (M. de la Feuillade) qui meurt subitement le onzieme jour d'une maladie : il n'a que le temps de dire : *Je sens la mort : Seigneur! faites-moi miséricorde.* C'est plus que l'autre : mais est-ce assez ? Je crois vous entretenir, Madame, & je me laisse trop aller à ce plaisir. Le Roi a chargé M. de Pontchartrain de prendre les informations sur ce que vous demandez : il veut vous répondre lui-même. Je crois que vous vous souvenez que je n'ai point rempli la place

de Beaumont : je voudrois donner à Me. de Mortemart un bon ſujet, & qui eût de la voix. Voilà encore l'Abbaye de Chelles vacante. Ma lettre eſt trop longue ; mais je me flatte qu'elle ne vous le paroîtra pas.

LETTRE XV.

De Me. Guyon à Me. de Maintenon.

Paris, 7 Juin 1694.

MAdame, permettez-moi de me jetter à vos pieds, & de remettre entre vos mains le ſoin de mon ſalut & de mon honneur. Depuis dix-huit ans, je m'occupe ſans ceſſe à aimer Dieu. Je ne vois que des gens de bien. Je ne parle & n'écris qu'à mes amis, dont toute la terre connoît le zele & la vertu. Je n'ai aucune liaiſon avec les gens ſuſpects à l'Egliſe ou à l'Etat. Cependant on me charge de calomnies de tous les côtés ; on ſe déchaîne contre moi, on noircit mes mœurs ; on jette des ſoupçons ſur ma conduite paſſée & préſente ; on dit que je ſuis rebelle à l'Egliſe, que je veux faire une Religion à ma mode, que je me crois plus éclairée

que la Sorbonne, moi qui ne ſais autre choſe que Jeſus-Chriſt crucifié. M. Boſſuet ſait combien je ſuis ſoumiſe à mes Directeurs : il m'a dit que j'avois la ſimplicité d'une colombe, & m'a offert un certificat que je ſuis à préſent bonne Catholique. Il m'a défendu l'approche des Sacrements : je m'abſtiens depuis trois mois du pain céleſte : & quoique mon ame ſoit dans le déchirement, je ne murmure point contre cette déciſion. Ma vie a été juſqu'ici irréprochable, & l'on m'accuſe de vices ſcandaleux. Je vous ſupplie, Madame, par ce pur amour que Dieu a témoigné aux hommes en mourant pour eux, je vous ſupplie de demander au Roi des Commiſſaires pour informer extraordinairement de ma vie & de mes mœurs, afin qu'étant purgée & juſtifiée des crimes atroces dont on m'accuſe, on procede avec moins de partialité à l'examen de ma doctrine. Ne me protégerez-vous point, Madame, contre l'injuſtice des hommes, vous qui connoiſſez toute leur malice ?

LETTRE XVI.

De la même à la meme.

MAdame, tant qu'on ne m'a accusée que de faire oraiſon & d'apprendre aux autres à la faire, je me ſuis contentée de demeurer cachée. J'avois cru que ne parlant, n'écrivant à perſonne, je ſatisferois tout le monde, que j'appaiſerois mes ennemis, & que je tranquilliſerois le zele de certaines perſonnes de prob'té qui n'avoient de la peine que parce que la colomnie les indiſpoſoit : mais j'apprends qu'on m'accuſe de choſes qui intéreſſent l'honneur, & qu'on parle de crimes. Je crois devoir à l'Egliſe, à ma famille & à moi-même la connoiſſance de la vérité. Je vous demande donc, Madame, une juſtice qui n'a jamais été refuſée à perſonne, même dans les pays les plus barbares, ni aux plus criminels; c'eſt de me faire mon procès, & de me faire donner des Commiſſaires, moitié Laïques, moitié Eccléſiaſtiques, tous gens d'une vertu reconnue & ſans préventions : car la probité ne ſuffit pas dans une affaire où la calomnie a prévenu une infi-

nité de perſonnes. Si vous m'obtenez cette grace, & je vous en conjure, Madame, par les plaies de Jeſus Chriſt, je me rendrai dans telle priſon qu'il vous plaira, ou qu'il plaira au Roi de m'indiquer : & je m'y rendrai avec une fille qui me ſert depuis quatorze ans. Si Dieu fait connoître la vérité, vous pourrez voir que je ne ſuis pas tout-à-fait indigne des bontés dont vous m'avez honorée autrefois. Si Dieu veut que je ſuccombe ſous l'effort de la calomnie, j'adorerai ſa juſtice, & je m'y ſoumettrai de tout mon cœur, demandant la punition que ces crimes méritent.

LETTRE XVII.

De Madame de Maintenon au Duc de Chevreuſe.

VOus pouvez dire à Me. Guion que j'ai encore parlé au Roi, & qu'il a fort approuvé un nouvel examen de ſes écrits. On employera pour cela des perſonnes d'une grande vertu & d'un grand ſavoir. C'eſt de quoi vous pouvez l'aſſurer. Je ſouhaite bien ſincérement qu'elle ne ſoit pas dans l'erreur.

LETTRE XVIII.

Au Duc de Beauvilliers.

JE n'ai jamais rien cru des bruits que l'on faisoit courir sur les mœurs de Madame Guion : je les crois très-bonnes & très-pures ; mais c'est sa doctrine qui est mauvaise, du moins par les suites. En justifiant ses mœurs, il seroit à craindre qu'on ne donnât cours à ses sentiments, & que les personnes déja séduites ne crussent que c'est les autoriser. Il vaut mieux approfondir une bonne fois ce qui a rapport à la doctrine : après quoi tout le reste tombera de lui-même : je m'y emploierai fortement. Quant à M. de Châlons & à M. le Supérieur de St. Sulpice, qu'elle veut associer à M. de Meaux, je ne crois pas que cette demande lui soit refusée.



LETTRE XIX.

A Mad. la Ducheffe de Savoye.

1696.

JE voudrois qu'il me fût permis d'envoyer à V. A. R. la lettre que je viens de recevoir du Roi. Il n'a pu attendre jufqu'à ce foir à me dire comment il a trouvé la Princeffe : il en eft charmé, & conclut par tout ce qu'il voit en elle, que vous n'avez pas négligé fon éducation. Il fe récrie fur fon air, fa bonne grace, fa politeffe, fa retenue, fa modeftie : & V. A. R. n'ignore pas combien il eft avare de louanges. MADAME s'eft chargée de vous inftruire de tout ce que je projette. Je ne faurois comprendre comment V. A. R. nous a pu fi bien tromper fur une Princeffe que tant de perfonnes avoient vue. On la trouve bien différente des portraits que vous en avez faits : & vous aviez fans doute ordonné à vos Peintres de nous ménager le plaifir de la furprife.

La Princeffe eft arrivée. Et je n'ai ceffé de defirer que V. A. R. pût voir com-

ment on l'a reçue, & quelle eſt la joie du grand-pere, du pere, de l'oncle & de l'époux. Il n'eſt pas poſſible de ſe mieux tirer d'une premiere entrevue. Elle a toutes les graces de onze ans, & déja les perfections d'un âge plus avancé. Je n'oſe mêler mes admirations à celles qui ſeules doivent être comptées : mais je ne puis m'empêcher de remercier V. A. R. de nous donner un enfant, qui, ſelon toutes les apparences, fera les délices de la Cour & la gloire de ſon ſiecle. Vous me faites trop d'honneur, Madame, d'approuver que je lui donne mes ſoins : V. A. R. m'a laiſſé ſi peu de choſe à faire ! Je les bornerai à empêcher que les autres ne la gâtent : mais peut-être commencerai-je par la gâter moi-même. C'eſt un fort aimable mariage. Nous faiſons mille vœux pour qu'il dure long-temps ; car à l'air des deux époux, on ne peut douter qu'il ne ſoit heureux.

En vérité, Madame, voilà une lettre qui ne va guere au reſpect que je dois à V. A. R. Je me flatte qu'elle pardonnera tout au tranſport de joie où nous ſommes du tréſor que nous recevons. Madame la Ducheſſe du Lude ne m'en parle que les larmes aux yeux. L'humeur paroît être auſſi aimable que la taille promet

met d'être parfaite. Elle n'a que faire de parler pour montrer qu'elle a de l'esprit. Sa maniere d'écouter, tous les mouvements de son visage, son regard, tout dit que rien ne lui échappe. V. A. R. ne croira pas, quoiqu'on puisse lui mander, jusqu'où va la satisfaction du Roi. Il me dit hier qu'il étoit en garde contre lui-même pour que sa joie ne parût pas excessive. La Princesse a trouvé Monsieur un peu gros : mais pour Monseigneur, elle le trouve fort menu, & le Roi de la plus belle taille du monde. Elle a une politesse qui ne lui permet pas de rien dire de désagréable. Je voulus m'opposer aux caresses qu'elle me faisoit, en lui disant que j'étois trop vieille. *Ah! point si vieille*, me répondit-elle. Elle m'aborda quand le Roi fut sorti de sa chambre, & vint m'embrasser. Ensuite elle me fit asseoir, ayant bien remarqué, disoit-elle, que je ne pouvois me tenir debout; & se mettant d'un air flatteur presque sur mes genoux, elle me dit: » Maman m'a
» chargée de vous faire mille amitiés de
» sa part, & de vous demander la vô-
» tre pour moi : apprenez-moi bien, je
» vous prie, ce qu'il faut faire pour plaire
» au Roi. ". Ce sont ses paroles; mais la douceur, la gaieté, les graces dont el-

les étoient accompagnées, ne peuvent se mettre sur le papier. J'aurai l'honneur d'écrire encore à V. A. R. quand je connoîtrai mieux l'aimable Princesse que je vais voir.

FRANÇOISE d'AUBIGNÉ.

LETTRE XX.

Au Cardinal Spada.

MOnsieur, on ne peut être plus sensible que je le suis aux graces particulieres que Sa Sainteté veut bien m'accorder. Rien n'égale la satisfaction que je ressens, que des graces si précieuses me viennent par le canal d'un Prélat aussi éminent en dignité & en vertus que vous l'êtes. Je vous supplie, Monsieur, d'être persuadé que je ne négligerai rien pour me rendre digne de la bienveillance du Chef de l'Eglise, & pour lui témoigner en toute humilité mon attachement & mon respect.

LETTRE XXI.

A M. de Neuville. (1)

JE n'avois pas besoin, pour vous être acquise & pour vous aimer, des nouvelles preuves que vous venez de me donner de votre zele pour le bien de l'Eglise, & pour l'union de notre Communauté de St. Louis. La paix va désormais régner dans cette maison. Je suis charmée que vous approuviez ce que nous avons fait : votre suffrage en est la récompense : & il nous faut bien une récompense à nous autres gens du monde, qui ne pouvons faire un pas, sans être vus, critiqués, & souvent calomniés.

(1) Evêque de Chartres.



LETTRE XXII.

Au Marquis de Langallerie.

LE Roi vous a mis sur la liste des Maréchaux de ses camps & armées. Vous en recevrez le brevet par M. de Catinat qui doit partir incessamment d'ici pour aller prendre le commandement des troupes en Piémont. Vous n'avez plus besoin de ce que vous appellez ma protection. Le Roi se chargera de votre fortune. Renvoyez à Dieu tous les remerciments ; & songez que vous n'étiez il y a quatre ans que Capitaine sans espérance. Je suis bien-aise que vous soyez content de M. d'Aubigné : je compte qu'il ne sera pas mécontent du tour que prennent votre fortune & la sienne. Signalez-vous : vos services ne seront pas perdus : ils seront remarqués, & vous ne manquerez pas de gens qui les feront valoir.

Quelque répugnance que j'aye à me mêler des places, j'accepte vos offres au sujet de votre Régiment, & je les accepte avec d'autant plus de plaisir, que j'espere que vous ne vous opposerez point au dessein que j'ai de vous marier, supposé

que la femme que vous regrettez ne vous ait pas dégoûté de toutes les autres. Le petit Simiane aura votre Régiment, & vous aurez Madame sa mere (1). Vous trouverez en elle, naissance, jeunesse, beauté, & assez de bien. Ce dernier article est celui qui doit le moins vous embarrasser. Voyez, & mandez-moi vos sentiments, sans complaisance & sans détour.

LETTRE XXIII.

De M. de Fiesque à Me. de Maintenon.

14 Juin.

J'Ai l'honneur, Madame, de vous écrire à la hâte pour vous supplier de conjurer le Roi de faire ici le Général & non le soldat : hier sans un gabion, une balle nous l'auroit emporté : M. le Comte de Toulouse reçut le coup : il en fut quitte pour une contusion qui ne doit pas allarmer Me. de Montespan : le Roi lui deman-

(1) Madame de Langallerie, depuis maîtresse de M. le Landgrave de Hesse-Cassel, & mere du Marquis de Genti.

da s'il étoit blessé : Je crois, répondit en riant le jeune Prince, je crois qu'une balle m'a touché : c'est répondre à la Bourbon. Je ne finirois point, Madame, si je vous disois les noms de tous ceux qui ont été blessés ou tués auprès, ou à côté du Roi : au nom de Dieu, Madame, qu'il nous laisse le danger, & qu'il se contente de la gloire.

LETTRE XXIV.

A Mlle. de Franlieu.

J'Ai reçu aujourd'hui une lettre de vous, ma chere fille, & j'y réponds avec empressement par l'amitié que j'ai pour vous : j'espere que je vous reverrai encore. Point de marques d'amitié que je ne vous donnasse si je le pouvois ; mais il n'est pas aisé de vous procurer une bonne fortune. Vous ne m'écrivez point ce que vous faites, où vous êtes, & si vous vous tenez toujours dans la simplicité de l'éducation de St. Cyr. Il faut que vous la préfériez au goût des nouvelles opinions, que vous évitiez soigneusement les livres que vous ne connoissez point : ceux que vous avez emportés de St. Cyr suffisent pour vous rendre une grande Sainte : vous trouve-

rez dans le Nouveau Teſtament qu'un bon arbre porte de bons fruits; & vous verrez que les Janſéniſtes en portent de mauvais, qu'ils ſecouent le joug de l'Egliſe, qu'ils mépriſent le Pape aſſez ouvertement, qu'ils ne veulent pas blâmer hautement le Roi; mais qu'ils diſent qu'il eſt trompé; qu'ils ne veulent aucune dépendance; que pour gagner les femmes, ils les aſſurent qu'elles ſont capables de juger des matieres de doctrine: vous ne voyez point-là l'humilité, l'obéiſſance chrétienne, & ſur-tout pour nous qui ſommes ignorantes, quelque eſprit que nous puiſſions avoir naturellement. Nous ſommes trop heureuſes d'être obligées par notre ſexe & notre incapacité d'être ſimples & ſoumiſes, puiſque c'eſt la voie la plus facile & la plus ſûre; mais nous ne ſavons pas profiter de notre bonheur. Adieu, ma chere fille; quand vous m'écrirez, détaillez-moi vos occupations: car de votre amitié pour moi, je n'en doute point.



LETTRE XXV.

A Madame de la Lande (1).

VOus voilà, ma chere enfant, dans votre ménage. Je prie Dieu de le bénir, & je l'eſpere fermement. Vivez dans le fond de votre maiſon. Fuyez le monde. Attachez-vous à plaire à votre mari, & tâchez de ne plaire qu'à lui ſeul (2). Que St. Cyr & ma maiſon ſoient vos plus grands plaiſirs. Soyez laborieuſe : nous ſommes tous nés pour le travail ; & aucun des moments de notre vie n'eſt à nous. Priez pour moi : votre cœur eſt pur, vos prieres ſeront exaucées : vous ſavez mieux que perſonne mes imperfections & mes défauts. Je ne ſaurois aller chez vous : vous ne pouvez venir chez moi : cependant vous voulez me voir, & je veux que vous me voyiez : je vous

(1) Mlle de Biodos de Caſteja, née en 1672, élevée à St. Cyr, attachée durant quelques années à Me. de Maintenon, mariée à M. de la Lande, & Sous-Gouvernante des Enfants de France.

(2) Me. de la Lande étoit extrêmement belle.

envoye donc ma chambre (1) : je ſais que vous vous y êtes amuſée.

LETTRE XXVI.

A la même.

JE ſuis ravie, ma chere enfant, de vous ſavoir accouchée heureuſement, & accouchée d'un garçon. Je vous l'avois bien dit qu'on ſe faiſoit les maux plus grands qu'ils n'étoient, que la tendreſſe pour l'enfant en diminuoit une partie, & que l'amour pour le pere donnoit la force de ſupporter l'autre. Remerciez Dieu de ſes graces : un mari ſage, un fils, de la ſanté, quels biens ſouhaiter après cela ? Perſonne ne s'intéreſſe à vous plus que moi : vous mériterez toujours mon amitié : vous l'aurez toujours. Conſervez-vous : tâcher de nous bien porter eſt un de nos devoirs. Quoi que vous entendiez dire,

(1) C'eſt un éventail, où l'on voit au naturel l'appartement de Me. de Maintenon : le Roi y travaille à ſon Bureau, Me. de Maintenon file, Me. la Ducheſſe de Bourgogne joue, Mlle. d'Aubigné fait collation.

ne vous allarmez pas (1) : fiez-vous-en à moi : on verra que vous êtes favorite d'une favorite.

LETTRE XXVII.

A Mlle. d'Aubigné.

De Chantilly, ce 11 Mai 1693.

JE vous aime trop, ma chere niece, pour ne pas vous dire vos vérités : je les dis bien aux Demoiselles de St. Cyr. Et comment vous négligerois-je, vous que je regarde comme ma propre fille ? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez ne vous convient point. Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le Roi va tous les jours ? Le lendemain de sa mort, ni son

---

(1) Sur la place de Sous-Gouvernante que Me. de Maintenon lui avoit promise.

Successeur, ni tout ce qui vous caresse ne vous regardera ni vous ni St. Cyr. Si le Roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un Gentilhomme de Province, avec peu de bien & beaucoup d'orgueil. Si pendant ma vie vous épousez un Seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez : & vous ne lui plairez que par la douceur, & vous n'en avez point. Votre mignonne (1) vous aime trop. Je ne suis point prévenue contre vous : & je vous aime bien plus : mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'Evangile par cœur : & qu'importe si vous ne vous conduisez point par ses maximes ? Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre pere & qui fera la vôtre : & moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous ne pouvez souffrir que votre mignonne vous dise qu'ils sont par rapport à nous. Vous voudriez vous élever même au-dessus de moi : ne vous flattez

(1) Mlle. Balbien, fille d'un Architecte de Paris, d'une grande vertu, très-estimée du Roi, Gouvernante de Mlle. d'Aubigné, & depuis femme-de-chambre de Madame la Duchesse de Bourgogne.

point : je ſuis très-peu de choſe, & vous n'êtes rien. Je ſouffrois bien l'autre jour de tout ce que vous fîtes à Me. de Caylus. Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'eſprit. Je conſentirois de bon cœur que vous en euſſiez moins, pourvu que vous perdiſſiez cette préſomption ridicule devant les hommes & criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve à mon retour modeſte, douce, timide, docile. Je vous en aimerai davantage. Vous ſavez quelle peine j'ai à vous gronder, & quel plaiſir j'ai à vous en faire.

LETTRE XXVIII.

A Me. de Rochechouart.

A St. Cyr ce 17 Décembre.

IL m'étoit revenu par pluſieurs endroits, Madame, que vous étiez contente de moi : & l'aſſurance que vous voulez encore m'en donner vous même me fait un ſenſible plaiſir. Cependant, je n'ai pas fait tout ce que j'aurois voulu. J'avois à me partager entre pluſieurs perſonnes dans un temps où j'étois occupée de vous ſeule.

Je suis ravie de ce que vous me dites de Madame la Duchesse de Bourgogne : mais comme l'amour est ingénieux à se faire des peines, je m'en fais une de ce qu'on vous croira prévenue : ou doutera de ce que vous direz de l'aimable Princesse, à qui vous plaisez autant, Madame, qu'elle vous plaît. Elle a senti votre mérite, & me dit : *Ah! que je m'accommoderois bien de votre Abbesse.* Enfin, Madame, il n'y a pas jusqu'à Abner qui ne vous trouve fort aimable. J'avois pensé à vous le prêter, afin qu'il vous formât une troupe à Fontevrault, qui fît quelquefois pleurer Me. de Monpipeau. Vous pouvez disposer, Madame, de tout ce qui est en mon pouvoir, & vous seriez très-injuste si vous ne comptiez pas sur moi comme sur une trés-sincere & très-humble servante. Je vous supplie d'assurer Me. de Montespan des sentiments que vous savez que je conserve pour elle. Je ne puis jamais cesser de m'intéresser à tout ce qui la touche, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites choses.

LETTRE XXIX.

De M. Racine à Me de Maintenon.

MAdame, j'avois pris le parti de vous écrire au ſujet de la taxe qui a ſi fort dérangé mes petites affaires : mais n'étant pas content de ma lettre, j'avois ſimplement dreſſé un mémoire, que M. le Maréchal de .... s'offrit généreuſement de vous remettre entre les mains, avec priere de le préſenter à Sa Majeſté .... Voilà, Madame, tout naturellement comme je me ſuis conduit dans cette affaire : mais j'apprends que j'en ai une autre bien plus terrible ſur les bras. Je vous avoue que lorſque je faiſois tant chanter dans *Eſther : Rois, chaſſez la calomnie*, je ne m'attendois guere que je ſerois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire paſſer pour un homme de cabale, & rebelle à l'Egliſe. Ayez la bonté de vous ſouvenir, Madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une ſoumiſſion d'enfant pour tout ce que l'Egliſe croit & ordonne, même dans les plus petites choſes. J'ai fait par votre or-

dre près de trois mille vers sur des sujets de piété : j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur, & j'y ai mis tous les sentiments dont j'étois le plus rempli. Vous est-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur? Pour la cabale, qui est-ce qui n'en peut être accusé, si l'on en accuse un homme aussi dévoué au Roi que je le suis, un homme qui passe sa vie à penser au Roi, à s'informer des grandes actions du Roi, & à inspirer aux autres les sentiments d'amour & d'admiration qu'il a pour le Roi?... J'ose dire que les grands Seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même : mais, dans quelque compagnie que je me sois trouvé, Dieu m'a fait la grace de ne rougir jamais ni du bien, ni du Roi, ni de l'Evangile. Il y a des témoins encore vivants qui pourroient vous dire avec quel zele on m'a vu souvent combattre de petits chagrins qui naissent quelquefois dans l'esprit des gens que le Roi a le plus comblés de ses graces. Hé quoi? Madame, avec quelle confiance pourrai-je déposer à la postérité que ce grand Prince n'admettoit point les faux rapports contre les personnes qui lui étoient le plus inconnues, s'il faut que je fasse moi-même une si

triſte expérience du contraire ? Mais je ſais ce qui a pu donner lieu à une accuſation ſi injuſte. J'ai une tante, qui eſt Supérieure de Port-Royal, & à laquelle je crois avoir des obligations infinies : c'eſt elle qui m'apprit à connoître Dieu dès mon enfance, & c'eſt elle auſſi dont Dieu s'eſt ſervi pour me tirer des égarements & des miſeres où j'ai été engagé pendant quinze années de ma vie.... Pouvois-je., ſans être le dernier des hommes, lui refuſer mes petits ſecours dans cette néceſſité ? Mais à qui eſt-ce, Madame, que je m'adreſſai pour la ſecourir ? j'allai trouver le P. de la Chaiſe, & lui repréſentai tout ce que je connoiſſois de l'état de cette maiſon. Je n'oſe croire que je l'aye perſuadé : mais il parut très-content de ma franchiſe, & m'aſſura, en m'embraſſant, qu'il ſeroit toute ſa vie mon ſerviteur & mon ami. Je puis proteſter devant Dieu que je ne connois ni ne fréquente aucun homme qui ſoit ſuſpect de la moindre nouveauté : je paſſe ma vie le plus retiré que je puis dans ma famille, & je ne ſuis, pour ainſi dire, dans le monde que quand je ſuis à Marly. Je vous aſſure, Madame, que l'état où je me trouve eſt très-digne de la compaſſion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je ſuis privé de

l'honneur de vous voir : je n'ose presque plus compter sur votre protection, qui est pourtant la seule chose que j'ai tâché de mériter. Je chercherois du moins ma consolation dans mon travail : mais jugez quelle amertume doit jetter sur ce travail la pensée que ce même grand Prince, dont je suis continuellement occupé, me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colere que de ses bontés. Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XXX.

De Mr. Blouin.

MAdame, je dois assez au Roi pour lui sacrifier un goût qui pourroit lui déplaire ou l'incommoder un seul moment : je renoncerai donc entiérement au tabac : & le profit que je vais faire de l'avis que vous avez la bonté de me donner, vous marquera combien je mérite que vous ayez la charité de m'en donner d'autres, dont je n'aurai peut-être que trop de besoin.

LETTRE XXXI. (1)

De Me. de Maintenon à Madame la Duchesse de Bourgogne.

LA crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, & l'amour de Dieu est l'accomplissement de la loi.

Tel est, Madame, l'oracle du St. Esprit dans un livre que vous ne devez point vous lasser de lire. Les livres profanes inspirent l'orgueil & nourrissent la curiosité, si dangereuse à notre sexe, à mesure qu'ils étendent les connoissances, au-lieu que l'Ecriture-Sainte inspire l'humilité à ceux qu'elle instruit. Mais ce n'est pas assez que l'esprit soit convaincu, il faut que le cœur soit séduit par le goût de la piété.

(1) Madame la Duchesse de Bourgogne disoit que ces avis lui avoient épargné bien des fautes & des chagrins : & Louis XIV les trouva si beaux qu'après la mort de Madame la Dauphine, il dit à Me. de Maintenon, qui vouloit les reprendre de la cassette de la Princesse : *Madame, c'est pour les enfants : il faut bien que ma famille ait quelque chose de vous.*

Que cette piété ſoit ſolide, droite, éclairée : ſolide, en la regardant comme la regle de toutes les actions de notre vie ; droite, en préférant toujours les obligations de votre état à toute dévotion particuliere ; éclairée, en vous inſtruiſant de tout ce que vous devez ſavoir pour vous ſauver & pour ſauver les autres par votre exemple : car votre place vous met à portée de faire de grands biens, & l'édification eſt le principal.

Vous aimez la joie, le repos, le plaiſir : croyez-moi, j'ai goûté de tout ; il n'y a de joie, de repos, de plaiſir qu'à ſervir Dieu. Le vice eſt affreux : & l'on ne peut trop-tôt ſe donner au Seigneur : la Sainte Vierge, dit-on, s'offroit à Dieu dès l'âge de trois ans : ſitôt que le Roi vous a vue, il vous a offerte à lui. La vie appartient ſans doute à celui qui nous l'a donnée : voudriez-vous donner la vôtre à l'ennemi de Dieu ?

Evitez la vanité & l'oiſiveté. Evitez ſurtout le péché : on ſe jette aiſément dans le vice : on en ſort difficilement. Méditez-la loi de Dieu jour & nuit : gravez-la profondément dans le fond du cœur : imitez votre Maître & votre modele : ſacrifiez tout à la vérité & à la vertu.

Aimez l'Egliſe, qui eſt l'aſſemblée des

fideles; respectez ses Ministres; protégez les gens de bien & les bonnes œuvres. Soulagez les malheureux. Déclarez-vous contre les nouveautés dans la Religion, comme le Jansénisme, le Quiétisme, & faites-vous en instruire autant qu'il est nécessaire pour les éviter. Tenez-vous attachée au Saint Siege : c'est le centre de la Catholicité.

Soyez simple dans la piété, docile, humble, unie, comme St. Paul l'ordonne aux femmes. Fréquentez les Sacrements avec joie & avec confiance : choisissez un bon Confesseur, & laissez-vous conduire dans le bien qu'il vous conseillera : c'est-là qu'il faut être simple comme la colombe. Quittez-le, s'il vous disoit quelque chose de mal : c'est en ce cas qu'il faut être prudent comme le serpent. Suivez l'esprit de l'Eglise dans toutes ses solemnités.

Attendez & desirez notre Seigneur pendant l'Avent. Recevez-le à Noël : renaissez avec lui. Adorez-le avec les bergers & avec les Rois : offrez-vous toute entiere à lui. Purifiez-vous avec la Sainte Vierge. Soumettez-vous, comme elle, à toutes les pratiques de la Religion. Mortifiez-vous pendant le Carême, par l'abstinence, par le jeûne, par des prieres plus

longues, par plus de ſolitude & d'éloignement des plaiſirs. Mourez avec J. C. le Vendredi-Saint. Reſſuſcitez à une nouvelle vie au temps de Pâques. Montez au Ciel en eſprit au temps de l'Aſcenſion, en vous détachant de la terre. Attendez, deſirez, & recevez le St. Eſprit à la Pentecôte; & ſoyez dans les diſpoſitions où furent les Apôtres, pour la gloire de leur Maître, qui eſt le vôtre. Adorez le St. Sacrement pendant l'octave que l'Egliſe l'expoſe à nos yeux. Dans le cours de l'année, ſolemniſez les Fêtes des Saints : ayez recours à eux : imitez leurs vertus. Ayez une dévotion particuliere à la Ste. Vierge.

Encore une fois, aimez l'Ecriture-Sainte, adorez ce que vous n'entendez pas : profitez de ce que vous comprenez. Servez-vous du livre de l'*Imitation* & des *Pſeaumes*. Liſez les Œuvres de *St. François de Sales*. Rentrez ſouvent en vous-même, & tâchez de vous mettre en la préſence de Dieu, au milieu de la Cour la plus nombreuſe.

N'eſpérez pas un parfait bonheur : il n'y en a point ſur la terre : & s'il y en avoit, il ne ſeroit pas à la Cour.

La grandeur a ſes peines, & ſouvent plus cruelles que celles des particuliers : dans la vie privée, on ſe fait aux cha-

grins : à la Cour, on ne s'y habitue pas.

Votre ſexe eſt encore plus expoſé à ſouffrir, parce qu'il eſt toujours dans la dépendance. Ne ſoyez ni fâchée ni honteuſe de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui ſont dans l'ordre de la Providence.

Que M. le Duc de Bourgogne ſoit votre meilleur ami & votre ſeul confident. Prenez ſes conſeils : donnez lui les vôtres : ne ſoyez, vous & lui, qu'un cœur & qu'une ame.

N'eſpérez pas que votre union vous procure une paix parfaite : les meilleurs mariages ſont ceux où l'on ſouffre tour à tour l'un de l'autre avec douceur & avec patience. Il n'y en eut jamais ſans quelque contradiction.

Soyez complaiſante, ſans faire valoir vos complaiſances. Supportez les défauts de l'humeur, ceux du tempérament & de la conduite, la différence des opinions & des goûts. C'eſt à vous à être ſoumiſe, & c'eſt en vous ſoumettant à M. le Duc de Bourgogne, que vous régnerez ſur lui. Prenez ſur vous le plus que vous pourrez, ſur lui jamais.

N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez : les hommes ſont pour l'ordinaire moins tendres que les femmes : &

vous ſerez malheureuſe, ſi vous êtes délicate en amitié : c'eſt un commerce où il faut toujours mettre du ſien.

Demandez à Dieu de n'être point jalouſe : n'eſpérez pas faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins & les reproches. Le ſeul moyen eſt la patience & la douceur : l'impatience aigrit & aliene les cœurs : la douceur les ramene. J'eſpere que M. le Duc de Bourgogne n'affligera pas votre cœur par des infidélités.

En ſacrifiant votre volonté, ne prétendez rien ſur celle de votre époux : les hommes y ſont encore plus attachés que les femmes, parce qu'on les éleve avec moins de contrainte. Ils ſont naturellement tyranniques : ils veulent les plaiſirs & la liberté, & que les femmes y renoncent : n'examinez pas ſi leurs droits ſont fondés : qu'il vous ſuffiſe qu'ils ſoient établis : ils ſont les maîtres, il n'y a qu'à ſouffrir & à obéir de bonne grace.

Parlez, écrivez, agiſſez, penſez comme ſi vous aviez mille témoins : comptez que tôt ou tard tout eſt ſu : il eſt très-dangereux d'écrire.

Ne confiez à perſonne rien qui puiſſe vous nuire, s'il eſt redit : comptez que les ſecrets les mieux gardés ne le ſont que pour un temps, & qu'il n'eſt point de

pays où il y ait plus d'indiſcrétion que celui-ci, où tout ſe fait avec myſtere.

Aimez vos enfants, voyez-les ſouvent: c'eſt l'occupation la plus honnête qu'une Princeſſe & qu'une payſane puiſſent avoir. Jettez dans leurs cœurs les ſemences de toutes les vertus : & en les inſtruiſant, ſongez que de leur éducation dépend le bonheur d'un peuple qui mérite d'être aimé de ſes Princes. Expoſez-vous au monde ſelon la bienſéance de votre état : ſi vous êtes inacceſſible, vous ne ſerez pas aimée.

Détruiſez, autant que vous le pourrez, la vanité, l'immodeſtie, le luxe, & encore plus les calomnies, les médiſances, les railleries offenſantes, & tout ce qui eſt contraire à la charité.

N'épouſez les paſſions de perſonne : c'eſt à vous à les modérer, & non pas à les ſuivre. Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures : & par la raiſon contraire, craignez & n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, ſous quelle apparence de zele & de raiſon qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs reſſentiments.

Défiez

Défiez-vous des perſonnes intéreſſées, vaines, ambitieuſes, vindicatives : leur commerce ne peut que vous nuire.

N'ayez jamais tort : ne vous mettez point en état de craindre la confrontation. Donnez toujours de bons conſeils, ſi vous oſez en donner. Excuſez les abſents, & n'accuſez perſonne. Encore une fois, n'entrez point dans les paſſions des Courtiſans : vous leur plairez moins dans les temps de leur fureur : ils vous eſtimeront quand l'accès ſera paſſé. Une Princeſſe ne doit être d'aucun parti, mais établir par-tout la paix.

Sanctifiez toutes vos vertus, en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

Aimez l'Etat : aimez la nobleſſe qui en eſt le ſoutien : aimez les Peuples : protégez les campagnes, à proportion du crédit que vous aurez : ſoulagez-les autant que vous pourrez.

Aimez vos domeſtiques, portez-les à Dieu, faites leur fortune; mais ne leur en faites jamais une grande : ne contentez ni leur vanité, ni leur avarice, & que votre ſageſſe mette à leurs deſirs la modération qu'ils devroient y mettre eux-mêmes. En protégeant quelqu'un qui vous eſt connu, ſongez au tort que vous faites

à un homme de mérite que vous ne connoissez pas.

Ne soyez point trop attachée au plaisir; il faut savoir s'en passer, & sur-tout dans votre état, qui est un état de contrainte & de peine. Apprenez donc à vous contraindre & à souffrir.

Ne vous laissez point aller à vos mouvements intérieurs: on a toujours les yeux ouverts sur les Princes: ils doivent donc avoir toujours un extérieur doux, égal & médiocrement gai. Cependant montrez que vous êtes capable d'amitié : votre amie est malade, ne cachez point votre inquiétude : elle meurt, montrez votre affliction.

On ne donne presque jamais aux Princes qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation : elle est fausse, & fait tomber dans de grands inconvénients. J'aime bien mieux une prudente franchise.

Soyez tendre aux prieres des malheureux. Dieu ne vous a fait naître dans ce haut rang, que pour vous donner le plaisir de faire du bien. Le pouvoir de rendre service & de faire des heureux est le vrai dédommagement des fatigues, des désagréments, de la servitude de votre état.

Soyez compatissante envers ceux qui re-

courent à vous pour obtenir des graces: mais ne ſoyez pas importune à ceux qui les diſtribuent ou qui les donnent.

N'entrez dans aucune intrigue, quelque intérêt & quelque gloire qu'on vous y faſſe enviſager. Aimez vos parents, mais que la France ſoit votre ſeule patrie. La France ne vous aimera qu'autant que vous ſaurez l'aimer.

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'eſprit. Trop d'eſprit humilie ceux qui en ont peu: l'eſprit vous fera haïr du plus grand nombre, & peut-être méſeſtimer des perſonnes ſages.

C'eſt une marque viſible de prédeſtination, de paſſer de ſouffrance en ſouffrance, & de porter ſa croix chaque jour. Si cela eſt, Madame, vous êtes prédeſtinée; car vous aurez beaucoup à ſouffrir: vous êtes la premiere femme du monde; mais il ne faut point vous flatter: quoi que vous faſſiez, vous ſerez, par cela même, la plus malheureuſe.

LETTRE XXXII.

A Madame de Rochechouart.

Ce 18 *Avril.*

J'Ai donné votre lettre au Roi, qui m'a dit qu'il vouloit y répondre. Il est vrai, Madame, que M. le Dauphin a donné une grande allarme, & que l'on passa une triste nuit. Le Roi en fut vivement touché, & il a grande raison: car il n'y eut jamais un fils si digne d'être aimé de son pere. Graces à Dieu, ce mal a eu de très-heureuses suites. M. le Dauphin a grand soin de sa santé; & ce qui vaut encore mieux, il pense très-sérieusement à son salut. Ainsi il n'y a qu'à remercier Dieu. Votre amée Madame la Duchesse de Bourgogne donna dans cette occasion bien des marques de son bon naturel, & de sa tendresse pour Monseigneur, qui a eu le plaisir de voir combien il est aimé. Je vous avoue tout simplement, Madame, que j'avois oublié que je vous eusse promis le portrait de notre Princesse: mais puisque je vous l'ai fait attendre, ayez encore la bonté de me

mander de quelle grandeur & de quelle figure vous le voulez, & je vous promets de réparer ma faute. Je ne manquerai pas de parler à M. de Chamillart, & je le ferai en présence du Roi, afin qu'il joigne à ma sollicitation la sienne, qui pourra être de quelque considération auprès de son Ministre. Vous ne me nommez pas Me. de Montespan, & je ne saurois faire de même : elle m'est trop souvent présente : je lui souhaite tout ce que je me souhaite à moi-même. Apprenez-lui, Madame, la mort de Me. de Brinon ; & croyez l'une & l'autre que par les sentiments que j'ai pour vous, je mériterois vos bontés pour moi.

LETTRE XXXIII.

A Marly, 29 Juin.

LE Roi me vit recevoir votre lettre, Madame, & me demanda s'il n'y en avoit pas une pour lui. Je lui lus la mienne, & il vit la raison qui vous empêchoit de lui écrire. Il vous remercie, Madame, de la part que vous avez prise à sa douleur. Elle a été très-grande. Il aimoit Monsieur, il en étoit aimé : ils ne

s'étoient jamais quittés : la maniere de la mort étoit effrayante, le spectacle bien triste : tout cela, Madame, fit une impression qui inquiéta tout le monde pour la plus précieuse santé qu'il y ait à conserver. La Cour & les affaires sont très-bonnes : dans les afflictions, il faut se dissiper & se contraindre : on en profite. Vous faites justice à Madame la Duchesse de Bourgogne, Madame, quand vous l'avez cru touchée : elle a été au-dessus de son âge : elle commençoit à aimer Monsieur : l'humeur gaie de l'un & de l'autre s'accommodoient parfaitement. Cette Princesse fut témoin de cette mort, & elle a joint aux sentiments de tendresse une peur de son âge, de sorte qu'elle ne pouvoit dormir. Elle s'en est trouvée mal; & cela avec un certain dérangement, qui donne quelque espérance, peu fondée pourtant, qu'elle pourroit être grosse. Elle conserve un goût pour vous, Madame, dont vous ne douteriez pas si vous étiez plus près d'elle, & me charge de vous bien remercier de tout ce que vous me dites sur son sujet. Elle n'a que trop de dégoût pour l'esprit : il n'est plus guere à la mode, & ceux qui n'en ont point, lui sauront mauvais gré de le trouver. J'ai bien pensé à Madame de Montespan en

cette occasion, & je ne suis point surprise qu'elle coure les champs. Je crois tout ce qu'elle pense, & vois d'ici par combien d'endroits elle est touchée. Je ne sais, Madame, comment on pourroit supporter la tristesse de la vieillesse & de ses réflexions, si on n'espéroit une autre vie qui ne finira point. Croyez que tant que la mienne durera, je serai la personne du monde qui vous honorera le plus.

LETTRE XXXIV.

A Fontainebleau, ce premier Octobre.

J'Ai à répondre à trois de vos lettres, Madame, & j'en serois bien honteuse, si je n'avois une très-bonne excuse. Je suis tombée malade aussi-tôt après l'extrémité où nous avions vu Madame la Duchesse de Bourgogne : & comme nos âges sont différents, nos ressources le sont aussi. Elle est parfaitement guérie, & je suis encore abbattue, & dans l'usage du quinquina, qui m'enivre deux fois par jour ; ce qui n'est guere propre aux têtes attaquées de migraines. Mais venons à nos lettres, Madame, que j'ai devant

les yeux. Il eſt queſtion dans la premiere de l'Abbaye de Ronceray, dont le Roi n'a point encore la démiſſion. Il n'y a guere d'affaires dont je me mêle moins que de celles des bénéfices, croyant très-dangereux d'en charger ma conſcience. J'ai lu, Madame, tout ce que vous dites de Me. votre niece. Vous ſavez du reſte l'eſtime que le Roi a pour vous : il eſt fâcheux que l'Evêque y ſoit contraire; car on les conſulte en pareil cas. Je ne comprends point qu'en cela vos intérêts ſoient contraires à ceux de Me. du Ronceray, puiſque vous ne prétendez à l'Abbaye que lorſqu'elle ne voudra plus ou ne pourra plus en jouir. Votre ſeconde lettre, Madame, eſt ſur la maladie de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, qui eſt très-ſenſible à la part que vous y avez priſe : elle eſt tout-à-fait rétablie, & me charge de vous remercier de ce que vous ne l'oubliez pas. Le Roi auroit reçu avec plaiſir, Madame, les compliments que vous lui auriez fait là-deſſus. Venons à la troiſieme lettre, qui eſt ſur le portrait de cette Princeſſe : votre politeſſe ne vous permettoit pas d'y trouver à redire, tel qu'il peut être ; mais il nous a paru charmant. J'ai choiſi cet habit, parce qu'il me paroît avantageux.

Madame la Ducheſſe de Bourgogne ayant le col un peu plus long, on a pris ſa meſure juſte ſur ſa taille. Vous parlez trop bien, Madame, ſur la coëffure; car il eſt très-vrai qu'on lui cache trop le front, parce qu'elle l'a trop grand. Notre Princeſſe eſt laide; mais ſi elle avoit des dents, elle ſeroit plus aimable que les plus belles femmes. Elle devient grande, & donnera, s'il plaît à Dieu, de beaux enfants. Elle a été bien contente de ſe voir traiter par vous de mérite ſolide, & elle l'eſt aſſez pour préférer cette louange à celle de ſa perſonne. Elle n'a aucun ridicule là-deſſus, & devient très-raiſonnable. Je voudrois qu'elle aimât un peu moins le jeu; mais il eſt difficile de s'en paſſer à la Cour, & encore plus de s'y modérer. Je vous quitte, Madame, pour aller prendre un verre de vin qui me mettra hors d'état de continuer ma lettre, & de vous faire des proteſtations que je veux eſpérer qui ne ſont point néceſſaires pour vous perſuader mon véritable attachement pour vous.



LETTRE XXXV.

Ce 9 Novembre.

LE Roi m'ordonne de vous mander, Madame, qu'il a lu votre lettre avec attention : qu'il trouve bon que vous disiez vos raisons à M. le Chancelier, & que bien loin de vous retrancher ce qui est permis aux autres, il vous accorderoit volontiers par son inclination ce qu'il refuseroit au reste du monde.

Je me réjouis avec vous, Madame, de la considération que j'ai toujours vue dans le Roi pour vous. Après ce compliment, venons au portrait de Madame la Duchesse de Bourgogne. Vous n'avez plus sa hauteur, Madame : elle est présentement aussi grande que moi, & ce sera bientôt davantage. Sa taille est embellie, parce que le sein lui vient : mais je la trouve un peu déparée d'avoir perdu ses cheveux après sa grande maladie. Il n'est question ici que de la Reine d'Espagne. Les portraits qu'on en fait ressemblent fort à notre Princesse. Mais ce qu'on mande de son esprit est surprenant, & effraye les Espagnols. Voilà finir bien

court, Madame, ce n'étoit pas mon intention.

LETTRE XXXVI.

Ce 13 Février.

JAmais affaire de la Cour ne fut plus facile, Madame, que celle de vous faire donner un livre de médailles : à la propofition que j'en fis au Roi, il me répondit, *lo merece.* Voilà ma négociation ; & j'ai fait mettre le livre entre les mains de M. d'O. Vous êtes trop difcrete, Madame, quand vous cherchez des prétextes pour faire vos compliments ; & vous êtes une ingrate fi vous oubliez la maniere dont tout ce qui vient de vous eft reçu. Vous aurez pris part aux dernieres nouvelles d'Italie. Le Roi eft fort touché du malheur du Maréchal de Villeroi, & du refte bien content de l'extraordinaire fuccès qu'ont eu fes troupes, en chaffant les ennemis déja entrés & établis par une trahifon. On ne peut trop demander la paix.

LETTRE XXXVII.

A Mademoiselle d'Osmond.

A Versailles, ce 28 *Février* 1701.

JE suis ravie de votre établissement, Mademoiselle, & j'espere que votre sœur (1) ne perdra rien en vous donnant tout ce qu'elle avoit. Celui qui vous épouse (2) est bien estimable : il préfere votre vertu aux richesses qu'il auroit pu trouver. Et vous, vous préférez la sienne aux biens que vous allez partager avec lui. Avec de tels sentiments, un mariage ne peut qu'être heureux : Dieu bénira deux époux dont la piété est le lien. Je ne cesserai jamais de vous aimer, & de me souvenir que je suis aimée de vous. Je n'ai point pris Mademoiselle votre sœur pour la garder auprès de moi, comme vous le pensez. Elle va retourner à Saint-Cyr, où sa capacité l'a mise à la tête d'une classe. Je l'en tirerai de temps en temps pour la délasser d'un person-

(1) Depuis Marquise d'Havrineour.
(2) M. de Bouvet, Marquis de Louvigny.

nage si sérieux. Madame la Duchesse de Bourgogne l'aime fort : & ce voyage-ci j'en ai été fort contente. Adieu : soyez l'exemple de votre province, qu'on voye que vous avez été élevée à St. Cyr, & croyez que je vous aimerai toute ma vie.

LETTRE XXXVIII.

A Me. la Marquise d'Havrincour.

Le 24 *Février* 1705.

VOus n'avez à présent, ma chere fille, que deux choses à faire ; servir Dieu & plaire à votre mari (1). Prodiguez-lui vos complaisances : entrez dans toutes ses fantaisies : souffrez toujours ses bisarreries, & qu'il n'ait jamais à souffrir des vôtres. S'il est jaloux, ne voyez personne : s'il vous veut dans le grand monde, mettez-vous-y, toujours avec la modération que la vertu demande.

(1) M. le Marquis d'Havrincour, Gouverneur d'Hesdin en Artois : il en donna en 1737 sa démission en faveur de son fils, aujourd'hui Ambassadeur du Roi à la Cour de Suede.

Vous allez être Gouvernante : comprenez & faites tout le bien que peut faire la premiere personne d'une Ville. Ayez toujours quelque honnête femme en votre compagnie : vous êtes trop jeune pour vous livrer au monde sans avoir un témoin irréprochable de votre conduite. Votre mari vous en saura gré, tel qu'il soit. Soyez circonspecte dans vos liaisons avec les femmes : il vaut mieux être vue à l'Opéra avec tel homme qu'avec telle femme au Sermon.

Aimez la présence de votre mari : jamais de mystere avec lui. Que vos prieres soient plus ou moins longues selon son goût : cette complaisance est une priere.

Obéir à ses volontés est le premier devoir du mariage : élever vos enfants, le second. Ayez soin d'eux avant leur naissance, & ne hasardez point leur vie & leur salut par des indiscrétions. N'oubliez rien pour en faire de véritables Chrétiens : rendez-leur l'éducation que vous avez reçue : préparez-vous aux chagrins qu'ils vous donneront. J'espere qu'ils seront dignes de vous : cependant ne vous dépouillez jamais de votre bien en leur faveur : le monde est si dangereux ! peut-être irontils au bal le jour qu'on vous donnera l'Extrême-onction.

Retenez-vous ſur le jeu : vous avez été ſouvent témoin des malheurs que l'amour du jeu attire.

Aimez l'ouvrage, la ſolitude, & ces réflexions qu'on fait ſur ſoi-même pour ſe connoître & ſe corriger. Point de hauteur. Soyez ferme & douce dans votre domeſtique. Ne donnez jamais dans le ridicule excès des modes. La bienſéance veut que vous les ſuiviez; & la modeſtie veut que vous ne les ſuiviez que de loin. Que je n'entende pas dire de vous, ma chere d'Oſmond, que vous êtes une femme magnifique : on croit que c'eſt une louange : n'en tâtez jamais.

Vous avez été élevée dans la plus pure doctrine. Vous ſavez fort bien votre Religion : vous avez même de la piété : abhorrez toute nouvelle opinion : taiſez-vous ſur cet article, ou ne parlez qu'avec une extrême retenue.

Je ne vous dirai rien de vos devoirs de bonne Françoiſe. Vous avez trop d'obligations au Roi pour vous départir jamais du reſpect & de l'amour que ſes ſujets lui doivent. La reconnoiſſance vous oblige encore plus étroitement de prier toute votre vie pour ſa perſonne ſacrée. On ſe donne aujourd'hui une grande liberté de parler des défauts des Princes. Ne ſouf-

frez jamais qu'on parle librement du nôtre devant vous, vous qui le connoiffez mieux que perfonne.

Enfin, ma chere fille, foyez une bonne Chrétienne, une bonne femme, une bonne mere; & vos devoirs feront remplis, votre réputation bien établie, & votre falut affuré.

LETTRE XXXIX.

De Madame de Scudery.

A Paris, ce 28 *Août.*

JE n'ofois, Madame, prendre la liberté de vous écrire dans ces temps fi embarraffés; mais aujourd'hui qu'on nous dit de meilleures nouvelles, je crois qu'il m'eft permis de vous rendre graces de la continuation de vos bienfaits, plus touchants & plus néceffaires à l'état de la vieilleffe qu'à tous les autres de la vie. Sans vous j'aurois bien fouffert. Je fuis pénétrée de reconnoiffance, Madame, que vous ayez eu la bonté de vous fouvenir d'une perfonne fi aifée à oublier à la mort de Me. de Nemours: il eft vrai que j'y perds beaucoup de douceurs. Me. de

Villette me dit que vous me feriez l'honneur de m'en plaindre. Je vois souvent M. le Marquis de Villette. Je voudrois bien vous témoigner mon dévouement & ma passion à vous rendre service, en la personne d'un homme qui a l'honneur d'être votre parent.

LETTRE XL.

De la même.

Paris, 12 Décembre.

JE vous dois, Madame, tant de respect & de reconnoissance, qu'il me semble qu'il est de mon devoir & de l'attachement respectueux que j'ai pour vous, de vous faire mes compliments sur la mort de M. le Marquis de Villette : je le voyois presque tous les jours, & il vint encore chez moi la veille de sa mort : il parloit peu depuis quelque temps; mais je vous assure que ce jour-là il nous tint de très-bons discours, & fort chrétiens. J'espere que Dieu lui aura fait miséricorde; car c'étoit un des meilleurs hommes que j'aye jamais connu : c'étoit une joie pour moi de lui pouvoir rendre quelques devoirs, ayant l'honneur de vous être si proche;

car personne n'est avec un si profond respect que moi, & n'est si obligée d'être votre très-humble & très-obéissante servante.

LETTRE XLI.

A Madame de Querjean.

A Trianon, 25 Juillet 1705.

M. Le Cardinal de Noailles me presse fortement de consentir à la liberté de M. le Marquis de Querjean. Il dit qu'il est vieux, malade, converti, & pénétré de desir de se préparer à la mort. Je voudrois le servir; mais je ne voudrois pas vous nuire : ainsi je me trouve partagée entre la compassion & l'amitié. Il est difficile que vous résistiez là-dessus à votre Archevêque. A la fin, le Roi en sera touché. Ne vaudroit-il pas mieux entrer en négociation avec M. le Cardinal? Il vous dira que M. de Querjean ne vous tourmentera point, qu'il ne se vengera pas, qu'il vous fera tout le bien possible. Il demeurera garant de ces paroles. M. le Duc de Foix n'est-il pas toujours votre ami? Je le crois en grand commerce

avec tous les Noailles. Croyez, Madame, que je vous fais cette proposition par amitié, & non par lassitude de soutenir ce que j'ai commencé. M. de Querjean ne sortira point que vous ne soyez avertie. Je vous souhaite une meilleure santé: mais il y a un âge pour souffrir, comme il y en a un pour s'amuser. Prenons notre parti, & souffrons, & ne murmurons point de ce que nous ne pouvons souffrir ensemble.

LETTRE XLII.

A la même.

8 *Décembre* 1705.

NOus avons perdu une excellente amie en perdant Me. de Montchevreuil. Mais je vous assure que vous n'avez rien perdu par rapport à moi. Vous savez, & je ne l'oublie point, combien je vous aimois indépendamment d'elle. Je suis la même pour vous: au milieu de nos embarras, je pense souvent à nos soirées de la rue des Tournelles. Je voudrois bien vous voir encore une fois avant ma mort. Mais pourquoi ne me parlez-vous pas de

votre santé? votre lettre seroit parfaite. Ma fievre part tout doucement : je reprends mes forces : vos noix y contribuent : je les aime, & je vous en rends mille graces : c'est le seul présent que je reçoive avec plaisir.

Dès que j'eus reçu votre mémoire, je l'envoyai & le recommandai à M. de Torci. Il parla au Roi, & m'écrivit un refus fondé sur beaucoup de raisons. Vous voyez qu'on ne fait pas tout ce qu'on voudroit. Je ne sais rien de ce qui s'est dit (1) du mariage de Mlle. d'Osmond. Il s'est trouvé encore meilleur que je ne l'avois espéré. Je suis votre très-humble servante, & bien affligée d'ajouter, votre servante très-inutile.

---

(1) On dit à Paris, & même à la Cour, que Mlle. d'Osmond étoit fille de Me. de Maintenon & du Roi. Me. de Maintenon, instruite de ce propos, dit : *Plût à Dieu! Mais si cela étoit, M. d'Havrincour la mériteroit, mais ne l'auroit pas.*

LETTRE XLIII.

A la même.

28 *Décembre* 1705.

J'Ai bien su, Madame, la derniere tentative qu'a fait M. de Pontchartrain en faveur de M. de Querjean. Mais vous ne savez peut-être pas la fermeté du Roi à refuser. Tant que je vivrai, vous ne serez point exposée à son ressentiment. Je ne puis vous donner de rendez-vous, n'étant pas maîtresse d'un seul jour. Je vous écris en prenant des eaux de Forges : elles me font beaucoup de bien ; je vous le dis, Madame, parce que je ne crois pas vous être indifférente. Si je suivois mon goût, je vous entretiendrois plus long-temps.



LETTRE XLIV.

De Me. la Comtesse de Conflans à Me. de Maintenon.

MAdame, votre lettre a diminué tous mes maux : elle me promet les mêmes bontés dont vous m'avez toujours honorée. Voici ma situation. Je ne suis plus dans un Couvent : mes incommodités m'en ont fait sortir : j'ai pris une maison dans un air & une exposition propre à ma santé : j'y languis depuis deux mois : le Roi ne me donne point de pension : je ne touche pas un sol de tout mon bien, il est saisi réellement. Il me faudroit un carrosse & deux domestiques : cela est du pur nécessaire ; & je serois bien fâchée de vous rien demander au-delà : ma mort ne peut être éloignée ; ainsi je ne vous serois pas long-temps à charge. Si ce détail vous touche, je ne serai plus à plaindre. Je vous assure, Madame, que mon respect pour vous ne finira qu'avec ma vie, & que ma vie finira bientôt.



LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
A MADAME DE BRINON.

LETTRE PREMIERE.

1679.

NOTRE maifon roule fur votre tête & fur la mienne, & ces têtes tomberont bientôt. Redoublons de foins, afin que fi nous ne faifons pas long-temps le bien, du moins nous en faffions beaucoup. Je ne puis que vous fournir des fujets, c'eft à vous à les élever. Vous donnez votre vie à Dieu : j'en mene une trè:-inutile & très-agréable. Ne nous rebutons point de nos petites fœurs : fi elles fuivoient nos avis, nous ferions trop heureufes, & elles trop parfaites. Il ne faut pas les laiffer refpirer fur le rouet : elles n'aimeront le travail que par habitude.

Puniſſez, ordonnez, vous êtes la maîtreſſe. Vous n'aurez pas le St. Sacrement : & c'eſt le Roi qui ne le veut pas : Mr. l'Archevêque vouloit vous ôter votre croix & le chant de l'Office : je n'ai pas voulu vous le dire, de peur de vous fâcher. Voilà la lettre de la Reine Chriſtine qui eſt merveilleuſe. Que la préſence de Mlle. de Murçai ne gêne point l'ordre. Je ſens votre peine, comme ſi j'étois à votre place. Je ne puis vous aller voir. Je ſuis ſeule auprès de Me. la Dauphine avec Me. de Montchevreuil. Je ſais les chagrins de M. Pelliſſon : nous en parlerons. Me la Ducheſſe eſt ici, & ne peut ſe réſoudre à la grande affaire d'amener Me. ſa ſœur dans cet appartement. Je ſuis contente de la douceur de Me. de St. Pierre : je n'en ſuis pas ſurpriſe : elle confirme ce que je vous diſois l'autre jour, que les eſprits les plus bruſques ſont ſouvent les plus doux. Vous êtes admirable de vous louer de tout ce qui vous environne ! Je vous plaindrois bien, ſi vous ne ſouffriez pour Dieu. Mes petites ſœurs ſongent-elles que quatre prix les attendent vers le 20 de ce mois ? Le ſecours que nous a donné Me. de Richelieu eſt venu bien à propos. On me demande des garçons pour notre manufacture, & il n'eſt

pas

pas possible d'en avoir de Maintenon. Ne vous relâchez point sur l'instruction & le travail ; ces objets de nos soins sont bas, mais peut-être seront-ils plus utiles que des objets plus éclatants.

LETTRE II.

JE serois très-aise de plaire à Me. de Bonnevaux, car peu de gens lui plaisent, & elle plaît à tous. Assurez-la que la Cour ne vaut pas la Philosophie, & qu'un jour passé dans de bonnes œuvres est plus délicieux que les plus brillants ici ne le paroissent à ceux qui ne nous voyent que de loin. Que n'aurois-je point à dire à Me. Savari sur sa toute aimable lettre ? Je voudrois y répondre par mon esprit comme j'y réponds par mon cœur ; mais, ma très-chere, je suis accablée de soins, de visites, de projets, de voyages, de vapeurs, de fatigues ; répondez donc de moi & pour moi. Si vos prieres nous ont obtenu le beau temps, la Cour vous est fort obligée : mais n'avez-vous aucun scrupule de vous intéresser auprès de Dieu pour les plaisirs des mondains ? Demandez-moi de l'argent, & autant que vous en voudrez. Vous auriez eu plus de re-

pos à n'avoir que mes filles. Mais je n'ai pu vous empêcher d'étendre le talent que vous avez pour l'éducation de la jeunesse. Il est vrai que la Reine me fit l'honneur de me donner son portrait le jour de St. François. Je ne mérite pas ce que vous m'écrivez là-dessus, & je ne crains point le dessein dont vous me parlez. Je serai à la Cour tant que Dieu le voudra. Je me flatte que vous ne vous lasserez point de Mlle. de Murçay. Elle m'a conté toutes vos peines, lors de la petite vérole de vos enfants. Je vous avoue que j'ai de la peine à donner un rendez-vous à votre Princesse (1). C'est pour ne plus en voir que je vais à Ruel, & la vôtre est d'ailleurs si excessivement flatteuse & affectueuse, que ma franchise & ma froideur en sont outrées. De plus, je ne suis pas maîtresse de moi, & si je manquois au rendez-vous, j'irois demain à Ruel par complaisance pour vous : qu'elle s'y rende : ménagez tout, de maniere que je puisse manquer à ma parole, sans manquer au respect qui lui est dû. Donnez

(1) Me. la Duchesse de Brunswick, dont l'une des filles épousa l'Empereur, & l'autre, le Duc de Modene.

à l'Hôtel-Dieu ce que vous jugerez à propos, en confidérant que perfonne ne lui donne rien. Je me fens un grand attrait pour notre bonne œuvre : je voudrois quelque chofe de plus: il ne faut pas plus de foins pour trente que pour vingt. J'exige d'André des chofes bien dégoûtantes; mais il me femble que je les ferois fort bien.

LETTRE III.

MR. le Duc du Maine a eu le Gouvernement de Languedoc : il en reviendra quelque chofe aux Montchevreuils. N'en dites rien : ils ne le favent pas eux-mêmes. La nourriture des pauvres va fort bien; mais il ne fuffit pas qu'ils mangent pour vivre, il faut qu'ils mangent affez pour croître : & Me. de St. Pierre calcule trop rigoureufement avec leur appetit. Mes petites filles ont-elles de bon potage ? Je vous dirai librement, que je ne leur en ai jamais vu la moitié de ce qu'il leur en faut. Voilà le premier Médecin de la Reine, & le plus habile de France, qui marche pour Jaquette : fervez-vous de l'occafion, & faites-vous donner des leçons de Méde-

cine. Prenons courage : élevons des enfants qui, après nous, multiplieront notre éducation. Quand j'arrive, qu'on me laisse ranger aux occupations des autres, sans leur faire quitter les leurs. L'Abbé Gobelin est content, édifié, ravi, engoué de notre Communauté. Adieu, ma très-chere : je vous aime tendrement.

LETTRE IV.

LA mort de la Reine, de laquelle je ne me console point, m'attire tant de lettres & de visites que je ne respire pas. Je suis ravie de la dévotion à St. Candide. J'ai vu le fragment de la prophétie que vous m'avez envoyé : il n'y a sur cela qu'à prier Dieu, qui fait toujours le meilleur. Je serai toujours bienaise de savoir tout ce que vous entendrez dire là-dessus. Je ne crois point qu'on ait songé à aucune lésine dans la pompe funebre de la Reine : j'en ai oui donner les ordres conformes à ceux qu'on donna pour la Reine-Mere : mais il se peut qu'on ait voulu éviter les pillages qui s'y firent. Le Roi donna hier une pension de deux mille livres à Mlle de Scudery. Vous y prenez trop d'intérêt pour n'en pas avoir

le premier avis. Plus je vis, plus je me confirme dans l'opinion de ne pas amasser. Je crains toujours l'économie de Me. de St. Pierre, & que mes petites filles ayent beaucoup de science & peu de pain. Il est vrai que je fis Jeudi mes dévotions, après une nuit pleine de trouble, & avec beaucoup de larmes. Je n'ai guere vu de plus mauvaise Bibliotheque que celle dont vous m'avez envoyé le mémoire. Quelque envie, quelque besoin que j'aye de me remplir de bonnes choses, je ne vois là que les Méditations de Ste. Thérese & les Œuvres de M. de Condom, qui méritent d'être regardées. Ne vous lassez point de faire prier pour le Roi. Il a plus besoin de graces que jamais, pour soutenir un état contraire à ses inclinations & à ses habitudes. Me. de Brunswick me fait pitié : je n'y vois pas de remede : sa fille vous auroit occupée & embarrassée : donnez-vous toute à Dieu & à nos pauvres, & méprisez les grandeurs.

LETTRE V.

Le 22 Août 1683.

JE passe fort bien trois mois, sans voir les personnes que l'on croit que je vois tous les jours. Il n'y a rien à répondre sur l'article de Louis & de Françoise, ce sont des folies : je voudrois seulement savoir pourquoi elle n'y consentiroit pas : je n'aurois jamais cru que le refus pût venir d'elle. Voyez Mlle. de Scudery, & mandez-moi tout ce qui en reviendra de bon & de mauvais. Voici une nouvelle scene qui réveille tout le monde. Je suis bien-aise que St. Candide fasse des miracles : mais je ne me soucie pas que ses miracles fassent de l'argent. Je donnerai de ses reliques à la Marquise. Adieu, je m'ennuye fort de ne vous point embrasser, & de ne voir ni mes petites fillles, ni cet étable que j'aime tant.



LETTRE VI.

Le 1 Septembre 1683.

JE suis ravie des bénédictions que nous avons attirées sur Ruel. J'en reviens toujours plus affolée de nos petites filles: J'ai bien du regret de ne vous avoir pas vue dans les premiers mouvements de l'agréable vision que vous eûtes dans ma chambre. Je vis hier le plan de Noisy: les réparations ne peuvent être faites que pour le Carême : je n'y perdrai pas de temps; car le détachement que je vous trouve pour le monde a si fort augmenté mon estime & mon amitié, que je meurs d'envie de servir Dieu avec vous. On a trouvé la disposition que nous avons faite, pleine d'esprit. J'ai dit que nous arrangerions le dedans à notre fantaisie: je connois ces Messieurs : ils nous accommoderoient de la façon la plus réguliere & la plus désagréable. Il faut que tout nous serve : nous en demanderons moins, & c'est pour moi le souverain bonheur. Il n'y a que Noisy & une entiere solitude qui puissent me rendre à mes devoirs, & me mettre dans l'indépendance.

Nous avons l'obédience de M. l'Archevêque : je vous conjure de ne parler de cet homme-là qu'à moi, sans nulle exception. Sur ce que j'ai vu, je voudrois bien que Me. de Brunswick fût avec nous ; mais le goût du maître est différent du nôtre ; & vous ne lui plairez jamais, que renfermée uniquement avec Dieu & nos enfants : on a une si haute idée de la perfection quand on ne la pratique pas ! on ne comprend pas qu'il faille respirer, & qu'après avoir pédanté tout le jour, on aime à causer avec une femme raisonnable. Vivez gaiement ; comptez que vous ne perdez rien : non-seulement les choses peuvent changer, mais je suis presque assurée qu'elles changeront. C'est votre piété qui vous fait regarder un château dans le parc de Versailles comme les déserts de la Thébaïde. Ne vous confondez point en regrets inutiles, & laissez-moi faire le reste.

LETTRE VII.

1684.

HEureusement pour vous, je fus interrompue hier au soir; car je vous aurois accablée de moralités. J'ai parlé ce matin à M. Bontems. Nous déménagerons après la fête. Je voudrois qu'à mon retour nos petites filles eussent des habits uniformes. Je trouve le noir bien lugubre: le bleu seroit à l'intention du Roi; le verd est ma couleur: décidez. Je serai inconsolable Jeudi, si je ne me trouve pas à Noisy à neuf heures. J'espere que nous ferons ensemble beaucoup de bien. Ne souffrez à mes gens qui vous aideront, aucunes libertés ni gayetés. Nos petites filles se divertiront assez quand elles seront bien enfermées. On est à l'appartement du Roi, on y joue, on y bâille, on y rit, & moi je vous écris. Que notre maison soit le modele des autres, non pour nous attirer des louanges, mais pour donner envie aux Grands de multiplier ces établissements utiles! Que mes refus ne vous fâchent point: ma tendresse pour vous augmente avec

votre vertu : & je ne doute pas que ce ne soit Dieu qui nous unisse. Dites-moi mes défauts, & ne me louez plus.

LETTRE VIII.

Le Mardi matin 1685.

JE vous vois souvent, mais je ne vous parle guere. Il est fort question de l'établissement de Saint-Cyr. Je vous prie d'en faire vîte le projet. Vous savez tout ce que je pense là-dessus; mais je vous prie, que la complaisance pour tout ce que je pense n'y entre pour rien. Ne le faites point en idée : ne le faites point en gros : enfoncez-vous dans les détails. Faut-il des Religieuses ou des Séculieres ? La regle des Religieuses peut-elle compatir avec les soins que demande l'éducation, sans avoir ni retraites ni offices particuliers? Admettra-t-on la clôture entiere ? Aura-t-on des sœurs converses ou des servantes ? Un seul Prêtre suffit-il ? A quel âge rendrons-nous les Demoiselles à leurs parents ? Si l'on ne veut pas de Couvent, des vœux simples suffisent-ils ? Combien de Religieuses faudra-t-il pour Saint-Cyr. Combien en faudra-t-il pour Ver-

ſailles? Quelle différence y aura-t-il entre ces deux Maiſons? Quelle Communauté faudroit-il pour l'une & pour l'autre? Comment auroit-on le Couvent de Verſailles ſous Paris, & Saint-Cyr ſous Chartres? Ne vaudroit-il pas mieux faire deux projets, un pour des Religieuſes, un autre pour des Demoiſelles? Faites ce plan, ſans penſer à votre intérêt, mais auſſi ſans oublier vos talents. Adieu, ma très-chere; voilà ce qui m'occupe, & ce qui, apparemment, mérite bien de m'occuper. Vous êtes trop heureuſe de ſervir Dieu du matin au ſoir. M. l'Abbé Gobelin eſt mieux : il nous manque cruellement; je crains les autres. Madame va à Vêpres, & ſera, je crois, ſuivie de Me. de Monteſpan. Je prends part à la peine que vous aurez. Je voulois y aller, mais je ſuis laſſe de cauſer avec elles. Il eſt cruel d'être chaſſée d'un lieu que l'on a tant de raiſons d'aimer! Mes maux ſont peu de choſe; mais quand on eſt ſur le théâtre, tout eſt ſu & exagéré. Je vous offre tout ce qui dépend de moi; mais ſongez qu'il ne faut ni laſſer le Roi, ni le tromper.

❧

LETTRE IX.

1686.

JE ne fais plus où j'en fuis, ma très-chere : on dit toujours que le mal du Roi va bien, & cependant on nous fait encore craindre un coup de cifeau; je le reçois toutes les fois que j'y penfe, & ces Meffieurs ont la bonté de nous y préparer depuis Samedi : ils remettent à quatre ou cinq jours; voilà donc encore quatre ou cinq jours que je ferai tenaillée, déchiquetée. Point de repos, qu'il ne foit hors de leurs mains. J'ai un rhume qui m'ôte la voix : je m'en embarrafferois peu, fi l'efprit étoit tranquille. Notre bon Curé de Verfailles que vous aimez tant, fe meurt : il ne paffera pas midi. Le Roi eft tout occupé de St. Cyr, & en a corrigé le Chœur, & plufieurs autres endroits : les Demoifelles y feront difpofées par claffes fur quatre bancs, comme à Noify; il faudra encore changer les couleurs : il entretint hier le Contrôleur-Général fur la fondation. Tout fe réfoudra bientôt. Les Médecins fortent de ma chambre, & m'affurent que ce ma-

tin le mal du Roi va à souhait : si l'on pouvoit lui épargner du moins ce coup de ciseau!

LETTRE X.

Vous n'aurez point aujourd'hui vos Constitutions. Mrs. Racine & Despreaux les lisent & les admirent. Ils en ôtent les fautes de style, & leurs copistes y mettent des fautes d'orthographe. Vous recevez mes avis comme un Ange : Dieu veuille que je vous les donne de même. Il n'y a plus de temps à perdre pour tout ce que l'on veut à St. Cyr, M. le Prince (1) est fort mal; M. le Duc partit hier pour lui mener un Confesseur. Le Roi a beaucoup souffert & souffre encore. Je veux que Mlle. d'Aubigné s'accoutume à tout. Rendez à Me. de Saint-Pierre les dépenses qu'elles a faites pour le Roi. Je crois qu'il ne feroit pas mal de donner à nos filles à leur premiere Communion de longues robes traînantes, & des voiles blancs. M. de Louvois ira demain à St. Cyr : montrez-lui toutes vos incom-

(1) Mort le 11 Décembre, âgé de 65 ans.

modités : il ne cherche qu'à y remédier. Mais souvenez-vous que vous m'avez promis que vous ne demanderiez plus au Roi un sol d'extraordinaire.

LETTRE XI.

LE Roi a souffert aujourd'hui sept heures de suite comme s'il eût été sur la roue. Je tremble que les douleurs ne recommencent demain. Remettons dans huit jours ce que nous projettions. M. le Prince lui a écrit en mourant une lettre qui vous charmeroit. Voilà un temps bien triste : mon cœur est déchiré.

LETTRE XII.

Ce 25 Décembre 1686.

LE Roi a été à une partie de Matines cette nuit : il a entendu trois Messes : il a été à la grand'Messe aujourd'hui, après laquelle il est venu voir Madame, chez laquelle il a passé une heure. Il a été chez Me. la Dauphine ; delà au Sermon : il a entendu les Vêpres en musique. On ne met presque rien sur sa playe.

Tout le monde est ravi de joie. Le P. Bourdaloue a fait le plus beau sermon, Il s'est adressé au Roi sur la fin : il lui a parlé sur sa santé, sur l'amour de son peuple, sur les craintes de la Cour ; il a fait verser bien des larmes, il en a versé lui-même : c'étoit son cœur qui parloit, & qui parloit à tous les cœurs. Vous saurez bien ce que je veux dire. Madame se porte fort bien : je ne me lasse point de voir peinte sur son visage cette joie de la guérison du Roi. Le voisinage de Versailles vous donnera mille avantages & mille contraintes : mais a-t-on tous les biens à la fois ? Je vous remercie de toutes les marques d'amitié que vous m'avez données en cette occasion, sans contredit la plus sensible que j'aye eue, & que j'aurai jamais. Bon soir, ma très-chere : à présent vous pouvez me faire des questions : je suis en état d'y répondre.

LETTRE XIII.

JE suis dans mon lit avec une violente migraine : cependant je veux vous remercier, ma très-chere, de votre lettre de consolation. Le Roi sort tous les jours : il ne sent aucun mal. Mais ces Messieurs

répondent si peu de sa parfaite guérison, que j'entrevois un voyage à Barege : jugez de ma tristesse. M. Fagon sort de ma chambre : il a trouvé le Roi parfaitement bien : ne nous confions point aux hommes : ils ne savent ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font.

LETTRE XIV.

LE mal du Roi ne finit point. Ceux qui le traitent me font mourir à tout moment. Un jour ils le trouvent à souhait : le lendemain ils se regardent en pâlissant. Ce matin M. Fagon m'a serré le cœur : un moment après, il m'est venu dire que la playe va bien : ce soir, ce sera peut-être autre chose, & je puis compter sur la plus triste nuit. Je ne suis pas maîtresse de la sensibilité de mon cœur. Il ne faut rien dire de tout ceci. Continuez à prier & à faire prier. Adieu, ma très-chere, je passe une triste semaine sainte.

LETTRE XV.

Certainement, Madame, les Demoiselles sont trop long-temps à l'Eglise pour des enfants. Je consens volontiers de leur donner cette contrainte : mais on mettra sur le livre, que c'est par complaisance pour vous. Je consens à la cinquieme procession aux mêmes conditions. Songez, ma très-chere, que vous n'êtes point dans un Cloître, que c'est une école, que le temps est précieux, que trois cents filles autour de l'avant-chœur ne font qu'une confusion, que les Demoiselles sont tuées de porter des châsses sur leurs épaules, que ces jours-là sont craints par les gronderies qui pleuvent sur les enfants & sur les maîtresses, que la plupart de ces cérémonies ne sont que pour les Paroisses; qu'à la Chapelle du Roi, où tout se fait si réguliérement, il n'en est point question le Jeudi saint; qu'un *gloria in excelsis* est ridicule au milieu d'une Messe basse. Je n'ai nulle aversion pour tout ce qui se fait à l'Eglise, & je suis aussi charmée que vous de voir nos Demoiselles dans ces exercices : je m'oppose avec peine à vos volontés. Mais Dieu

& le Roi m'ont chargée de ce ſoin. Vous ne doutez pas que je n'aime mieux ennuyer les *jaunes*, ou geler les *rouges*, ou gronder les *vertes*, que de vous fâcher. Mais il faut en tout nous oublier, & mettre les choſes ſur le pied où nous voulons qu'elles reſtent. Ne ſoyez pas ſurpriſe, ſi je m'oppoſe quelquefois à vos réceptions : j'aime toutes ces Demoiſelles également, & vous avez des prédilections. Plus je vois les choſes de près, plus je vois combien vous m'êtes néceſſaire, & auſſi combien vous avez encore à travailler. Etabliſſez l'ordre & la régularité. Il y a long-temps que l'on me propoſe une fille de qualité : je l'ai vue depuis deux jours : ſon extérieur & ſa converſation m'ont plu : je vous l'envoye, vous m'en direz votre avis. La vertu que vous m'avez montrée ſur tout ce qui s'eſt paſſé depuis deux mois, m'a convaincue que nous allons gouverner avec une parfaite intelligence. Adieu, ma très-chere : je voudrois bien ne pas vous déplaire : mais je vous dois la vérité. J'ai fort peu de loiſir : les Grands ne me quittent pas. Si Mr. l'Abbé Gobelin eſt demain à St. Cyr, vous verrez le matin trois Dames à ſes pieds.

LETTRE XVI.

Ce Lundi matin.

TAndis que vous étiez tranquillement enfermée dans votre chambre, je courois la maison avec la nombreuse noce de M. de Ste. Hermine (1). M. d'Auxerre me ravit par sa naïve admiration pour notre Communauté : les jaunes se surpassèrent, & Glapion (2) & Marcilli (3), & Bouju (4). J'en fus aussi extasiée que l'étoient les étrangers. Je parlai au Roi des contrats, qu'il signera quand vous voudrez. Je devrois être un peu jalouse de cette facilité qu'il a pour tout ce que vous desirez : car je vous assure que je n'obtiens pas toujours si aisément. Le chapitre des Quiétistes fut traité à fond, & il me semble que j'appliquai bien la

(1) Mlle. de Ste. Hermine venoit d'épouser M. le Comte de Mailly.

(2) Depuis Dame & Supérieure de la Maison de St. Louis.

(3) Depuis Me. la Marquise de Villette, & ensuite Me. de Bolingbroke.

(4) Aujourd'hui Religieuse aux Ursulines de Mante.

parabole de l'yvraie. J'espere que le malheur de Me. Guion n'ira pas loin. Elle a, à ce que le Roi prétend, couru les champs & passé les monts pour suivre son Confesseur qui est Savoyard : elle distribuoit par-tout ses livres, où il y a, dit-on, des erreurs : sa fille est dans le Couvent de Ste. Marie de la rue St. Jacques. Je vais consulter M. Fagon, & je lui parlerai de l'humeur pancréatique, si je peu retenir ce mot.

LETTRE XVII.

A Marly, ce 31 Octobre 1688.

VOus pourriez répondre pour moi, Madame, en toute occasion aussi juste que vous avez répondu à Gisors sur Mlle. de...., car vous me connoissez parfaitement. Je vous supplie d'achever cette bonne œuvre, & de mander à Me. de Montchevreuil, que si l'aînée lui fait de la peine, je la lui ôterai, mais pour la mettre dans une autre maison. Elle peut compter que tant que je vivrai, elle n'ira pas avec sa mere : vous savez, Madame, les bonnes raisons que j'en ai. Je crois qu'il n'y aura plus rien en Allemagne;

& que Monſeigneur viendra trouver le Roi à Fontainebleau. Ils ſe ſont écrit des lettres toute cette campagne, qui vous auroient fait pleurer de tendreſſe : Monſeigneur mandoit encore dans ſa derniere au Roi : *Quand il n'y aura plus rien à faire ici, je ſerai ravi de vous aller embraſſer les genoux, & de vous aſſurer que vous n'avez point de ſujet auſſi ſoumis que moi.* N'eſt-il pas vrai, Madame, que les gens de bien doivent regarder une telle union avec un grand plaiſir? Dieu veuille nous bénir tous & nous donner la paix! C'eſt aſſurément une des choſes que je deſire avec le plus d'ardeur. Les bruits de la mort du Prince d'Orange recommencent : ſi cela étoit, la paix deviendroit plus facile. Adieu, Madame. M. de Chartres m'a preſſée bien ſérieuſement de vous aller voir : je n'en déſeſpere pas quelque jour, à la ſuite de la Reine d'Angleterre : & je vous aſſure que je vous embraſſerai de bon cœur. J'ai conſeillé à Me. d'Aulnai de vous donner ſa fille ; & elle n'a pas eu de peine à comprendre que celle qui nous a montré à en gouverner deux cents cinquante, en conduira fort bien une ſeule. Je donnerai cent écus pour elle. Je ne vois preſque plus perſonne : & j'ai plus de raiſons que

jamais de me renfermer. Je suis sensible à ce que vous me dites de Me. Fagon (1) Je deviens insatiable des prieres des Saints : vous voyez que mes desirs sont proportionnés à mes besoins.

LETTRE XVIII.

SI Mlle. de ... avoit usé dix années de sa vie à mon service, je ne pourrois rien de plus avantageux pour elle, que de lui donner un Gentilhomme riche, considéré, chéri. Instruisez-la bien à se rendre heureuse par son humeur : car du reste elle est sage, modeste, pieuse, & très bonne. Si elle pouvoit gagner sur elle un peu plus de douceur & moins de penchant à la dépense, sa famille l'adoreroit. Je suis très-persuadée de l'amitié qu'elle a pour moi, & qu'elle me sacrifieroit de bon cœur, si je l'exigeois, l'établissement que je lui propose, & même un plus avantageux. Je l'aime fort aussi : mais elle n'est ni d'âge ni d'humeur à faire auprès de moi le personnage qu'il me faudroit.

(1) Religieuse de Maubuisson, tante du Médecin.

Ce feroit d'être plus occupée de mes befoins que de la fortune & des plaifirs. Outre cela, il faut vivre à la Cour avec des efprits de toutes les efpeces, & fouvent fort mal-faits. Mlle de... eft aimée des Comteffes (1). Son mari eft allé à Rouen fe faire rétablir dans un emploi qu'il ne veut point qui paroiffe une des conditions du mariage. J'y ai confenti, me fiant à fa parole. Mlle. de... étoit l'autre jour avec moi à Marly à la fenêtre de ma chambre, d'ou l'on voit ces beaux jardins ; je lui dis : » Une allée de » Rofai vous touchera plus que tout ce » que vous voyez. " Elle me répondit fort féchement : » Je ne le crois pas. " Je paffai fous filence fa réponfe : mais elle en ufe, comme fi elle avoit vingt mille livres de rente, & que l'on voulût lui faire époufer un miférable : & entre nous, il vaut mieux qu'elle, de quelle façon qu'on la regarde.

(1) On appelloit Mefdames de Mailly, de Caylus, & de Mornay, les COMTESSES. Elles étoient du particulier de Me. de Maintenon.

LETTRE XIX.

JE vous assure, Madame, que je me sens une grande peine de l'état où se trouve Me. de Montbas; que je ne perdrai aucune occasion de presser le Roi, & que si elle vient ici, je ferai mon possible pour qu'elle soit contente de moi. Je suis bien difficile à joindre; j'ai plus d'affaires que jamais : les fréquents voyages de Marly me mettent toujours en-arriere; & j'ai tant d'occupation à S. Cyr, que cela seul m'occuperoit, quand j'y pourrois donner tout mon temps. Nous y mettons des Missionnaires; nous avons un Evêque, & un saint Evêque; nous avons à bâtir pour les Missionnaires; nous avons le consentement de Rome. Vous voyez si tout cela doit m'occuper, sans compter les affaires du dedans. J'ai donné vos lettres à la Chanoinesse (1) pour les distribuer : elle est plus dévote, plus abstraite, plus étourdie que jamais. Mlle. d'Aubigné est très-jolie : elle a l'esprit fort

(1) Me. de la Maison-fort, qui étoit un peu parente de Me. de Brinon.

fort avancé, bonne, toute instruite, & remplie de sa Religion. Voilà, Madame, toutes les nouvelles de St. Cyr : celles de Versailles sont excellentes. Le Roi se porte à merveille : sa santé & sa sainteté se fortifient tous les jours. La piété devient fort à la mode : Dieu veuille la rendre sincere dans le cœur de tous ceux qui nous l'étalent pour nous plaire ! Nous allons faire un voyage de huit jours à Compiegne : je m'en passerois bien ; mais nous apprenons tous les jours d'un nombre de Saints que nous voyons quelquefois, qu'il faut renoncer à sa volonté, & faire de bon cœur celle de Dieu. Mlle. de Marsilly prétend que St. Cyr est présentement à la mode. Vous savez, vous qui l'y avez mis, que cette date est plus ancienne. Je ne varierai jamais dans les sentiments d'estime, d'amitié & d'inclination que j'ai toujours eu pour vous. J'ai passé trop légérement sur notre Evêque, (1) puisque vous le connoissez : le Roi n'avoit jamais vu son visage. Personne ici ne savoit son nom : mais tous les honnêtes gens ont applaudi à ce choix. L'élu en est vé-

(1) Paul Godet des Marets, élevé au Séminaire de St. Sulpice, indiqué à Me. de Maintenon par Mrs. Tiberge & Brisacier.

ritablement affligé, & son humilité en a redoublé.

LETTRE XX.

Le 28 *Avril* 1690.

IL est vrai que nous avons été bien touchés de la mort de Me. la Dauphine, & qu'une pareille scene est bien propre à inspirer de sérieuses réflexions : mais tout le monde ne voit pas si clair que vous, & n'est pas si bien préparé à profiter de tout ce qui se présente. Pour moi, ma très-chere, je ne sais point le chemin que vous dites, & c'est ma faute toute entiere. Dieu fait tout pour m'attirer, & je suis bien convaincue qu'une autre seroit toute à lui. Je le suis fort aussi, qu'il est seul digne de remplir notre cœur. Le Roi est en bonne santé : je lui ai fait votre compliment, qu'il a reçu comme il a toujours fait tout ce qui vient de vous. Dieu bénit notre maison : la piété s'établit dans toutes ces jeunes filles d'une maniere admirable. Vos Missionnaires y contribuent : nos Confesseurs extraordinaires répandent par tout leurs merveilleuses instructions, & notre saint

Evêque y remplit toutes ses obligations d'une maniere si édifiante, que toute la maison a pour lui beaucoup d'estime & de respect. Notre Supérieur y continue ses conférences, & tout y respire l'amour de Dieu. Remerciez-le, je vous supplie, de donner un tel accroissement à ce que vous avez planté.

LETTRE XXI.

Le Roi reçoit toujours avec plaisir ce que je lui dis de votre part, & m'ordonne de vous en remercier. Je ne manquerai pas de donner votre lettre à Mlle. de Blois : elle a la rougeole & la fievre continue. Si Me. la Duchesse de Chartres alloit un jour à Maubuisson de son chef, ce seroit une occasion bien naturelle & bien commode de vous aller embrasser & de voir votre Ste. Abbesse (1). J'aime fort les Saints, comme vous savez. Quant à l'affaire de Brunswick, je ne sais ce qu'elle étoit d'abord; mais je sais qu'elle a été très-mal conduite, que Mrs. de Bouillon ne sont pas nommés

(1) Fille du Roi de Boheme.

dans les informations que le Roi s'eſt fait lire, que c'eſt un démêlé de valets; & je crois que tout cela n'aboutira pas à grand'choſe. Me. de Montchevreuil eſt convaleſcente; j'ai dîné au chevet de ſon lit. Il ſeroit à deſirer qu'elle ſe conſervât davantage, & qu'elle allât un peu moins à l'Egliſe : elle va quitter Mlle. de Blois. M. de ** veut une Dignité : vous ſavez qu'en ce pays-ci elles vont devant la vertu. Le monde eſt bien mépriſable! Dieu veuille nous en détacher de plus en plus! Comptez, Madame, que je reçois toutes vos lettres, que je les lis ſoigneuſement, & que je voudrois y répondre.

LETTRE XXII.

J'Ai lu votre lettre au Roi ſur le Pere du Breuil. Il m'a dit que c'eſt un homme dangereux; que les Peres de l'Oratoire l'ont chaſſé; qu'ils ne le reprendroient pas, & que c'eſt ſans averſion & ſans prévention qu'il ſe croit obligé de le tenir enfermé. Voilà ce qui m'a été répondu fortement. Peut-être le Roi fait mal d'uſer ainſi de ſon autorité; mais certainement il croit bien faire. Je fais

toujours vos compliments au Roi ſur tout ce qu'il lui arrive, &c. ils ſont toujours bien reçus : vous pouvez compter là-deſſus. Adieu, Madame : ne nous laſſons jamais de demander la paix : la victoire ne me réjouit que dans cette eſpérance. Ne m'oubliez pas auſſi, vous connoiſſez mes beſoins.

LETTRE XXIII.

ME. de Canteleu ne va-t-elle plus chez M. le Chancelier? Je la verrai avec joie quand elle voudra : vous ſavez, Madame, mon goût & mon eſtime pour elle; & je ferois quelque choſe de plus difficile pour vous. Puiſque le monde enivré de la faveur ne veut compter que ce qui eſt marqué à ſon coin, je voudrois de tout mon cœur que toutes mes actions, toutes mes paroles puſſent être utiles à quelqu'un. Je ne puis donner qu'un moment à votre amie : auſſi n'eſt-il pas néceſſaire qu'elle en ait davantage : il ne faut que les apparences : c'eſt encore un bonheur, que le ſeul air de deſirer le bien le produiſe! M. & Madame de Pontchartrain ſont des gens de mérite. Notre nouvelle Novice eſt auſſi

tranquille que vous l'avez vue inquiete : sa vivacité se modere, & nous en ferons une des plus aimables Saintes qui soit au monde. M. de Chartres l'a bien conduite. Adieu, ma chere : ma lettre est courte; mais vous seriez contente, si vous voyiez d'où je vous l'écris.

LETTRE XXIV.

J'Ai fait vos compliments au Roi sur le bonheur de ses armes & sur le mérite personnel de M. le Duc du Maine : il est persuadé que vous êtes aussi bonne Françoise qu'excellente Religieuse. Je suis ravie de pouvoir me flatter de la paix. Je suis plus accablée que jamais, & la rareté de mes lettres vous le dit assez : vous savez le goût que j'ai pour votre commerce sur quel ton qu'il soit. Il faut me priver de plaisirs & m'adonner aux affaires, puisque les affaires m'appellent & que les plaisirs m'abandonnent. Ne vous a-t-on pas envoyé votre pension? Je ne cesserai de parler au Roi pour celle de votre Princesse, jusqu'à ce qu'elle soit payée. Je n'ai su votre maladie qu'après votre guérison : je ne suis point à moi; tous mes amis doivent me regarder

comme morte pour eux : je ne puis garder ni mesures ni bienséances : je ne puis me montrer ni en entier ni par parties; mais il me semble que je n'ai point de tort, & que c'est le temps qui me manque & non pas le sentiment. Vous avez fort bien répondu à la pauvre femme : le Roi voudroit à tout prix voir son peuple plus heureux. Je suis toute à vous, malgré toutes mes irrégularités.

LETTRE XXV.

Je me réjouis du sacrifice que vous avez fait. Nous avons ici un Saint, qui dit qu'à mesure que Dieu nous demande des sacrifices, nous nous appercevons combien nous étions attachés à des choses que nous ne comptions pour rien dans la spéculation. Nos cheres Dames de St. Louis se sanctifient tous les jours. Toutes nos *bleues* veulent être Religieuses, & tous les Couvents veulent en avoir; & votre sainte Abbesse n'en voudroit-elle pas aussi? Je ne mérite point les remerciements de Me. la Duchesse de Brunswick. J'ai rendu témoignage à la vérité; je le rends toujours; & c'est me remercier d'avoir fait mon devoir & de m'être livrée

à mon goût : je connois le mérite de la Princesse, & je le soutiendrai en tout lieu. Le Roi prend tout mon temps ; je donne le reste à St. Cyr, à qui je voudrois le tout donner. Cette Maison est d'un si grand détail qu'en y faisant ce que je puis, je n'y fais pas la moitié de ce que je voudrois & de ce que je dois vouloir. Ma très-délicate santé me rend incapable d'agir. Le soin de mon salut occupe le peu de loisir que je puis rassembler : les mois deviennent des moments, & je vis d'une rapidité qui m'étouffe. Que je vous gronde ! vous doutez de mes sentiments, parce que vous n'en voyez pas des marques ; ne savez-vous point que je ne suis pas légere, & qu'après bien des années & des discussions, vous m'avez retrouvée la même ? C'est un miracle que ma lettre n'ait pas encore été interrompue ; M. Fagon crie miséricorde contre moi de ce que j'écris trop ; j'ai été dans des épuisements à mourir ; chacun disoit, on la tue à force de l'importuner, & chacun vouloit être excepté. Je durerai tant que Dieu voudra ; j'aimerai toujours votre commerce ; je fais tous vos compliments au Roi ; je considere tout ce que vous aimez ; je desire la paix ardemment ;

n'eſt-ce pas-là tout ce qu'il faut pour vous plaire ?

LETTRE XXVI.

Fontainebleau, ce 22 Octobre.

IL faut vous répondre d'ici, où j'ai moins d'affaires qu'à Verſailles, parce que je n'ai pas St. Cyr. Je ne comprends pas que Me. de C. ſoit contente de moi; je l'ai ſi bien grondée de la maniere dont elle vit avec ſon mari! Cette femme-là ſe prépare bien des malheurs; ſon goût pour le monde eſt toujours très-ardent; & ſes voyages à la Cour ne l'éteignent pas. On me demande par-tout des Demoiſelles de St. Cyr, ſur-tout où j'en ai déja donné. Si Me. votre Abbeſſe étoit immortelle, je lui en propoſerois une. Nous en avons qui veulent être Capucines & filles de l'*Ave Maria*. J'ai fait mon poſſible pour détourner Pontbrian d'être Carmélite : ſes Confeſſeurs diſent que ſa vocation eſt ſolide, ſi elle ſubſiſte juſqu'au mois de Mars. Il faudra donner une forme à St. Cyr, dès que les Bulles ſeront arrivées : affaire très-difficile ; il faut des vœux ſolemnels ſi l'on veut de

la ſtabilité ; la fondation aura de la peine à ſe ſoutenir, & ſa ſingularité ne permet guere de l'attacher à un Ordre. Travaillons de tout notre cœur, & mourons en diſant *lætatus ſum.* Le Roi conſerve beaucoup d'eſtime pour vous ; il n'eſt rien qu'il ne fît, ſi nous avions la paix. Adieu, ma très-chere.

LETTRE XXVII.

A Fontainebleau.

JE vous l'ai dit pluſieurs fois : ſi vous me voyiez de près, vous ne voudriez pas que je vous écriviſſe. Dieu, le Roi, St. Cyr, & ce que la Cour m'arrache malgré moi, ne me laiſſent pas un inſtant. Vous n'avez nul beſoin de moi ; notre commerce eſt ſans utilité, & ne ſert qu'à notre plaiſir ; il ne faut plus y penſer ; vous nous l'avez appris mille fois ; vous ne pouvez douter de mon eſtime & de mon amitié ; je connois votre cœur ; je le retrouverois au bout de cent ans comme je l'ai quitté ; demandez après cela à Me. Fagon s'il faut perdre du temps à ſe faire des proteſtations, & ſi les perſonnes ſolides ne doivent pas être au-deſſus des

formalités. Il ne faut pas finir ma lettre ſans vous parler du Roi : il a la goutte, dont il eſt bien fâché, parce qu'il eſt obligé de garder la chambre. Il veut la paix, & penſe ſur-tout comme on le peut deſirer ; vous en ſeriez bien contente. Adieu, Madame, ne grondez plus. Je vous aime toujours ; priez pour moi, & faites prier que je me ſauve malgré le mauvais air que je reſpire. Me. de Montchevreuil ne vous écrit-elle pas ? Elle ſe ſanctifie de plus en plus. Nous avons peu gardé ici le Roi & la Reine d'Angleterre ; Dieu n'a pas voulu leur laiſſer ce petit ſoulagement : il les traite en ames fortes. Adieu, je ne puis vous quitter quand j'ai commencé.

LETTRE XXVIII.

Je vous aſſure, Madame, que ce n'eſt pas par oubli, ni par dureté, ni par négligence, ni par dédain, ni par aucun mauvais office, que j'ai été ſi long-temps ſans vous écrire ; c'eſt par le peu de temps que j'ai, & cela eſt au-delà de tout ce que vous en avez ſu & de ce que je vous en pourrois dire. Les Dames de St. Louis me donnent bien des affaires : le mau-

vais temps oblige le Roi de garder la chambre ; il en a eu la goutte ; enfin, Madame, je ne l'ai pu, & il y a eu peu de jours où je n'en aye eu envie. Je ne puis jamais cesser de vous aimer & de vous estimer. Si jamais il me revenoit quelque chose de vous, ou je ne le croirois point, ou vous seriez la premiere, & s'il plaît à Dieu, la seule à qui j'en ferois mes plaintes. Vous m'avez écrit plusieurs lettres auxquelles j'aurois bien envie de vous répondre, mais sur-tout à celle qui traitoit de celle du Roi. Je la lui montrai, & je vous assure ; Madame, qu'il la lut avec plaisir & beaucoup de reconnoissance du zele dont elle étoit remplie pour lui. La Mere Trioche sait-elle votre vivacité sur ce chapitre ? Je voudrois joindre un peu de jalousie à sa passion. A propos de bonne mere, est-ce-vous qui achevez de tourner la tête à celles de Gisors ? Car le style est encore plus étonnant qu'il ne l'étoit, & la Mere des Anges me fait espérer des vers pour notre Monarque. C'est le plus simple des noms qu'elle lui donne. Il se porte à merveille, notre Monarque, & son ame va mieux que jamais ; avec cela tout est bon. Adieu, Madame, ne me soupçonnez jamais de vous manquer.

LETTRE XXIX.

A Verſailles.

J'Ai reçu les jolis carrés que vous m'avez envoyés ; rien n'eſt ſi propre & ſi bien fait ; c'eſt dommage de les donner à une perſonne auſſi peu curieuſe que moi ! Je ne crois rien de plus beau que le portrait que vous aurez fait à Me. de Tirconel. Je ſais comment vous montrez vos amies ; mais, Madame, que je ſuis loin de ce que vous en dites & de ce que vous en penſez ! J'avoue toutes les graces que Dieu m'a faites ; j'en ſuis comblée, & cependant je demeure à peu près telle que j'étois. On conſerve pour vous à St. Cyr un ſouvenir bien tendre. Me. Cantiery eſt à Paris pour une affaire que M. de Pontchartrain me refuſe : on veut que je parle aux grands perſonnages, & nous aurions mieux fait de parler à ceux de deſſous. J'attends inceſſamment des nouvelles de la dévote Marquiſe (1) ; elle a penſé mourir à Bourbon : ſon mari eſt mieux.

(1) Me. de Montchevreuil.

LETTRE XXX.

Le 17 *Mars* 1692.

JE voulois avoir vu Me. la M. de Lassay, Madame, avant de vous faire mes compliments & à Me. Fagon sur ce mariage tant désiré, tant promis, tant remis, & enfin conclu à la grande satisfaction des deux amants. L'éleve de Me. Fagon m'a paru fort aimable : l'esprit brille sur son visage; elle est timide, & je l'en estime davantage. Me. la Princesse la présenta au Roi dans ma chambre : le cœur lui battoit, je dis à la Princesse. Mais revenons à vous, Madame. Je suis ravie de ce que vous êtes mieux; j'ai dit à Me. la Princesse mes raisons, pour que vous ne sortiez point de Maubuisson, si vous pouvez vous en passer. Je voulois lui proposer l'entrée de Me. de Canteleu, qui seroit plus propre à réformer un Couvent qu'à le gâter; mais M. le Prince vint se mettre en tiers, & se rendit maître de la conversation. Voilà Me. de Guise morte en quatre jours, & nous vivons encore! Me. la Princesse ne parle que de l'augmentation de votre piété. Si cela est,

vous n'êtes pas mal avec Dieu ; car il y a long-temps que vous le servez. M. de Montchevreuil est souvent malade ; je me porte fort bien, & j'en suis toujours étonnée. Vous souvenez-vous de Baudart, Veilleine & Lastic ? elles veulent être Carmélites ; Sainte Thérese s'empare de toutes nos filles ; menons-les à Dieu, n'importe comment. Je vous embrasse, ma très-chere, & je serois ravie de causer avec vous ; il faut s'en passer & ne rien desirer sur la terre.

LETTRE XXXI.

JE voudrois vous conter tout ce qui s'est passé dans l'affaire de Me. d'Hanovre. Je vous connois assez pour répondre que vous conviendrez que le Roi n'a pas tort ; on a gâté cette affaire dans le commencement, & on ne pouvoit après cela prendre un meilleur parti que de la sacrifier au Roi. Il auroit dit des choses qui auroient été plus honorables à votre chere Princesse que la punition de Mrs. de Bouillon. Je voulus la voir, me souvenant de ses anciennes bontés pour moi ; mais je ne trouvai plus cette Princesse douce & bonne que je connoissois. Elle étoit chan-

gée de visage & d'humeur, livrée à son ressentiment, pleine de menaces, en un mot très-éloignée d'écouter & de suivre mes conseils. Je ne crus pas devoir la faire voir au Roi dans un état si contraire à l'opinion de douceur qu'il admiroit dans une lettre qu'elle m'avoit écrite; mais, Madame, quittons un discours si désagréable, & passons à celui de Me. la Duchesse du Maine; le Roi en est très-content. Voilà ce mariage que vous trouviez si raisonnable à faire; j'étois fort de cet avis. On m'a dit que la Princesse ira passer la Semaine-sainte à Maubuisson; reposez-la bien; on la tue ici par les contraintes, par les fatigues de la Cour; elle succombe sous l'or, sous les pierreries; sa coëffure pese plus que toute sa personne. On l'empêchera de croître & d'avoir de la santé; elle est plus jolie sans bonnet qu'avec toutes leurs parures. Elle ne mange guere; elle ne dort peut-être pas assez, & je meurs de peur qu'on ne l'ait trop-tôt mariée. Je voudrois la tenir à St. Cyr, vêtue comme l'une des vertes, & courant d'aussi bon cœur. Il n'y a point dans les Couvents d'austérités pareilles à celles auxquelles l'étiquette de la Cour assujettit les Grands. Bon soir; si j'entamois la morale, vous seriez à plaindre.

Le Roi m'ordonna de remercier Me. de Maubuiſſon, auſſi-tôt que je lui eus fait ſes compliments; mais je n'ai pas le temps de faire ce que je dois. M. le Duc du Maine eſt un guerrier très-étourdi, irrégulier & diſtrait; à cela près, il a quelque mérite. Adieu, Madame.

LETTRE XXXII.

A Verſailles, ce 27 Août 1695.

RIen ne doit mieux vous perſuader que je n'ai pas un moment à moi, que de voir que je ſuis ſix mois ſans vous écrire. Je vous mets à part comme les perſonnes dont on ſe croit aſſuré. J'attends le temps, & ce temps ne ſe trouve point, parce que je n'en ai plus pour mon plaiſir. Il s'eſt paſſé bien des choſes où j'aurois voulu répondre, ſur-tout à l'égard de la D. de Brunſwick, dont je ſais que les intérêts vous touchent fort, & pour laquelle je n'ai pas changé de ſentiments. On ne peut être plus touchée que je le fus de ce qui ſe paſſa dans ma chambre, où je ne lui avois propoſé de venir, que pour la mettre vis-à-vis du Roi. Depuis, ſon affaire s'eſt jointe à celle de Me. d'Ha-

novre; & devenant affaire d'Etat, je n'ai plus eu de moyens de parler : vous me connoiſſez, vous ſavez ſi j'aime à faire du mal : je ne fais qu'aller droit; peu de gens ſont de même en ce pays-ci, & ſont incapables de croire que je ſois où je ſuis, ſans y être parvenue par une profonde habileté. Je ſuis accablée d'affaires pour St. Cyr : on y va faire les vœux ſolemnels; auſſi m'y donnai-je toute entiere : & je ne ſuis plus à Verſailles que pour les heures où le Roi eſt dans ma chambre. Je languis de la continuation de la guerre, & je donnerois tout pour la paix. Le Roi la fera dès qu'il le pourra, & la veut auſſi véritablement que moi : mais il fera en attendant une grande guerre, & ſes ennemis verront combien on les abuſe, quand on leur dit que nous ne pourrons la ſoutenir long-temps. Dieu ſera pour lui contre tous : il eſt pieux, & les autres ſacrifient la Religion à leurs paſſions. Vous m'avez trompée ſur Me. la Ducheſſe du Maine dans l'article principal, qui eſt celui de la piété : elle n'a veine qui y tende; elle veut faire en tout comme les autres. Je n'oſe rien dire à une jeune Princeſſe élevée par la vertu même; je ne voudrois point la faire dévote de profeſſion; mais j'avoue que je voudrois bien

la voir réguliere & agréable à Dieu, au Roi & à M. le Duc du Maine, assez sensé pour vouloir sa femme plus sage que bien d'autres. Je lui avois donné une Dame d'honneur, qui est une sainte; mais elle est peu autorisée, & ne fait que la suivre. Ce n'est qu'un enfant : elle auroit plus besoin d'une Gouvernante que d'une Dame d'honneur; du reste, elle est telle que vous me l'avez dépeinte, jolie, aimable, gaye, spirituelle, & par-dessus tout cela, fort éprise de son mari, qui de son côté l'aime passionnément, & la gâtera plutôt que de la gronder. Si celle-là m'échappe encore, je renonce aux Princesses, persuadée qu'il n'est pas possible que le Roi en trouve une dans sa famille qui se tourne au bien. Me. la Duchesse de Chartres est une paresseuse; elle ne se sert pas de son esprit comme elle le pourroit, mais sa conduite est bonne. Je veux le bien par-tout, j'y contribuerai autant qu'il me sera possible. J'avoue que je voudrois aimer la Duchesse du Maine pardessus tout, étant ce qu'elle est à un homme qui est la tendresse de mon cœur. Je me laisse aller au plaisir de vous entretenir. Adieu, Madame : priez pour moi, faites prier vos Saintes; rendez moi de bons offices auprès d'elles, afin qu'elles

m'en rendent auprès de Dieu, & croyez que je conserve pour vous tous les sentiments que vous m'avez vus depuis une très-ancienne date.

LETTRE XXXIII.

Ce 14 Octobre 1693.

PUisque vous voulez que je me serve d'une autre main que de la mienne, je vous écrirai un peu plus souvent. Ce n'est point par oubli que vous ne recevez pas de mes nouvelles, & je vous assure que l'inquiétude que vous me témoignâtes dans mon cabinet, ne vous a rendu qu'un bon office auprès de celui qui en est la cause. Toutes nos victoires me font d'autant plus de plaisir, qu'elles ne changent point le cœur du Roi sur son amour pour la paix. Il connoît la misere de ses peuples : rien ne lui est caché là-dessus ; on cherche tous les moyens de la soulager ; & il n'y a qu'à desirer que Dieu éclaire nos ennemis sur la folle assurance qu'ils ont d'abattre la France. On les battra partout : c'est un Roi malheureux que le Roi veut rétablir. Vous seriez bien contente si vous voyiez sa modération, & com-

bien il eſt perſuadé que les avantages qu'il remporte viennent de Dieu. Je prie Me. Trioche de redoubler ſes inſtances pour la paix ; car je vous avoue que je n'aime nos avantages que dans cette vue-là. Je vous plains d'avoir perdu un auſſi agréable commerce que celui de Me. la Ducheſſe de Brunſwick ; mais il faut vous conſoler par l'eſpérance de l'établiſſement de Meſdames ſes filles. Je ſuis toujours très-contente de Me. la Ducheſſe du Maine, & toute prête à vous montrer M. ſon mari, dès que je ſerai à Verſailles. Adieu, ma très-chere : je ne puis changer pour vous : vous m'offenſez d'en douter ; & mes amis doivent m'excuſer quand je ne leur donne pas un temps qui n'eſt plus à moi. Je parlai l'autre jour un quart d'heure à mon frere ; il y a plus de trois ans que cela ne m'étoit arrivé. Je vous conjure de faire prier vos bonnes amies pour ce qui ſe va faire à St. Cyr ; vous en connoiſſez la conſéquence mieux que perſonne. Oſerois-je aſſurer ici votre ſainte Princeſſe de mes très-humbles reſpects ?

LETTRE XXXIV.

JE ne puis douter, Madame, que vous ne soyez vive sur ce qui regarde Me. de Maubuisson, & votre lettre en est une bonne preuve : je ne l'aurois pas moins été, si j'étois la maîtresse d'aller aussi vîte que je l'aurois voulu. Je ne lui écrirai point, de peur de l'importuner : je vous prie de la remercier très-humblement de la lettre dont elle a voulu m'honorer. Elle est conçue en des termes qui feroient croire qu'elle a oublié son nom, s'il n'étoit au bas, ou qu'elle veut me faire oublier le mien ; mais, Madame, cette humilité, cette politesse, qui accompagnent toutes ses autres vertus, augmentent le respect qu'on doit à sa personne. Je ne crois pas que Me. Fagon eût vécu si long-temps si elle eût été dans le monde : il me semble qu'on y est accablé de chagrins & pour soi & pour ses amis. Adieu, Madame ; le petit Chevalier Daunay est sage jusqu'ici ; je le recommande souvent au Gouverneur. Le Roi trouve très-bon que l'on imprime l'Oraison funebre de M. l'Abbé du Jarry. Je vous accorde bien volontiers le sermon de St. Louis pour l'année

prochaine, si on n'est point engagé à St. Cyr; car vous savez que je n'y ai encore jamais donné de Prédicateur. Monsieur m'a dit que vous êtes rajeunie de dix ans : il est charmé de votre logement. Adieu : je suis plus accablée que je ne l'ai jamais été, & je ne sais comment la tête ne me tourne pas. Priez Dieu pour moi, jamais créature n'a dû être si pénétrée de reconnoissance pour lui : il me semble que je l'aime de tout mon cœur. Voilà un reste de l'habitude que j'avois de vous parler confidemment; je le ferois encore si j'avois un moment à donner à mon plaisir.

LETTRE XXXV.

IL faut, Madame, s'attendre à toutes sortes d'injustices de la part du monde : il veut juger de tout, & juge toujours mal. M. Pellisson vivoit d'une maniere exemplaire; & parce qu'il ne s'est pas confessé, il étoit Huguenot. On n'a ici nulle attention à la vie, & on compte pour tout de recevoir les Sacrements à la mort. Le pauvre homme ne se croyoit pas si mal, & remit Mr. le Curé au lendemain. Votre ami est jugé présentement par notre unique Juge, & je le crois fort

heureux. Le Roi se porte bien; il travaille beaucoup à ses affaires; ainsi je me porte mieux que jamais; je travaille de mon côté sans espérance de voir la fin de mon ouvrage. Dieu fera tout ce qu'il lui plaira. J'ai parlé à M. le Prince à Marly; je l'ai prévenu, je l'ai loué, je l'ai excité sur le mariage de Mlle. de Guedani (1); mais Madame, je n'ai pas lieu d'espérer que cette affaire réussisse. Mlle. de Radouay sera bien heureuse, si elle demeure aux Ursulines de Pontoise.

LETTRE XXXVI.

Le 5 Février.

JE reprends ma lettre pour vous dire que je partage vos peines; mais il y en a par-tout, & elles nous sont bonnes. J'ai parlé de mon mieux sur le mariage de Mlle. de Guedani; & quoique je n'aye pu vous répondre, je n'ai pas oublié votre vivacité là-dessus. Ce n'est point un malheur que Mlle. de Garge serve;

---

(1) Fille naturelle du Prince de Condé: Guedani est l'anagramme d'Anguien.

serve ; mais tomber en de mauvaises mains est un mal irréparable. Une des folies de notre siecle est cette fureur de s'élever au-dessus de son état. Vous me direz que j'en parle bien à mon aise ; mais Dieu sait si j'ai voulu m'élever ! Nous n'ignorons pas la misere des Provinces, & nous voudrions la soulager ; mais on est pressé de tous côtés. Faites prier pour la paix ; après cela il n'y aura point de bien qu'on ne puisse espérer. Nous avons pensé perdre Me. de Montchevreuil ; elle est hors d'affaire ; elle se disposoit à la mort avec une paix & une joie admirables. La petite-vérole est à St. Cyr, & toutes nos Dames enfermées dans leur Noviciat. Nanon (1) & moi gouvernons la maison. Bon soir, Madame, on me fait finir plutôt que je ne voudrois, & c'est ce Roi que vous aimez tant ; il vous fait souvent de ces malices-là.

---

(1) Mlle. Balbien.



LETTRE XXXVII.

LEs affaires de Me. de Brunſwick ſont devenues affaires d'Etat, deſquelles par conſéquent nous ne devons plus nous mêler. Il faut qu'elles ſe traitent par les Miniſtres, & que nous nous contentions de faire des vœux. Je m'y intéreſſe autant que j'ai jamais fait, & je ſuis bien fâchée de lui être inutile. Me. la Princeſſe eſt bien vive ſur le mariage de Guedani, & j'eſpere en venir à bout. On ne peut aſſez admirer en toute occaſion la vertu de cette Princeſſe. Adieu, Madame. Je ſuis ici dans un grand repos : le Roi s'y plaît tout-à-fait ; mais le temps eſt effroyable.

LETTRE XXXVIII.

A St. Cyr, ce 9 Septembre.

VOtre bon eſprit vous a bien fait voir que le voyage de Me. d'Hanovre en Allemagne ne devoit pas être fort agréable au Roi, & qu'il ne feroit pas juſte que ſes bienfaits allaſſent chez ſes enne-

mis. Je ne ſaurois croire qu'il fût bien difficile de remettre les deux Princeſſes ſœurs en commerce ; mais il me ſemble qu'il n'eſt pas à propos d'en parler aujourd'hui. M. le Prince eſt à Chantilly ; nous allons à Fontainebleau ; elles ne s'y verroient pas préſentement, & c'eſt une affaire à traiter à notre retour. Il n'eſt pas beſoin que je vous diſe ce que je penſe là-deſſus, non plus qu'en toute autre choſe ; vous me connoiſſez mieux que je ne me connois moi-même. Je ſuis très-contente de Me. la Ducheſſe du Maine ; & ſi elle exécute ce qu'elle ſe propoſe, elle vaudra mieux dans ſa petite perſonne que toutes les autres enſemble. Vous ſavez que ce n'eſt pas leurs ſoins, leurs déférences, leurs ménagements, que je demande ; c'eſt le bien uniquement que je cherche. Je voudrois qu'elle fût agréable à Dieu, au Roi, à ſon mari, aux honnêtes gens : & tout cela ne ſe fait pas ſans le vouloir & ſans ſe contraindre. Adieu, Madame.

LETTRE XXXIX.

LEs affaires de Mr. de Cambray m'affligent toujours; mais elles ne m'inquietent plus; & j'attends dans une grande paix la décision du St. Siege. M. l'Evêque de Meaux a montré par sa *relation du Quiétisme* la liaison qui est entre Mr. de Cambray & Me. Guion, & que cette liaison est fondée sur la conformité de la doctrine. On voit aisément le danger d'une erreur soutenue par un homme d'une telle vertu, d'un tel esprit, & dans un tel poste. Nous l'avons caché, tant que nous avons espéré d'y remédier: nous l'avons découvert, quand nous avons crû le devoir à l'Eglise; voilà ce qui dépendoit de nous: c'est à Dieu à pourvoir au reste. Cette affaire, ma toute chere, ne me fait point oublier la misere dont le peuple est menacé: & plût à Dieu pouvoir la soulager autant que j'en suis occupée! On prétend qu'on faillit tout gâter en 1694 par l'ordre qu'on voulut mettre au bled, & qu'il ne faut jamais s'en mêler: on se plaint de ce que des usuriers en amassent; mais ce sont des avis généraux, & par-là inutiles: si l'on sa-

voit qu'un tel a un grenier rempli, on iroit bien vîte l'ouvrir; & cet exemple feroit du bien à tout le monde. Le malheur est que tous les pays étrangers sont aussi mal que nous, & qu'ainsi on n'en peut espérer de secours. Dieu est en colere : il faudroit l'appaiser : & nous ne faisons que l'offenser. Je suis très-édifiée de la conduite de Me. de Caylus : Si elle perséveve, je ne doute pas qu'elle ne soit plus agréable à Dieu, que d'autres ames plus pures & moins ferventes. Adieu, Madame, il y a long-temps que je desirois ce moment-ci, pour vous assurer que je ne change point pour vous, & que je vous estimerai & aimerai jusqu'à la mort. Tout va bien à St. Cyr; & nos filles croissent tous les jours en piété & en capacité.

LETTRE XL.

C'Est avec plaisir, Madame, que je vous assure de la joie que j'ai eue, quand j'ai su que vous étiez hors de danger. Tout St. Cyr a fait son devoir en cette occasion, soit pour demander votre vie, soit pour remercier quand on l'a sue en sûreté. Le Roi se porte très-

bien, & je ne me porte pas trop mal. Notre Prince de Dombes vient bien, & Me. sa mere s'est tirée avec vigueur de cette grande affaire. Il est vrai que je n'aurois pas cru que cette grande Princesse d'Hanovre fît tant de bruit; mais j'ai été fort aise de son établissement; car je conserve beaucoup de zele & de respect pour Me. sa mere. J'espere beaucoup sur le mariage de Mlle. de Châteaubriant; elle a inspiré une grande passion à un homme que j'ai vu naître, & qui n'en est pas plus jeune. Je suis très-vieille, mais très-contente, & cela n'est point commun. Adieu, Madame, réjouissez-vous. Ne vous laissez pas gagner par les vapeurs, & croyez-moi à vous pour toujours.

Fin du Tome second.





